

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

REGARD INTRAPSYCHIQUE SUR LA PROSTITUTION À L'ADOLESCENCE

ESSAI DOCTORAL

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

DOMINIQUE BERGERON-DROLET

JUILLET 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cet essai doctoral se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier l'organisme Dans la rue et ses intervenants qui viennent en aide aux jeunes en situation de précarité et qui se sont avérés des partenaires nécessaires à travers cette démarche de recherche.

Je souhaiterais aussi remercier et témoigner de ma plus sincère reconnaissance aux nombreuses femmes qui ont bercé ces nombreuses années doctorales et qui m'auront transmise d'elles-mêmes. Merci plus spécifiquement à Louise Arès, Brigitte Faucher et Geneviève Trépanier. Et merci tout particulièrement à ma superviseure d'essai, Sophie Gilbert. Te remercier pour ta patience serait un euphémisme après plus de dix années de doctorat. Je te remercie plutôt pour la bienveillance et l'humanité dont tu as fait preuve tout au long de ce parcours. Merci pour ta sensibilité, ton immense respect de l'autre et merci de m'avoir inspirée comme directrice de recherche, mais surtout par la personne que tu es.

Merci à ma famille, plus spécifiquement à mon conjoint et à ma mère qui savent déjà à quel point leur support aura été nécessaire, pour moi et pour les enfants, afin que cet essai puisse enfin advenir.

Et finalement, pour conclure avec celles qui transcendent cet écrit, je voudrais remercier sincèrement les deux participantes qui nous ont partagé leur histoire et qui nous auront ainsi permis de construire ces études de cas. Ce sont leurs discours, leurs récits de vie, empreints d'intimité et d'authenticité, qui auront porté cet essai. Melyssa et Catherine, merci de nous avoir fait confiance.

AVANT-PROPOS

Avant de présenter notre travail de recherche, il nous a semblé pertinent d'informer le lecteur sur le contexte dans lequel ce projet est né, dévoilant probablement de ce fait quelque chose de notre posture. Ce projet a pris racine sur le terrain, au contact d'une des faces sous lesquelles se dévoile le phénomène à l'étude.

En débutant notre parcours doctoral, nous avons une très vague intuition que nous désirions travailler la thématique de la prostitution chez les jeunes, sans plus. En parallèle à nos études, nous travaillions comme intervenante au sein d'un foyer de groupe, une ressource affiliée à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). Cette ressource était dédiée aux adolescents qui présentaient des enjeux au plan de l'attachement et pour qui la famille d'accueil ne pouvait se révéler un environnement favorable. Le but était néanmoins de leur offrir un chez soi stable à travers le temps; il s'agissait d'un «projet de vie», ou du moins jusqu'à leurs 18 ans.

À travers les années, malgré de fréquentes transgressions de toutes sortes, de la part des jeunes, au cadre d'intervention, une situation particulière s'est présentée comme une fin de non recevoir. La prostitution faisait office de limite presque absolue : un comportement dérangeant, épeurant probablement, qui forçait à l'action. Dans l'optique légitime de protéger les jeunes et de mettre fin aux comportements, celles-ci étaient déplacées vers des milieux de vie plus institutionnalisés. Les jeunes devaient quitter ce que nous leur avons pourtant présenté comme leur maison.

C'est à ce moment que nous avons, de notre côté, commencé à nous questionner autrement sur la prostitution. Comment ce phénomène appelait-il à une telle intensification des interventions au détriment des liens établis avec les jeunes, et surtout, comment penser le phénomène, au-delà de l'interruption des comportements? Nous sommes dès lors passée d'une volonté un peu désincarnée d'étudier la prostitution, à une envie de mieux comprendre ses liens avec l'adolescence, chez les jeunes femmes, et d'ainsi permettre une réflexion sur cette complexe thématique, présentée ici.

Par la suite, et toujours selon notre volonté de travailler à mieux comprendre et accompagner les adolescents, nous avons assumée pendant quelques années des fonctions de doctorante en psychologie à la clinique externe d'une unité d'hospitalisation psychiatrique pour adolescents. Ce parcours à travers

différentes institutions aura inévitablement orienté notre façon d'envisager le sujet de notre essai, nos questionnements ainsi que les propos, notamment sur l'intervention, tel que présentés en discussion.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
AVANT-PROPOS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES	v
Liste des abréviations, des sigles et des acronymes	viii
RÉSUMÉ	ix
ABSTRACT	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE.....	3
CHAPITRE 2 PORTRAIT CONTEXTUEL DE LA PROSTITUTION AU QUÉBEC.....	7
2.1. Ampleur, description et légalité du phénomène au Québec.....	7
2.2. Les acteurs concernés	8
2.3. Facteurs associés à la prostitution.....	9
CHAPITRE 3 CONTEXTE THÉORIQUE.....	11
3.1. Le processus adolescent.....	11
3.2. Le corps adolescent	13
3.3. Entre soi et l'autre; l'identité à l'adolescence.....	14
3.4. La symbolisation adolescente.....	15
3.5. L'adolescence, la mobilisation du corps et l'autre	17
CHAPITRE 4 QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE	21
4.1. Question de recherche	21
4.2. Objectifs de recherche	21
CHAPITRE 5 LA MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE	22
5.1. Les participantes	22
5.1.1. Critères d'inclusion.....	22
5.1.2. Sollicitation.....	23
5.1.3. Interruption du processus d'entretiens.....	24
5.2. Méthodes de recueil et d'analyse de données.....	25
5.2.1. Une méthodologie qualitative d'orientation psychanalytique	25
5.2.2. Méthode de recueil des données.....	26
5.2.3. Méthodologie d'analyse	29

5.2.4. Rigueur méthodologique	31
CHAPITRE 6 PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : MELYSSA	35
6.1. Présentation de Melyssa	35
6.1.1. Contexte des entretiens et observations initiales	35
6.1.2. Présentation sociodémographique	37
6.2. Présentation des catégories conceptualisantes pour l'étude de cas de Melyssa	38
6.2.1. La force des racines	38
6.2.1.1 Une famille dans le système.....	39
6.2.1.2. Le cadre suffocant	41
6.2.2. Une quête de soi, au-delà de soi	46
6.2.2.1. Le refus des origines; se rechercher ailleurs	47
6.2.2.2. La quête de soi par le corps : entre recherche de la sensation et recherche de l'autre	48
6.2.3. Ébauche par le corps d'une parole en mal de sens	49
6.2.3.1. L'attaque du cadre ou la quête de l'autre	50
6.2.3.2. Le dialogue fou	51
6.2.4. La réponse prostitutionnelle ; une prostitution prédestinée	55
6.2.4.1. L'univers prostitutionnel ou la clef de l'énigme	56
6.2.4.2. La métamorphose prostitutionnelle.....	58
6.2.4.3. La réponse de l'autre	58
6.2.4.4. Le sceau du féminin ou la confirmation de l'autre	60
6.2.5. Le changement de trajectoire	62
6.2.5.1. Le mirage prostitutionnel : entre l'usure du corps et l'illusion de l'autre.....	63
6.2.5.2. Faire autrement; la sortie de la bulle prostitutionnelle.....	66
6.2.5.3. Le besoin d'ancrage : d'une société à une autre ou d'une relation à une autre.....	68
6.2.5.4. Une prostitution qui colle à la peau : entre nostalgie prostitutionnelle et nostalgie de l'autre	73
CHAPITRE 7 PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : CATHERINE.....	76
7.1. Présentation de Catherine.....	76
7.1.1 Contexte des entretiens et observations initiales	76
7.1.2. Présentation sociodémographique	77
7.2. Présentation des catégories conceptualisantes pour l'étude de cas de Catherine	78
7.2.1. Le corps comme acteur suffocant	78
7.2.1.1. Le corps suffocant	78
7.2.1.2. Le fantasme d'évasion mystique; recherche d'un au-delà purifié du corps	79
7.2.1.3. Le corps comme acteur parlant.....	83
7.2.2. La scène maternelle	85
7.2.2.1. Le règne du faux.....	85
7.2.2.2. Le drame de l'impossible subjectivation	87
7.2.3. La marginalité positive	91
7.2.4. La révolte nécessaire; l'illusion de la différenciation.....	94
7.2.4.1. La dictée du corps	96
7.2.4.2. L'attaque du corps, de quel corps?	97
7.2.4.3. D'une dépendance à une autre; le trop-plein de l'autre	100
7.2.4.4. L'identité-déchet	103
7.2.5. Le loop infini de merde	104
7.2.5.1. La temporalité circulaire ou la quête a-vide.....	105

7.2.5.2. La spirale autodestructrice ou le désir de mort	107
CHAPITRE 8 DISCUSSION	110
8.1. Des trajectoires cohérentes; «à chacune sa prostitution»	111
8.1.1. Présence d'éléments de dissociation et traumatismes sexuels.....	113
8.1.2. La consommation de substances	119
8.1.3. La place réelle de l'argent	122
8.1.4. Le rapport au client et au proxénète	123
8.2. Ébauches de représentation par le corps; la persistance de l'originare	126
8.3. La réponse de l'autre	131
8.3.1. Les occasions ratées d'une mise en sens ou les réponses systématisées	132
8.3.2. Réflexion autour d'une posture d'intervention.....	138
8.4. Une réponse sociale à risque: entre protection et objectivation	145
8.5. Limites de la recherche	149
8.6 Recherches futures.....	150
CONCLUSION	152
ANNEXE A AFFICHE DE RECRUTEMENT	156
ANNEXE B FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	157
ANNEXE C SCHÉMA D'ENTRETIEN	161
ANNEXE D QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE	163
ANNEXE E Avis final de conformité du comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH)	164
RÉFÉRENCES	165

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

CJ : Centre(s) jeunesse ou Centre(s) de protection de l'enfance et de la jeunesse ou Centre(s) de réadaptation pour jeunes en difficulté d'adaptation

CLES : Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle

CRPSPC : Centre québécois des ressources en promotion de la sécurité et en prévention de la criminalité

CSESM : Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs

CSF : Conseil du statut de la femme

DPJ : Direction de la protection de la jeunesse (Québec)

UQÀM : Université du Québec à Montréal

RÉSUMÉ

Alors que bon nombre de parcours prostitutionnels prennent racines à l'adolescence, cet essai s'intéresse à l'intrication de ces deux phénomènes, soit l'adolescence et la prostitution chez les jeunes femmes. Le processus adolescent, tel qu'entendu par la psychanalyse, soit un processus psychique organisateur ancré dans les changements maturatifs réels du corps, aura ainsi offert des repères afin de se mettre à l'écoute de processus psychiques sous-jacents au phénomène de prostitution chez les jeunes femmes.

Plus spécifiquement, nos objectifs étaient (1) d'explorer la place du corps et de sa représentation psychique à l'adolescence, chez des jeunes femmes qui mobilisent celui-ci par la prostitution; (2) d'explorer les processus et conflits psychiques sous-jacents à pareilles mobilisations du corps à travers l'adolescence. Nous souhaitons par ailleurs, (3) explorer la place de l'autre, en termes d'investissement psychique, mais aussi en fonction des réponses offertes aux jeunes femmes impliquées dans des activités prostitutionnelles.

Pour ce faire, et afin de rester au plus près de l'expérience du phénomène de la prostitution adolescente, des «récits de vie» ont été recueillis auprès de deux participantes de 19 ans qui nous ont donné accès à leur trajectoire. Leurs discours respectifs ont été analysés selon une méthode qualitative d'orientation psychanalytique. Cette analyse du discours a permis de dégager des thèmes, puis de formuler des catégories conceptualisantes. Afin de respecter la richesse de l'expérience individuelle de chaque jeune femme et de faire état de l'hétérogénéité du phénomène, ces catégories ont été présentées sous la forme d'études de cas.

Les résultats mettent en lumière une prostitution adolescente qui se confirme plurielle, nuancée et donc difficilement saisissable objectivement ou statistiquement. L'étude de ce phénomène, sous un angle psychique, nous est apparue fondamentalement justifiée en ce qu'elle permet de qualifier des formes de prostitutions qui se définissent, se déclinent et s'investissent subjectivement de manière bien distincte, selon une trame de fond hautement personnelle et cohérente.

La préséance du corps et de sa mobilisation répétitive, particulièrement à l'adolescence mais aussi en filigrane de la trajectoire de chacune des participantes, ne se limiterait pas aux activités de prostitution. Ce recours au corps s'impose de façon différente chez les deux participantes, mais semble, chez l'une comme chez l'autre, dépasser leur entendement ; comme si leur corps les précédait. Ce fonctionnement traduirait des ébauches de représentations qui restent fixées à la concrétude du corps, au détriment du processus de subjectivation et d'appropriation psychique. Il s'agirait en fait de la mise en scène d'éléments psychiques bruts, que l'on pourrait rapprocher d'un fonctionnement psychosomatique et de l'idée d'un originaire qui contraint à la répétition d'un matériel non symbolisé.

À la lumière de l'expérience des participantes, ces études de cas ont permis de réfléchir au caractère «systématique» des réponses émises par les soignants à l'adolescence et qui auront parfois semblé amplifier ou contribuer à la répétition de ces mobilisations du corps propre pour chacune des jeunes femmes. Ces éléments de réflexion permettent de suggérer une posture clinique ancrée dans une logique de soins «malléables et créatifs», c'est-à-dire ancrée dans la réalité et la subjectivité de chaque jeune.

Mots clés : Prostitution, Adolescence, Processus adolescent, Mobilisation du corps, Processus de symbolisation, Études de cas

ABSTRACT

Those who enter prostitution often do so during their teenage years. The goal of this essay is then to analyze the complex interrelations between adolescence and sex work. The psychoanalytic theory that defines adolescence as an organizing process rooted in the maturative changes of the body offered some insights into the underlying psychological and mental processes behind female youth prostitution.

Specifically, the objectives of the essay were to (1) explore the role of the body and its mental representation in young women involved in prostitution; (2) explore and analyze the mental and psychological processes and conflicts that allow for the way the body is mobilized in such situations; (3) examine the role of others with regard to the scope of the psychological investment toward them, but also in relation to the solutions offered to teenagers or young women involved in prostitution.

For this project, we conducted lengthy interviews with two 19-year-old women who told us their life stories. The narratives were analyzed with a qualitative method grounded in psychoanalytic orientation. The process allowed for the identification of different themes and the conceptualization of various categories. To account for the richness and uniqueness of each participant's experience, their accounts and the categories are presented as case reports.

The observations suggest that teenage prostitution is a complex and nuanced multifaceted topic that does not lend itself easily to statistical or even objective assessment. Looking at this phenomenon primarily from a mental and psychological standpoint then seemed justified. Such approach allowed for the characterization of the various forms of prostitution and the ways they can be defined, categorized and subjectively appropriated in a distinct manner, all within a cohesive and very personal framework.

The primary emphasis put on their body, and the repetitive way it was mobilized throughout the teenage years of both interviewees, did not relate exclusively to their prostitution activities. The fundamental role of the body, although it expressed itself differently in the two women, seemed to be beyond their comprehension. It was as if, in some way, their bodies were ahead of them. This could be attributed to their inability to form mental representations that went beyond the concreteness of the body, thus precluding the necessary processes of subjectivation and appropriation. The primal need for repeating unsymbolized material could then, like in a psychosomatic process, have resulted in the staging of raw mental or psychological elements.

The stories of the participants allowed us to reflect on the "systematic" nature of the responses offered to them by healthcare providers and how such responses may have amplified or contributed to the pattern of body mobilization experienced by these young women. It then seems reasonable to suggest that the care offered to such patients in clinical settings should be creative, flexible and grounded in the personal reality and subjectivity of each one of them.

Keywords : Prostitution, Adolescence, Adolescence process, Body mobilization, Processus of symbolization, Case study

INTRODUCTION

Si l'âge de consentement qui détermine le critère de «juvénilité» diffère selon les juridictions en vigueur, il n'en reste pas moins que la prostitution des mineurs se voit légalement prohibée, et ce, partout à travers le monde (Annan, 2001). Malgré cette condamnation consensuelle, la prostitution juvénile se présenterait comme un phénomène en constante évolution, bénéficiant d'une forte croissance au niveau mondial, liée notamment à une demande grandissante pour des individus prostitués de plus en plus jeunes (Conseil du statut de la femme (CSF), 2012).

Au Québec, serions-nous miraculeusement épargnés par ce phénomène qui touche pourtant l'ensemble de la planète et dont le mépris n'a d'égal que la fascination qu'il suscite? Il appert que non. En 2006, M. Dorais a publié l'ouvrage *Jeunes filles sous influence: prostitution juvénile et gang de rue*. La réaction générale fut immédiate: «*You haven't just told us that teenage prostitution exists- you've shown us how it works* (Vous ne nous avez pas simplement dit que la prostitution adolescentes existait- vous nous avez démontré comment elle fonctionne)» (Dorais et Corriveau, 2008, p.ix). Après plus d'un millier de copies vendues, le succès de l'ouvrage aurait illustré un besoin probant de se voir informés et d'en connaître davantage sur ce phénomène, tant chez les acteurs sociaux travaillant aux premières lignes, que chez la population en générale.

Mais cet état de stupéfaction face à un phénomène bien réel, dont il serait probablement trop peu dire que d'affirmer qu'il perdure dans le temps, semble ressurgir presque à l'identique, dès lors qu'il serait question de jeunes filles et de prostitution, ou plutôt dès lors que l'on accèderait socialement à une facette du phénomène. Nous serions ici tenté de rappeler la vague de fugues chez des adolescentes résidant en centre jeunesse (CJ), plus spécifiquement à Laval, mise de l'avant par les médias en 2016. Cette situation avait soulevé les passions populaires, comme si elle était nouvelle ou qu'elle venait soudainement d'advenir; ce qui n'était évidemment pas le cas. Le dossier avait suscité beaucoup de réactions auprès de la population et le débat s'était plus ou moins organisé autour de la question suivante: «Faut-il verrouiller toutes les portes des centres jeunesse?» (Gagnon et Touzin, 2016) De fait, l'écriture de cet essai aura assez perduré dans le temps pour que nous puissions être témoins d'une seconde vague d'intérêt indigné en réaction à cette même situation: «En 2016, plusieurs fugues de jeunes filles hébergées en CJ avaient secoué le Québec. Le grand public avait alors découvert les horreurs

de l'exploitation sexuelle des mineures. [...] Mais quatre ans plus tard [...] : avons-nous réellement progressé ?» (Gagnon, 2020) La question se posait.

Toujours dans cette optique, en 2018, il y a eu le succès populaire télévisuel *Fugueuse* (Tessier et Allen, 2018-2020) qui met en scène le parcours d'une adolescente introduite au monde de la prostitution. Les cotes d'écoute se situaient autour de 1 500 000 auditeurs par épisode (Numeris, 2018) : «Le public a été bouleversé par la première saison de *Fugueuse* à l'hiver 2018. Mais la réalité [...] risque de vous ébranler encore plus.» (Therrien, 2020) Cette œuvre de fiction aura eu une résonance bien réelle auprès du public; elle aura certainement permis d'offrir une représentation de la prostitution, voire parfois un terrain commun pour y référer. Or, à nouveau, on retrouve ce choc, cette «nouveau-té qui surprend et qui captive».

Mais au-delà de la réaction, de la sidération ou de la prise de position, qu'y a-t-il? Cet essai doctoral se veut une tentative de mieux comprendre l'univers prostitutionnel à l'adolescence, et plus particulièrement en ses ramifications psychiques. Pour ce faire, il sera présenté au lecteur la problématique qui sous-tend le projet, suivie d'un portrait contextuel et théorique arrimant prostitution et processus dynamiques à l'adolescence selon une conception psychanalytique de celui-ci. Ceci nous mènera à la question de recherche et aux objectifs qui auront guidés notre démarche. Par la suite, une section dédiée à la méthodologie de recherche qualitative d'orientation psychanalytique nous permettra d'exposer la démarche de sollicitation des participantes, l'analyse des données, pour terminer avec l'expression de considérations éthiques ayant guidé non seulement l'élaboration de notre projet, mais toute la démarche et les réflexions subséquentes.

Seront ensuite présentés au lecteur les résultats, sous la forme de deux études de cas, deux visages de la prostitution. Il sera question de Melyssa puis de Catherine. Finalement, une discussion autour des enjeux ressortant de notre compréhension du phénomène à la lumière des résultats et de nos objectifs de recherche sera proposée, et ce, avant de conclure.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

Pour toi, psy ou travailleur social, je suis une pute et tu me prêtes, comme allant de soi, une enfance malheureuse, remplie de misère et de violence et je te dis merde. Je suis pute et pour toi médecin ou lologue tous azimuts, je suis objet à assainir, à désintoxiquer, à désengrosser, à "condomniser". Tu veux me prendre en charge, me guérir, me ré-insérer dans la société. Encore, je te dis merdre. (Claire Carthonnet lors d'une prise de parole en 1992, citée par Deschamps, 2006, p. 21)

Se confronter à un sujet tel que la prostitution, c'est aussi se confronter à la dualité idéologique qui sous-tend son étude (Deschamps, 2006), c'est-à-dire un inévitable positionnement entre l'abolitionnisme et le règlementarisme. S'il s'avère difficile de trouver une explication de ces idéologies respectives exempte de partis-pris, nous pourrions définir sommairement l'abolitionnisme comme un système de pensée considérant la violence comme inhérente à la prostitution, elle-même intrinsèquement traumatisante pour ceux et celles qui s'y livrent (Farley *et al.*, 1998). Par opposition, le règlementariste se voit la plupart du temps associé à une idéologie libérale qui se réclame d'une plus grande tendance progressiste. Selon cette approche, des actions judiciaires devraient être entreprises afin d'assurer un cadre sécuritaire au sein duquel il serait possible d'exercer une profession de prostitué(e), évitant ainsi la criminalisation d'individus qui offrent ces services (Mensah et Lee, 2010). L'on retrouvera dès lors d'ardents défenseurs de part et d'autre, entre lesquels semble se nicher une impérieuse guerre de tranchées où, souvent, le portrait et les enjeux associés au milieu de la prostitution se verraient finalement subordonnés à la défense d'une allégeance bien précise (Deschamps, 2006).

Mais si cette distinction doctrinale peut apparaître triviale lorsqu'il s'agit d'oeuvrer sur le terrain, ne perdons pas de vue que «choisir l'une ou l'autre de ces définitions, c'est déjà prendre parti, poser des jugements, s'orienter vers une approche législative plutôt qu'une autre» (CSF, 2002, p. 1). C'est-à-dire que de l'idéologie adoptée et du langage conceptuel qui s'y rattache découleront les orientations législatives, ainsi qu'éventuellement, la manière d'envisager et de traiter les individus impliqués au sein du milieu prostitutionnel.

En ce qui a trait à la prostitution juvénile, ce clivage idéologique est passablement délaissé au profit d'un confinement du phénomène à la victimisation et l'illégalité. En effet, le Code criminel du Canada prévoit que le consentement d'un mineur ne peut être considéré comme valable dans pareille situation, s'appuyant sur l'âge et la vulnérabilité de l'individu (Ministère de la Justice, 1985). En ce sens, la

prostitution juvénile se fonderait judiciairement au concept d'exploitation sexuelle (Badgley, 1984; Fraser, 1985). De fait, le 14 juin 2019, au Québec, une motion unanime est adoptée afin de constituer une Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs (CSESM, 2020). Voici comment son orientation idéologique a été présentée :

Le mandat qui nous a été confié par l'Assemblée nationale [du Québec] concerne l'exploitation sexuelle des personnes de moins de dix-huit ans. [...] Nous employons une terminologie qui diffère de celle du milieu de la prostitution de personnes adultes, se distanciant par le fait même du débat qui l'entoure. Pour décrire la réalité des personnes mineures et traduire la dynamique d'exploitation, nous parlons de clients-abuseurs et de victimes, qu'elles soient conscientes ou non du contexte d'exploitation qui est le leur. (CSESM, 2020, p. 12)

En effet, au Québec comme ailleurs, la prostitution des mineurs se voit prohibée par la loi. Cette orientation législative, judiciairement légitime certes, réduirait néanmoins le débat à une seule voix et, de ce fait, à une seule voie à privilégier pour le réfléchir. Les mineurs adoptant des comportements de prostitution sont dès lors à envisager comme des victimes soumises à une exploitation sexuelle, donc une prostitution forcée, du fait de l'âge des individus considérés comme n'ayant pas atteint la maturité nécessaire pour faire un choix éclairé s'inscrivant sous la gouverne de libertés individuelles (CSF, 2012). Si la protection des mineurs se veut au cœur de cette façon d'envisager la prostitution, nous nous permettons d'insister sur le caractère presqu'impensable du phénomène chez les jeunes, autrement que par la lunette de l'exploitation, la victimisation. Sans nier cet angle que nous reconnaissons justifié à différents égards, ne serait-il pas pertinent de se questionner sur la portée de cette perspective univoque sur notre façon non seulement d'étudier le phénomène, mais aussi d'y répondre, voire de simplement s'autoriser à le penser loin des contraintes idéologiques ou politiques qu'il appellerait pourtant à vive allure? Rappelons par ailleurs que dès l'atteinte de la majorité, l'on reviendrait immédiatement au débat idéologique initial.

En parallèle, si une problématique de prostitution chez un mineur s'avère un motif suffisant de signalement à la DPJ, elle sera envisagée sous la bannière des «troubles du comportement sérieux», en vertu de l'article 38f de la Loi sur la protection de la jeunesse (LPJ) (Ministère de la Santé et des Services sociaux, 2021). Cette loi viserait, de façon légitime toujours, à protéger l'intégrité physique et psychologique du jeune. Or, l'on pourrait d'ores et déjà y discerner l'ombre d'un message social ambivalent qui tomberait sur ces jeunes. D'une part, les jeunes filles¹, et éventuellement jeunes femmes,

¹ La recherche porte sur la prostitution adolescente au féminin, ce qui justifie l'emploi de ce genre à travers le texte.

seraient perçues comme des victimes que l'on souhaite protéger, mais, d'autre part, elles ne sembleraient pas pouvoir se défilier de cette étiquette de «trouble du comportement» ou de délinquance que porterait fondamentalement la prostitution, à travers sa prise en charge du moins. Malaise social face à cet univers? Dégoût? Effroi? (Cayat et Fischetti, 2007) Il serait difficile de répondre, mais pour mieux illustrer notre propos, pensons à l'accueil d'une jeune ayant fait une tentative de suicide, en comparaison à notre réaction face à une jeune se livrant à des activités prostitutionnelles. L'une comme l'autre pourrait se mettre en danger de par ses actes, or, pour la jeune suicidaire, peut-être est-il plus facile et spontané d'y voir une souffrance, de reconnaître et de considérer le fait psychique inhérent à cette mobilisation corporelle plutôt que de se restreindre au simple comportement?

Mais finalement, qu'est-ce que la prostitution adolescente? Ce phénomène se définirait par «le fait de pratiquer des activités sexuelles en échanges de biens ou de services, et prioritairement, pour des motifs autres que ses propres besoins sexuels et affectifs» (Hanigan, 1992, repris par Berthiaume et al., 2002, p. 25). Si cette définition permet de rendre compte de l'acte prostitutionnel réel et circonscrit, elle inférerait aussi une prémisse explicative desdits comportements, où plutôt disqualifierait une étiologie axée sur la subjectivité de la jeune et de ses propres besoins. De plus, l'approche interventionniste qui en découlerait s'attarderait ainsi principalement à la réduction des méfaits, à une contention des risques associés aux pratiques prostitutionnelles ou au comportement lui-même (Plante et Grégoire, 2011), favorisant ainsi une «réponse plus fragmentée dirigée davantage vers des symptômes que des personnes» (Dufresne et Hastings, 2003, p. 414). En ce sens, il y aurait bien action née d'un désir de protéger la jeune et de l'arrêter, d'enrayer ces comportements, oubliant cependant peut-être trop rapidement que ce qui est manifeste est aussi vérité sur l'individu et sa souffrance subjective (Dubol, 2003a). Car derrière ce débat, derrière ces considérations réflexives, ultimement, c'est à la jeune elle-même que pareille injonction dichotomique serait imposée; elle se verrait considérée victime, incapable de faire des choix reconnus comme socialement acceptables, mais aussi implicitement enchaînée à ce portrait de délinquance qui cerne la prostitution (Dubuc, 1993).

D'un point de vue scientifique, être au fait du phénomène de la prostitution adolescente, de manière plus globale, criminologique, sociologique ou statistique, est nécessaire. Toutefois, le caractère photographique auquel pourrait parfois se limiter les études proposées sur ce thème serait-il réellement à même de déboucher sur une compréhension clinique sensible de ce que vivent les adolescentes qui présentent des comportements de prostitution? Certains reprocheront effectivement aux données scientifiques de se contraindre à une description statique de comportements observables, ce qui

favoriserait une répétition quasi-systématique de constantes anamnétiques, enfermant le sujet dans des causalités résignées (Dubuc, 1993) «ayant valeur de prédiction, voire de prescription sur l'avenir des sujets» (Dubol, 2003b, p. 460). En effet, ces diverses statistiques, souvent approximatives, sembleraient parfois se présenter «comme une série de facteurs de risque que cumule le patrimoine d'une jeune personne» (Dufresne et Hasting, 2003, p. 414), l'enfermant de ce fait dans une représentation liée à la transgression et aux carences développementales, sans expliquer ni l'impact de ces facteurs sur les comportements de prostitution, ni la dynamique psychique dans laquelle ils s'inscrivent pour la jeune elle-même.

En ce sens, la présente recherche se propose de contribuer à enrichir la compréhension actuelle du phénomène de la prostitution adolescente chez les jeunes femmes, et ce, en adoptant une vision peut-être complémentaire aux faits plus généralement établis au sein de la littérature actuelle. Pour ce faire, nous nous sommes proposée de regarder le phénomène sous l'angle de son inscription psychique à travers le processus adolescent et de sa résonance chez les adolescentes qui mobiliseront leur corps de telle manière.

CHAPITRE 2

PORTRAIT CONTEXTUEL DE LA PROSTITUTION AU QUÉBEC

«Parler de la prostitution, c'est mettre dans une seule et même catégorie une infinité de situations.» (Handman, 2005, paragr. 2)

À ce jour, la littérature scientifique rend compte d'un certain portrait du milieu prostitutionnel; la présente section se propose d'en relater les éléments saillants. Permettons-nous avant tout un léger aparté sur le caractère «juvénile» du phénomène à l'étude, terme que nous avons jusqu'ici employé. Si le milieu judiciaire s'en remet au critère de la majorité légale, cela ne semble pas aller de soi pour tous les auteurs et spécialistes du domaine (Thibodeau, 2007). D'ailleurs le rapport de la CSESM stipule : «Bien que le cœur de notre mandat porte principalement sur les jeunes, il nous a été demandé d'élargir notre réflexion pour y intégrer le passage à la vie adulte» (2020, p. 9), comme si ces deux périodes allaient de pair. En effet, plusieurs auteurs auront choisi de ne pas adopter ce critère légal et auront plutôt opté pour élargir le champ d'inclusion. À titre d'exemple, le Comité canadien sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes (Badgley, 1984) parlera plutôt de jeunes âgés de moins de 21 ans. Pour sa part, le Centre québécois des ressources en promotion de la sécurité et en prévention de la criminalité (CRPSPC, 2005) inclura les jeunes adultes jusqu'à 25 ans. Nous verrons d'ailleurs subséquemment comment ce critère d'âge légalement établi sera aussi évacué de la présente recherche, en cohérence avec une vision psychanalytique du processus adolescent. Dès lors, l'appellation «prostitution adolescente» sera préférée à celle de «prostitution juvénile» à travers le présent écrit, et ce, par souci de correspondance au phénomène questionné.

2.1. Ampleur, description et légalité du phénomène au Québec

Les grands centres urbains du Québec, où la densité démographique est plus élevée, représenteraient les théâtres privilégiés de la prostitution adolescente. D'après Dorais et Ménard, en 1987, dans la seule région de Montréal, on ne retrouvait pas moins de 5000 garçons et filles de moins de 18 ans se livrant à la prostitution, estimation passablement confirmée par le Projet d'Intervention auprès des Mineurs-res Prostitués (PIaMP) en 2002, qui appréciait à 4000 les jeunes âgés entre 12 et 25 ans ayant des activités de prostitution (CRPSPC, 2005). Ces estimations, en grande partie issues des organismes communautaires, seraient toutefois conservatrices dû au caractère clandestin du phénomène qui ne permettrait pas d'accéder à une recension statistique exhaustive et représentative (CPJ, 2004). Qui plus

est, les jeunes femmes fréquenteraient moins ces organismes que les garçons (Thibodeau, 2007). Il y aurait tout lieu de croire que la prévalence de la prostitution adolescente serait, en fait, fortement sous-évaluée et que le phénomène prendrait une ampleur encore plus importante (Berthiaume et al., 2002).

Au Québec, et selon la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (Szczepanik et al., 2014), plus de 630 établissements avec adresse connue seraient répertoriés pour leurs liens avec l'industrie du sexe. On recense notamment des activités de prostitution dans les salons de massage, les agences d'escorte, les bars de danseurs et de danseuses, les studios de photos pornographiques ainsi que les saunas (CRPSPC, 2005). Par ailleurs, avec les nouvelles technologies, la prédominance du cybersexe se serait fortement accrue durant les dernières années, faisant de la prostitution un phénomène non seulement multiforme, mais d'autant plus invisible et difficile à circonscrire (Berthiaume et al, 2002). De fait, ces plateformes serviraient de lieux d'échanges de services sexuels, de lieux de recrutement des jeunes femmes par des proxénètes, mais aussi de lieux de promotion et de sollicitation des clients via un tiers ou de façon autonome (CCSESM, 2020). À travers son portrait sur l'industrie du sexe, la CLES (Szczepanik, 2014) aura recensé 827 lieux et annonces virtuels pour des escortes indépendantes ou affiliées à des agences en ligne, au Québec seulement.

Au plan législatif, le Canada se positionne depuis 2014 d'après un modèle nordique qui envisage la prostitution selon une criminalisation asymétrique et qui se définit comme suit:

Cette approche criminalise l'achat de services sexuels et le proxénétisme, tout en accordant l'immunité en matière de poursuites aux personnes qui les offrent. Notons que l'achat de services sexuels d'une personne mineure était déjà criminalisé. Cette modification législative vient reconnaître comme victime des clients et de proxénètes toute personne vendant des services sexuels, peu importe son âge. (CSESM, 2020, p. 62)

Du fait des parties criminalisées, la prostitution sera sujette à peu de dénonciations; l'on dit de ce crime qu'il se déroule derrière des portes closes, sans témoin (CSESM, 2020). De fait, le Service du renseignement criminel du Québec (SRCQ) (2013) fait état d'un nombre limité de situations ayant donné lieu à des arrestations suivies de condamnations par rapport à l'ampleur réelle du phénomène.

2.2. Les acteurs concernés

On considère généralement trois parties principales impliquées dans la situation de prostitution, soit le client, la jeune femme et la personne tierce telle que le proxénète, le souteneur ou communément appelé le *pimp*. Ce dernier se définit comme «celui qui tire de l'argent de la prostitution d'autrui. Il peut

donc s'agir de personnes (tenancier de bar, conjoint, frère, etc.), d'institutions [...] ou d'organisations criminelles qui profitent directement ou indirectement des revenus de la prostitution» (Poulin, 2004 dans CSF, 2012, p. 22-23). On parlera fréquemment des gangs de rue, définis rapidement comme «*social groups that are organized around delinquency* (groupes sociaux organisés autour de la délinquance)» (Klein 1995 dans Miller, 1998. p. 429). Dans ce contexte, le proxénète se confondrait souvent avec l'amoureux (CSF, 2012). Belice parlera de *love bombing* (bombardement d'amour), soit une méthode de recrutement par laquelle «on acculture au gang la jeune fille traitée "comme une reine par son prince charmant" [...] On la mettra en contact avec des situations toutes simples impliquant une sexualité dégoûtée. Ainsi, plus tard, [...] l'exploitation passera plus facilement» (2014, p. 54).

En ce sens, ce ne serait pas toutes les jeunes femmes entretenant des activités prostitutionnelles qui vont se considérer comme «prostituées» (CRPSPC, 2005). L'amour pour le proxénète, notamment, justifierait les comportements de prostitution par une aide financière apportée à son amoureux : «je couche avec des hommes pour aider mon chum qui a des problèmes d'argent, ce n'est pas de la prostitution ça!» (Berthiaume et al., 2002, p. 24); d'autres justifieront leurs agissements en évoquant une hiérarchisation basée sur le lieu et la nature des contacts physiques entretenus avec le client : «je ne travaille pas dans la rue, je ne me prostitue pas [ou encore,] je danse, c'est de l'art, les clients ne me touchent pas.» (Berthiaume et al., 2002, p. 24). En plus de biaiser encore davantage les statistiques, le fait de ne pas se considérer comme prostituée pourrait complexifier encore davantage le contact avec ces jeunes femmes et la portée de l'intervention auprès de celles-ci.

Hormis ces trois acteurs principaux, certains souligneront aussi la présence satellite d'un quatrième acteur, soit divers individus qui favoriseront le commerce prostitutionnel, sans nécessairement en tirer profit aussi directement que les autres ou en y participant peut-être plus implicitement. On pensera par exemple à des travailleurs de «l'industrie du tourisme, des grands événements culturels et sportifs, du secteur hôtelier et des plateformes de location de courte durée ou encore du secteur du transport des personnes, par exemple les taxis.» (CSESM, 2020, p. 58-59) Ceux-ci seraient d'ailleurs de plus en plus envisagés comme des piliers potentiels afin de prévenir des situations d'exploitation sexuelle (CSESM, 2020).

2.3. Facteurs associés à la prostitution

À travers la littérature, et à travers l'évolution des connaissances, bon nombre de facteurs corrélationnels ont été avancés afin de dresser ce que nous serions tenté de décrire comme un profil type de la jeune

femme prostituée. Une grande part des études sur le sujet citeront notamment une faible estime de soi comme facteur associé à la prostitution, certains retards développementaux, une association à un groupe de pairs délinquants, notamment un gang de rue, ainsi que le fait de connaître une ou plusieurs personnes travaillant dans le domaine du sexe (Cusick, 2002; Berthiaume et al., 2002). Sera aussi fréquemment évoqué un lien étroit entre la toxicomanie et la prostitution (Dorais, 2004; Fortin et Fournier, 2006). Par ailleurs, plusieurs études relatent un taux élevé de soumission à des violences sexuelles dans l'historique de ces jeunes femmes, et ce, hors du cadre des activités de prostitution; selon Trinquant (2010) 80 % à 95 % des personnes prostituées auraient été soumises à pareilles agressions. Ayerbe et al. (2011) noteront aussi la présence d'une violence plus généralisée, c'est-à-dire pas que sexuelle, et de traumatismes psychiques dans l'historique des jeunes femmes se prostituant. Les auteurs évoqueront aussi la présence de carences affectives ou de blessures liées à l'abandon, au rejet ou au désinvestissement de la part des parents.

Au niveau scolaire, on remarquerait un plus grand désinvestissement de l'école chez ces jeunes, concomitant à un plus haut taux d'absentéisme en classe (Cusick, 2002; CSESM, 2020). On parlera aussi d'une plus grande appartenance à des groupes de pairs marginalisés et du «monde de la rue» (Ayerbe et al., 2011, p.80). Finalement, plusieurs auteurs, dont Wilson et Widom (2009) souligneront le lien entre la prostitution et les comportements de fugues. Les personnes en situation de marginalisation ou d'exclusion, de par leur orientation sexuelle ou leurs origines notamment, seraient aussi plus vulnérables face au phénomène de prostitution chez les jeunes (CSESM, 2020).

Pour ce qui est du milieu socioéconomique, si plusieurs auteurs avancent que les jeunes femmes seraient, pour la plupart, issues d'un milieu défavorisé (Ayerbe et al., 2011), d'autres soutiendront (CSESM, 2020) plutôt qu'elles proviendraient d'environnements sociaux beaucoup plus hétéroclites que ce qui pourrait plaire à l'esprit.

Si d'autres facteurs pourraient encore être nommés, il conviendrait plutôt, à titre de conclusion, de souligner que la «prostitution serait, en fait, le résultat de l'interaction d'une multitude de facteurs personnels et contextuels, qui se manifestent à des degrés très différents selon les personnes» (CRPSPC, 2005, p. 4) Il s'agirait donc d'insister sur l'importance de traiter ces facteurs comme autant d'éléments qui se superposent et s'imbriquent de façon complexe et singulière afin de mener, ou non, à la survenue de comportements de prostitution, plutôt que de «réduire les parcours individuels à un engrenage inéluctable.» (Ayerbe et al., 2011, p.66)

CHAPITRE 3 CONTEXTE THÉORIQUE

«L'adolescence est une découverte personnelle...chaque sujet est engagé dans une expérience, celle de vivre – dans un problème, celui d'exister» (D. Winnicott, 1962, p. 398)

En 1985, Fraser suggérait que les mineurs représentaient 10 à 15% de la prostitution de rue, la majorité étant néanmoins âgés de 18 à 24 ans. Aujourd'hui, il conviendrait d'envisager que plus du tiers des personnes en situation de prostitution seraient mineures (Gouvernement du Québec, 2022). Plusieurs auteurs évoquent l'idée qu'il serait en fait «le propre de presque toutes les prostituées que d'avoir commencé le métier à l'adolescence» (Bouchard, 2003, p. A3). Si tous le situent avant la majorité légale, l'âge moyen d'entrée dans le milieu prostitutionnel varie selon les études. D'après certains, il oscillerait autour de 16 ans (CRSPC, 2005; CSF, 2002). En 2012, le CSF aura pour sa part avancé que «plus de 80 % des personnes adultes prostituées au Canada ont commencé à se prostituer en étant mineures. La moyenne d'âge d'entrée dans la prostitution se situe entre 14 et 15 ans» (p. 46).

L'inscription des premières activités prostitutionnelles à cet âge nous mènerait forcément, et tout simplement, à se demander : mais pourquoi à l'adolescence? Comment cette période de transition représenterait-elle le théâtre privilégié des premières expériences de prostitution? À notre avis, une meilleure compréhension des enjeux et de la dynamique sous-jacente au processus adolescent, tel que nous le définirons et dans lequel prendrait racine la réalité prostitutionnelle, permettrait probablement d'éclairer notre réflexion.

3.1. Le processus adolescent

Qu'est-ce que l'adolescence? Situons-nous tout d'abord par rapport aux deux grands modèles théorico-cliniques qui se discernent dans sa représentation. D'une part, cette période pourrait être envisagée par rapport à l'extériorité socioculturelle dans laquelle elle s'inscrit. Dans cette optique, elle fera crise dès lors qu'il y aura non-intégration du jeune à la société et au monde des adultes. On parlera, par exemple, de problématiques de l'ordre de la marginalisation, de l'exclusion sociale ou de l'acculturation (Birraux, 1998). Plus précisément dans le cas qui nous intéresse, l'adolescence ferait socialement crise pour tout jeune se prostituant. Dans cet ordre d'idées, une analyse de l'adolescence purement ancrée dans cette

conception, bien que pertinente, ne serait-elle pas à risque de limiter l'individu à un certain déterminisme qui le dépasse, qui le condamne à une position d'unité passive au sein d'enjeux sociaux hors de sa portée? Ainsi, et d'autre part, nous penserons au modèle que suggère le courant psychanalytique, et plus largement psychodynamique, se proposant plutôt de considérer l'adolescence comme un processus de subjectivation, c'est-à-dire d'appropriation de ses paroles, de ses actes et de ses désirs par rapport à ceux des figures parentales (Birraux, 1998). Sans intention de nier ou de négliger le caractère marginal que semble revêtir le phénomène à l'étude, ce sera plutôt au sein de ce dernier modèle, soit d'allégeance psychanalytique, que nous tenterons de mieux comprendre la prostitution. Cet angle, cohérent avec un refus de contenir fondamentalement et exclusivement la prostitution adolescente à son caractère déviant ou hors norme, permettrait potentiellement d'en éclaircir l'inscription à travers la dynamique subjectale ou la logique psychique individuelle d'une jeune qui mobiliserait son corps par la prostitution.

Plusieurs théoriciens inspirés de l'univers théorique de la psychanalyse ont élaboré et proposé leur conception de l'adolescence, et ce, plus spécifiquement depuis la deuxième moitié du 20^e siècle (Houssier, 2008). On parlera dès lors d'une «période de passage, de mutation, de transformations, de réactivation de l'oedipe et de mise en acte de conflits archaïques réactualisés par le réel du sexe» (Conrath, 2011, p. 24). Insistons ici sur cette réalité du corps, car si les divergences théoriques n'ont d'égal que la richesse qu'elles amènent à une compréhension clinique diversifiée de l'adolescence, la base commune à l'ensemble des théories demeure, indéniablement, l'ancrage dans cette réalité corporelle. L'adolescence serait ainsi à considérer comme un travail psychique découlant du bouleversement pulsionnel, lui-même subordonné à ces transformations physiologiques bien tangibles (Richard, 1998). Notons qu'en référant à un processus, on évincerait ainsi la notion d'une adolescence balisée par une tranche d'âge prédéterminée ou systématique. Inscrite dans des modifications corporelles, l'adolescence, en tant que processus psychique subjectif, relèverait d'un parcours de longueur variable pour chacun. On comprendra dès lors que les balises législatives qui déterminent l'âge de la majorité, variables d'une juridictions à l'autre d'ailleurs, ne sauraient correspondre tout à fait à la réalité de ce qui est vécu personnellement.

Dès lors, l'adolescence ne serait plus à envisager comme un simple statut social, mais plutôt comme un organisateur, au même titre que l'oedipe, impliquant un repositionnement psychique face aux changements physiques qu'entraîne la puberté (Kestemberg, 1962). Au sein de ce processus, l'adolescent se sentirait submergé par une tempête pulsionnelle qu'il perçoit comme lui étant imposée, une attaque

dans laquelle il n'a plus l'impression de contrôler ses propres fantasmes (Laufer, 2008). Il est confronté à une dysharmonie évolutive, une «dysharmonie entre génitalité corporelle et psychisme encore infantile» (Richard, 1998, p. 24), un «enfant en possession d'un organisme d'adulte» (Kestemberg, 1962, p. 12), d'une potentialité de jouissance adulte, mais ne détenant toutefois pas encore la maturité psychique pour se l'expliquer. L'adolescent devra faire sens de cette charge pulsionnelle. Au cœur de ce processus, on se demandera: comment l'adolescent réussira-t-il ce travail d'appropriation et de symbolisation qu'implique la confrontation à la nouveauté génitale? (Ladame, 2008) De quelle manière originale l'adolescent réussira-t-il à intégrer les modifications pubertaires à une nouvelle image du corps, à une nouvelle image de lui-même? (Laufer, 1997)

3.2. Le corps adolescent

Avec la perte du corps sexuellement indifférencié, le jeune se retrouve pour la première fois seul avec son corps, un corps qu'il vivrait comme responsable de l'angoisse qui l'assaille. L'enjeu de l'adolescence tournera autour de l'accession à la capacité de vivre son corps comme satisfaisant, comme objet d'amour et de gratification, dans une lutte constante contre des éprouvés angoissants et découlant d'une absence de contrôle sur celui-ci et sur les pulsions actives qui l'animent (Laufer, 1997).

L'adolescence est donc un travail d'appropriation d'un corps étrange et étranger sur lequel il faut poser des signes d'identification et de reconnaissance de la continuité avec le corps infantile qui n'est plus, mais sur lequel se sont sédimentés les affects et éprouvés antérieurs et qui demeurent l'ancrage dans le sentiment d'existence (Birraux, 1998, p.293).

Afin d'insister sur la prééminence du corps à l'adolescence, force est de souligner son enracinement et son écho à un matériel psychique plus primitif, évoquant de ce fait la réactualisation d'éprouvés archaïques ayant notamment caractérisés la fusion maternelle primaire. Cette menace orgasmique, ces changements du corps réel «n'aurai[en]t pas la même prégnance sans une autre donnée troublante pour la subjectivité de l'adolescent, la sexualité adolescente retrouve le corps à corps qui caractérisait les premières expériences du tout petit enfant» (Roussillon, 2010b, p. 243). Ces «expériences subjectives primitives sont étroitement articulées aux états du corps et aux sensations issues de celui-ci» (Roussillon, 2008, p. 28). L'adolescence se présenterait comme la perte de cette union fondamentale, dans un mouvement de distanciation et de séparation nécessaire; l'adolescent serait tiraillé par un mouvement ambivalent né du désir régressif de revenir à cette union alors qu'il marche vers la différenciation (Laufer, 2008).

Or, ces vœux régressifs ne sauraient être reconnus aisément du fait de la nouvelle maturité organique de l'adolescent. En ce sens, face à de telles angoisses archaïques, il pourrait y avoir mobilisation de défenses du même ordre, allant jusqu'à percevoir son corps sexué comme un objet extérieur sur lequel il ne peut arriver à inscrire les repères symboliques nécessaires au déploiement de son identité sexuée (Laufer, 1997). À des niveaux d'intensité variables, l'adolescent se verrait confronté au sentiment d'être contraint, par l'angoisse, à utiliser son corps comme faisant partie d'une relation objectale, comme dans une demande à l'autre de faire «vivre [celui-ci] comme aimé et désiré» (Laufer, 1997, p. 116) L'investissement narcissique du moi corporel adolescent se verrait lui aussi teinté par ce fantasme de fusion à la mère gratifiante, par la relation primitive mère-enfant (Laufer, 1997).

Comment s'approprier un corps tout entier, en se dégageant de l'indifférenciation au corps maternel, et ce, tout en conservant fantasmatiquement le désir de cette union aussi sécurisante qu'angoissante? (Schaeffer, 2008) Plus spécifiquement pour les jeunes femmes, à qui l'on reconnaît d'ailleurs 60% de la prostitution juvénile (Dorais et Ménard, 1987) et qui auraient une plus longue implication prostitutionnelle que les garçons (Hanigan, 1992), l'identité sexuée pourrait se voir difficile à élaborer hors de la portée maternelle et procréatrice assujettissante (Rossi, 2007) du fait d'une crainte de ce qui serait mauvais de la féminité de la mère dans sa dimension archaïque (Richard, 1998). On retrouvera un double mouvement d'identification et de désidentification à l'imaginaire maternelle bouleverse l'économie narcissique, mais se voit pourtant nécessaire. La jeune femme devra «symboliser le matriciel que son corps, par sa différence, lui donne à vivre et à penser» (Rossi, 2007, para. 45). Ceci permettrait l'élaboration d'une représentation d'elle-même et de son corps sexué séparée de l'image maternelle. Une trop grande proximité imaginaire avec le corps maternel se verrait en attente, voire à la recherche, d'un appui sur la tiercité que représente la fonction paternelle et la limite différenciatrice qu'elle incarne (Richard, 1998). Se dresse ainsi le risque de faire de ce corps l'objet central de la quête d'une identité féminine (Schaeffer, 2008); un «ultime repli consistant à en rester au lieu du corps faute d'un Autre (social) qui ne cesse de se dérober; faute d'une dimension de l'Autre hors corps» (Gontran, 2009, p. 38).

3.3. Entre soi et l'autre; l'identité à l'adolescence

L'adolescent n'est plus un enfant, or il n'est toujours pas un adulte; il tendrait à se ressentir comme un «pré-quelqu'un» (Kestemberg, 1962, p. 12). Il devra ainsi tout mettre en branle pour faire sens de cette affluence quantitative qui l'assaille, et retrouver une image de soi stable et rassurante telle que les identifications aux objets primitifs lui assuraient (Laufer, 1997). Confronté à l'affaiblissement des barrières de l'inceste de par une génitalité adulte, «le rejet brutal, volontiers, grossier ou ironique des

identifications parentales» (Kestemberg, 1962, p. 23), identifications primaires, disposerait le jeune à un flou identitaire, provoquant selon Richard (1998, p.21) «une sensation de vide et le recours à des identifications changeantes» L'adolescent serait en proie à des mouvements oscillatoires afin d'appréhender les autres et de s'appréhender soi-même évidemment; ses identifications sont changeantes (Jeammet, 2008). Kestemberg évoque :

On retrouvera dans l'adolescence, à la faveur du remaniement biologique [...] cette constante communication anxieuse entre l'autre et soi-même, entre l'identification et l'identité. C'est donc au niveau le plus profond que l'on trouve cette dimension relationnelle, constitutive de la personne. (1962, p. 15)

L'adolescent serait sous l'emprise d'un mouvement de réactualisation du noyau indifférencié, du moi primitif (Darchis, 2003). D'objet de désir parental, l'adolescent se devra de revisiter et de se relier au terreau ancien afin de devenir sujet à part entière (Conrath, 2011) et sujet de ses pulsions (Schaeffer, 2008).

L'adolescence se pose donc comme un processus de détachement d'avec les parents (Richard, 1998), concomitant à un travail fastidieux de réintroduction de cette contenance sécurisante jadis associée aux identifications primaires (Darchis, 2003). Pour Laufer (2008), ce travail se devra inévitablement de passer par l'établissement de nouvelles relations avec la réalité extérieure, l'internalisation d'une nouvelle image de soi, ainsi que par le renoncement au sentiment d'omnipotence infantile.

3.4. La symbolisation adolescente

Roussillon propose la définition suivante de la symbolisation :

La symbolisation est le processus de mise en forme, en représentation et en sens de l'expérience subjective vécue, elle est le résultat du travail de la psyché pour tenter de métaboliser ce à quoi elle se trouve, du-dedans ou du-dehors, à partir de la pulsion ou en provenance des objets, de fait confrontée dans le décours de la vie psychique. Ce travail est nécessaire aussi bien à l'appropriation subjective de l'expérience vécue qu'à son intégration au sein de la subjectivité, il commande celles-ci, il en représente la première condition de possibilité. (1999, p. 7)

Cet auteur dira que cette flambée pulsionnelle adolescente à apprivoiser, ancrée dans une nouvelle jouissance rendue maintenant possible et ouvrant sur de nouvelles logiques du plaisir, attaque la psyché, créant ainsi un malaise dans la symbolisation (1999), qui ne saurait être dépassé qu'à travers un travail de réappropriation subjective (Roussillon, 2010b) : «La symbolisation ne va pas de soi, [...] elle est le fruit

d'un travail interne qui requiert plus que la simple retenue de la décharge, [...] la qualité et la nature de la liaison intrapsychique sont tout aussi fondamentales que ses aspects seulement quantitatifs.» (Roussillon, 2010a, p.127)

L'adolescence se poserait ainsi comme un travail de liaisons des formes figuratives; un travail de redistribution de la pondération attribuée au réel, à l'imaginaire et au symbolique (Duez, 2008), un travail de transformation des données du corps en images mentales (Godfrind, 2008), trouvant ancrage dans le tissu symbolique infantile. D'une sexualité infantile, immature quant aux voies de décharges (accomplissement par la représentation permettant de sublimer les poussées pulsionnelles afin de maintenir la latence), l'adolescent se verra confronté à une nouvelle logique du plaisir qui s'inscrit pour sa part dans une expérience jamais vécue jusqu'ici, à laquelle seule «l'élaboration psychique et la métabolisation de l'expérience orgasmique vont pouvoir [répondre], la découverte de l'expérience orgasmique va venir lever une énigme de la sexualité conservée en souffrance au sein de la sexualité infantile» (Roussillon, 1999, p. 14).

Le dépassement par le corps de l'équilibre infantile créerait un traumatisme pour le sujet, une mise à mal du rapport au monde tout entier, impliquant, au-delà du simple fait d'appivoiser son propre corps et sa propre sexualité adulte, une interrogation des signifiants sociaux, de ses relations interhumaines, bref, de son rapport au monde et à ce travail de symbolisation (Roussillon, 1999). Roussillon évoque l'idée d'une lente révolution, toujours dans l'esprit d'un processus nécessaire:

un jeu d'inévitables allers-retours dans la dialectique desquels la désidéalisée de la sexualité infantile et de la sexualité adulte va pouvoir s'accomplir, [...] cet apprivoisement des intensités orgasmiques sera progressif, devra petit à petit s'intriquer aux coordonnées de la vie affective, s'éprouver dans la survie des objets, tant internes qu'externes, refondre ainsi la reconnaissance de leur altérité comme autre-sujet. (1999, p. 21-22)

Ces allers-retours, Gutton les expliquera à travers le processus de sublimation adolescente. Il parlera d'une confrontation entre de nouveaux éprouvés, interprétés selon l'infantile élargie, c'est-à-dire un «ensemble de complexes qui constituent les données de l'histoire consciente et inconsciente (reconstruites bien entendu), les théories phalliques qui en ont été montées, les instances construites de la deuxième topique moi et surmoi, les discours actuels [...]» (2011, p. 902). Ces éprouvés inouïs sont premièrement ressentis comme une intrusion dans la psyché adolescente, qui devra les développer, les apprivoiser et les intégrer à travers ce que Gutton nomme des scènes sublimatoires pubertaires, définies

comme «lieux où sont réunis les ressentis, mots et leurs représentations, ensembles créés et créateurs [...] qui relancent la pensée» (2011, p. 899-900).

Il est important de noter que ce processus travaille «au hasard», car «cette pièce qui est en train de jouer, l'interprète affecté (Aulagnier, 1975) en est le metteur en scène» (Gutton, 2011, p. 899). Le moi devra se montrer assez fort afin d'organiser, de déconstruire, d'adapter ses certitudes infantiles pour libérer de nouvelles forces créatrices permettant un renouvellement des idéaux. Ce travail de sublimation introduit l'adolescent à «un processus de transformations qui incite à inscrire dans l'imaginaire les nouveautés/pubertaires éprouvées» (Gutton, 2011, p. 897). En ce sens, cette vulnérabilité pulsionnelle inévitable et meurtrière, cette vulnérabilité psychique adolescente, bien qu'à l'origine d'une grande souffrance (Richard, 1998), s'avèrerait aussi le terreau fertile sur lequel se déploient les potentialités créatrices dont l'adolescent devra user afin de réorganiser ses logiques du plaisir et son équilibre infantile (Gutton, 2011; Roussillon, 1999; Roussillon, 2010b). Malgré toute l'ardeur, la tempête, les deuils qui imprègnent l'adolescence, malgré ce travail d'affectation et de mobilisation (Gutton, 2011), force est de constater que cette période nécessite la mise en œuvre d'un processus créatif, au sein duquel il serait nécessaire de donner l'espace au jeune pour s'essayer, se modifier, se rectifier (Roussillon, 2010b), sans désavouer ses tentatives de construction d'une subjectivité à part entière (Richard, 1998).

En résumé, l'adolescence s'inscrit dans une quête d'identité née d'une rupture des modes de symbolisation de l'enfance, bien au-delà de l'absence de conformité ou de la provocation qui l'anime parfois. Selon Richard, on oublierait souvent cette «dimension de subjectivation critique et de dégagement d'un mode de désir propre» (1998, p. 34), permettant ainsi à l'adolescent d'éventuellement exister à titre de sujet. L'adolescence serait ainsi une crise, crise de la subjectivité certes, mais nécessaire afin que s'opère un «travail de déconstruction-construction» (Gutton, 2011, p. 904) pour être sujet.

3.5. L'adolescence, la mobilisation du corps et l'autre

«L'absurde naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde» (Camus dans *L'homme révolté*, cité par Roussillon et Dubouchet, 2006, p. 77).

Après avoir mis en lumière l'importance du processus adolescent, et plus particulièrement dans ses facettes liées au corps et à la symbolisation, on entrevoit déjà plus naturellement comment la

compréhension d'une souffrance à l'adolescence permettrait de reconnaître les enjeux psychiques qui la sous-tendent alors même que le processus est effectif, et non pas à l'âge adulte alors que la pathologie risque de se voir ancrée et constituante de l'identité sexuelle et de la structure de personnalité (Laufer, 2008). En ce sens une analyse uniquement comportementale à l'adolescence échouerait à rendre compte de la richesse du processus sous-jacent à l'oeuvre (Corcos et Jeammet, 2006).

De fait, le recours à ce registre d'expression permettrait d'attirer l'attention d'autrui sur un malaise, un mal-être subjectif parlant d'une causalité interne pour le sujet (Chouvier, 2008). «Le symptôme n'est là que pour faire signe, concernant une souffrance d'être [, il] est la partie grâce à laquelle le sujet adresse quelque chose d'une demande» (Roussillon et Dubouchet, 2006, p. 80). Nous suggérons ici d'envisager la mobilisation corporelle et les comportements de prostitution un peu de cette même façon. Dans cette optique, nier la qualité symbolique derrière cette mobilisation apparente, c'est-à-dire ne pas s'intéresser à ce qui parle de l'adolescent et de sa conflictualité psychique sous-jacente, reviendrait à imposer le silence à l'expression de celle-ci, à l'expression de quelque chose du sujet : nier cette qualité, c'est nier, en partie, l'individu (Chouvier, 2008).

À l'adolescence, corps et psyché s'entrecroisent, se voient accolés l'un à l'autre. Roussillon (2008) dira que les expériences archaïques du corps, puisque préalables à la capacité de symbolisation par le langage, préalables à une subjectivité unifiée, seraient vécues hors du temps, se positionnant plutôt en filigrane, comme actuelles de tout temps et venant se mêler et s'intriquer aux perceptions contemporaines, dans une modification en après-coup. L'expression de ces expériences archaïques appellerait inévitablement une voie privilégiée, soit «un langage corporel, un langage de l'acte» (Roussillon, 2008, p. 27). Le moi adolescent serait submergé, comme sous l'emprise d'un pulsionnel violent qu'il ne peut contrôler; il se voit assailli par une réactualisation d'enjeux primitifs qu'il ne peut mettre en mots, qu'il ne peut symboliser. Le moi réagit à la pulsion, à la tension interne, ce qui implique souvent des défenses archaïques (Dubuc, 1993). Dans cette optique, le recours à l'agir, voire la mobilisation du corps, de toute nature et selon la conjoncture adolescente spécifique à chaque sujet (Roussillon, 2008), s'inscrirait étroitement dans cette dialectique.

Pour toutes les raisons exprimées ci-haut, l'adolescent se verrait prompt à extérioriser ce qu'il ne peut se représenter de son vécu psychique (Richard, 1998), autorisant un mode de figuration et une voie d'expression permettant une plus grande maîtrise des contenus internes (Corcos et Jeammet, 2006). Duez (2008) dira que le corps réel, à travers l'agir, s'avère ainsi la scène où peuvent se jouer des éléments

distincts que l'on tente de lier. Bien évidemment, notre objectif n'est pas de trouver un sens général au recours à l'agir, au sein du processus adolescent, mais plutôt d'insister sur l'importance «d'interroger une symptomatologie de l'agir, en l'appréciant à l'aune de son degré de symbolisation» (Godfrind, 2008, p. 43).

Avant de conclure, évoquons la place de l'autre à travers ce processus adolescent, ou plutôt la place particulière de l'autre-sujet. Pour Godfrind (2008), la réponse de l'autre serait un élément essentiel contribuant au processus de symbolisation. Gutton parlera en termes de «travail de co-sublimation» avec l'autre, ce qui permettrait la «création de passages des organes (objets partiels) à une reconnaissance du lien à l'autre, entre personnes, se différenciant et s'autonomisant, intersujets» (2011, p. 906). Considérer le spectre des agirs comme autant de messages adressés revient à reconnaître ceux-ci comme autant de potentialités de sens, mais en attente d'une réponse. Par cette réponse, tant une parole, un agir, ou un acte, l'autre pourrait s'inscrire comme subjectivant ou délétère pour l'adolescent (Roussillon, 2010b). Selon Roussillon, sans réponse d'autrui, ou confronté à une réponse inadéquate, l'auteur des agirs est susceptible de se confronter à un «enfermement itératif, sans advenir à une mise en représentation signifiante» (Chouvier, 2008, p. 8).

Mais «l'acte appelle l'acte» (Godfrind, 2008, p. 45), notamment de par la résonance au même registre de communication; de plus, l'acte est à risque de sidérer, d'attaquer les potentialités symbolisantes d'autrui. En méconnaissant l'impact de la réponse de l'entourage sur des comportements socialement inadaptés, celle-ci serait à risque de figer la symbolisation et d'assujettir le sujet de ce message à une répétition mortifère et immobilisante. Godfrind souligne qu'il y a «nécessité d'un décalage entre la réponse inconsciente que l'on tente de susciter par l'acte et la réponse effective de l'objet» (2008, p. 46) afin qu'une expérience jamais vécue, porteuse d'un travail de symbolisation, permette un remaillage de la trame psychique et pallie ainsi au manque à représenter patent au sein des agirs, des actes ou des comportements. En ce sens, la mobilisation du corps pourrait se voir le «support d'une symbolisation primaire» (Godfrind, 2008, p. 48), en autant que sa valeur de message soit reconnue et entendue.

Le moi adolescent mobiliserait ainsi davantage les potentialités de l'agir (Roussillon, 2010b) en «montr[ant] ce que le sujet ne peut dire» (Roussillon, 2008, p. 26) de cette cassure corporelle et subjective qui l'assaille (Braconnier et Marcelli, évoqués par Richard, 1998). Dans cette optique, comment le large spectre de la mobilisation du corps, privilégié à l'adolescence et naturellement associé à l'univers prostitutionnel, pourrait être envisagé autrement que comme un rebut de l'activité psychique

(Roussillon, 2008)? En considérant de surcroît que le corps se voit le support central de ce langage à l'adolescence (Conrath, 2011), nous nous proposons de mettre en lien cette mobilisation du corps et sa résonance intrapsychique à l'adolescence à travers les comportements de prostitution.

CHAPITRE 4

QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

Puisque la prostitution est une activité qui, intrinsèquement, mobilise le corps, et considérant cette récurrence des parcours de prostitution qui originent de l'adolescence, la conception psychanalytique du processus adolescent et des enjeux psychiques qui le composent nous est apparu un cadre de référence pertinent afin de penser et de questionner psychiquement le phénomène de la prostitution chez les jeunes femmes.

4.1. Question de recherche

Comment la prostitution adolescente s'inscrit-elle dans le processus adolescent, selon une conception psychanalytique de celui-ci?

4.2. Objectifs de recherche

1. Explorer la place du corps, de sa représentation et de son inscription psychique à l'adolescence, chez des jeunes femmes adoptant des comportements de prostitution.
2. Explorer les processus et conflits psychiques sous-jacents à la mobilisation du corps à l'adolescence chez des jeunes femmes qui se prostituent ou se sont prostituées.
3. Explorer l'investissement de l'autre par rapport à la mobilisation du corps afin d'éventuellement penser la place de l'autre.

En termes de retombées, ces angles d'analyse de la prostitution adolescente nous apparaissent fertiles en ce qu'ils permettraient de non seulement mieux comprendre ce qui se déploie en-deçà de l'observable par la traduction de celui-ci sous différentes facettes, selon un abord plus psychique du phénomène. La prise en compte du rapport à l'autre pourrait par ailleurs soutenir la réflexion sur la place de l'autre et ainsi peut-être éventuellement pouvoir contribuer à l'accompagnement de ces jeunes femmes.

CHAPITRE 5

LA MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

5.1. Les participantes

5.1.1. Critères d'inclusion

«Je dois vous dire que le jour où j'ai eu 18 ans, les abus sexuels auxquels j'étais soumise ne sont pas devenus du coup un choix autonome» (Gedah, 2003, p. 137).

Pour la sélection des sujets, le critère d'âge retenu s'est refusé, à l'image de plusieurs auteurs, de trouver légitimité au sein d'une prémisse légale selon laquelle l'âge d'accession à la majorité (18 ans au Québec), qui suppose une liberté individuelle de choix, garantirait le terme de l'adolescence. En s'appuyant sur la littérature à ce sujet, ainsi que sur le rationnel du processus adolescent exposé par la psychanalyse, il aura été possible de questionner la prostitution adolescente auprès de jeunes femmes ayant dépassé la majorité légale. Ceci a permis notamment d'alléger les démarches liées aux considérations éthiques relatives à des entrevues effectuées auprès de jeunes mineures, sans toutefois abdiquer sur la cohérence du projet et la richesse des témoignages portés à l'analyse. Nous avons ainsi procédé au recrutement de jeunes femmes âgées de 18 ou 19 ans. Nous nous sommes limitée à cette tranche d'âge plutôt précise en aspirant à rester au plus près du passage adolescent et ce, dans le but de recueillir un récit ancré dans l'expérience de cette période. Nous reconnaissons que le parcours de jeunes femmes plus âgées auraient certainement pu être pertinent; le choix de cette tranche d'âge reste un choix fait dans une optique d'opérationnalisation de notre recherche.

Toujours dans l'optique d'accéder à un matériel riche et pertinent, un des critères d'inclusion de la recherche était de toujours pratiquer des activités prostitutionnelles ou d'avoir cessé ces activités dans la dernière année. L'expérience de jeunes femmes ayant mis un terme à leurs activités il y a plus d'un an aurait aussi pu être hautement pertinente. Toutefois, nous aspirions à effectuer des entrevues au cœur du phénomène afin d'émettre des interprétations liées aux enjeux sous-jacents. Le passage du temps nous est apparu sujet à un travail psychique, un travail en après-coup de l'expérience qui, à notre avis, aurait pu contribuer à altérer la façon de se représenter le phénomène tel qu'il se vit.

Mais comment définir pour notre recherche ces dites activités de prostitution? La prostitution adolescente, à l'image de la prostitution adulte, se dévoile sous de multiples formes et est pratiquée dans divers lieux. Par souci de ne pas trop restreindre préalablement ses différentes formes, une discrimination minimale aura été faite au niveau de la pratique concrète de la prostitution. Nous avons choisi d'exclure ce qui est de l'ordre des lignes téléphoniques érotiques, qui peut être considéré comme une forme de prostitution, mais qui s'avère moins pertinent pour la présente recherche du fait d'une mobilisation du corps peut-être plus limitée. Nous avons décidé de ne pas exclure les différentes formes de prostitution sur internet comme elles nous apparaissent largement susceptibles de mobiliser le corps, ne serait-ce que par l'exposition de l'image corporelle, et ce, sans égard pour l'absence de contact corporel avec les clients et la virtualité des relations entretenues, ce qui, le cas échéant, nous serait apparu tout aussi fertile à analyser.

En dernier lieu, comme la présente recherche s'appuie sur une méthodologie qualitative relevant de la parole des sujets, il leur a été demandé de vouloir se raconter, d'être enclines à parler de leur expérience du milieu prostitutionnel et, plus largement, de leur parcours de vie. De plus, les participantes devaient pouvoir s'exprimer en français en raison de notre niveau d'aisance dans cette langue permettant de réaliser une analyse du discours plus en profondeur.

5.1.2. Sollicitation

Pour le recrutement, et pour des préoccupations éthiques, il était important de collaborer avec des organismes. Nous avons initialement sollicité des organismes qui travaillent auprès d'une population de jeunes qui fréquentent la rue. Nous sommes aussi entrée en contact avec des ressources qui oeuvrent spécifiquement auprès de jeunes qui se prostituent.

Nous proposons aux organismes réceptifs à notre demande d'afficher un appel à la participation dans les toilettes afin que les jeunes puissent se saisir des coordonnées, ou non, en toute intimité. La simple présentation informelle du projet par les intervenants aux jeunes potentiellement intéressées a aussi été encouragée. Nos numéro de téléphone et courriel personnels ayant été employé, les jeunes femmes pouvaient entrer en contact directement avec nous.

Nous visions un échantillon de deux sujets, ce qui a été atteint, et ce, malgré un nombre très restreint de jeunes ayant répondu à l'appel.

5.1.3. Interruption du processus d'entretiens

À l'issue du processus d'entrevues, nous nous sommes entretenue avec trois participantes; nous avons finalement décidé de poursuivre l'analyse auprès de deux d'entre elles; voici les principales raisons qui ont guidé notre choix d'exclure cette troisième participante rencontrée.

Cette dernière nous a contactée par téléphone. Bien qu'elle ne répondait pas tout à fait au critère d'âge prédéterminé, elle était dans la jeune vingtaine, nous avons tout de même décidé de planifier une première rencontre, selon le principe que l'adolescence reste un processus et non un critère d'âge fixe et immuable.

Cette participante s'est livrée très rapidement à nous. Nous avons dû insister pour qu'elle prenne connaissance du formulaire de consentement alors qu'elle se montrait très volontaire à nous raconter son parcours. L'entretien a duré plus de 75 minutes. La jeune nous a relaté une succession d'anecdotes, des tranches de vie prostitutionnelles, avec une grande intensité, ce qui semblait avoir pour visée de captiver l'auditoire. Il y avait quelque chose de «sensationnaliste» dans le ton de voix, dans la manière de se raconter.

Dès la fin de l'entretien, à la réécoute ainsi que lors des discussions subséquentes avec notre directrice de recherche, des enjeux éthiques nous ont préoccupées. Tel que mentionné, notre méthodologie de recherche est construite autour d'un recrutement en partenariat avec des organismes; le but étant de s'assurer que les participantes aient un certain lien, qu'elles puissent se retourner vers un lieu, des intervenants qui sauraient les accompagner au besoin. Lorsque nous avons rencontré cette participante, nous avons compris qu'il s'agissait d'une jeune femme assez seule. Elle nous avait initialement parlé de nombreux organismes qu'elle fréquentait, mais en approfondissant davantage, elle semblait plutôt les investir non pas comme filet de protection, mais plutôt superficiellement et surtout selon les dictats de la DPJ. La jeune femme devait participer à de divers suivis afin de reprendre la garde de ses enfants récemment placés en famille d'accueil par la DPJ. De plus, elle était enceinte de plusieurs semaines lorsque nous l'avons rencontrée et, selon ses dires, des mesures de protection préventives avaient déjà été anticipées dès la naissance de l'enfant par la DPJ.

La jeune femme semblait être dans une période particulièrement chargée et potentiellement très sensible. Elle nous a d'ailleurs mentionné qu'elle avait eu récemment des épisodes d'impulsivité et d'agressivité, notamment envers les intervenants qui s'occupaient de ses enfants ou qui supervisaient les

rencontres mère-enfants. Malgré l'intensité de la situation, elle ne jouissait pas de filet de sécurité ou d'une personne sur qui s'appuyer au besoin. Nous avons donc nos réticences à mener les entretiens et à tenter de soulever le vécu subjectif derrière ces scènes à caractère traumatogène relatées l'une à la suite de l'autre, comme loin d'un discours personnel et affectif. Nous ne savions pas ce que cela pouvait toucher, fragiliser peut-être, et comment elle ferait pour adresser le tout dans cette éventualité, une fois le processus de recherche terminé.

Une seconde rencontre a eu lieu tel que nous l'avions planifiée, mais aura plutôt servi à exprimé nos préoccupations face à la recherche ainsi que notre point de vue sur la suite du processus. Nous avons présenté de nombreuses ressources, lieux où elle pourrait se rendre ou appeler au besoin, mais qui ne seraient pas amalgamés à l'emprise vécue de la part de la DPJ. Nous sommes restée avec la jeune un moment puis l'avons rétribué monétairement tel qu'entendu initialement pour un entretien.

Si l'analyse de l'entretien avec cette jeune femme ne reste pas moins intéressante ni authentiquement révélatrice de processus qui étayent l'expérience de la prostitution, le fait d'avoir interrompu le processus d'entretien après une seule rencontre ne nous a pas semblé permettre d'aspirer à rendre compte d'une étude de cas peut-être plus profonde ou étayée.

5.2. Méthodes de recueil et d'analyse de données

5.2.1. Une méthodologie qualitative d'orientation psychanalytique

Afin d'explorer les contenus psychiques inhérents à l'expérience prostitutionnelle et d'explorer cet univers en marge des points de vue légaux, idéologiques ou statistiques, il a s'agit pour nous de «rompre avec une croyance méthodologique basée sur la psychopathologie et celle de l'anamnèse» (Dubol, 2003b, p. 459). Pour ce faire, une approche méthodologique qualitative d'orientation psychanalytique nous est apparue à même d'accorder une juste valeur à la subjectivité, tant du chercheur que du sujet, dans l'idée d'une rencontre intersubjective unique (Gilbert, 2009).

«La recherche qualitative appréhende l'objet d'étude de manière globale, proximale, directe et interprétative» (Mucchielli, 2009, cité par Imbert, 2010, p. 25). Arrimée à une compréhension psychanalytique de la métapsychologie humaine, cette modalité de recherche a été choisie afin d'accéder à une logique compréhensive du sujet, tout en se refusant de réduire la richesse des processus singuliers au profit d'une explication causale (Imbert, 2010). De plus, en évitant de se positionner comme experte face à notre objet d'étude, nous refusions aussi d'accentuer ce clivage déjà bien présent dans le monde

prostitutionnel où les femmes exerçant des activités de nature prostitutionnelle seraient vues comme exclues du groupe social (Deschamps, 2006). En effet, une méthodologie qualitative se voyait la voie privilégiée pour répondre aux aspirations et considérations de la présente recherche, c'est-à-dire d'accéder à un matériel subjectif, évitant de ce fait d'objectifier davantage ces jeunes femmes rémunérées pour leurs «orifices du corps» (Dubol, 2003b, p. 142). La situation de recherche a pu être pensée comme une rencontre, un espace de parole afin que les participantes puissent s'exprimer et se faire entendre, à leur manière, en tant que sujets.

En ce qui a trait à la posture adoptée comme chercheuse, nous nous sommes inspirée de la tradition psychanalytique, en référence à la neutralité bienveillante. Celle-ci est définie par Gilbert comme «une forme d'empathie et d'écoute non intrusive, permet[tant] au participant d'associer librement, d'élaborer son histoire selon le fil conducteur pressenti» (2009, p. 4). Pour ce qui est de l'adolescence plus précisément, la littérature préconise une juste distance, c'est-à-dire une négociation habile entre une position ni complice, ni ennemie. Birraux (1998) parle d'une posture dite professionnelle, bien que contenant, permettant de soutenir les conditions psychiques favorables au fonctionnement du moi adolescent. C'est cette négociation de la posture qui serait garante de la richesse, de l'authenticité et de la densité du matériel recueilli à l'adolescence (Imbert, 2010).

5.2.2. Méthode de recueil des données

Les jeunes femmes avaient le choix du lieu des entretiens, soit au lieu où elles avaient vu notre affiche ou encore à l'UQÀM. Après une première rencontre à l'organisme, Melyssa a préféré poursuivre à l'UQÀM, alors que Catherine a pour sa part été uniquement rencontrée à l'organisme, selon son souhait. Tel qu'entendu avec les participantes, nous avons enregistré les entretiens de façon audionumérique, afin que nous puissions les retranscrire sous forme de verbatim pour éventuellement nous en imprégner et les analyser.

Lors de la rencontre initiale, les participantes étaient renseignées sur la recherche; le formulaire de consentement était passé en revue et systématiquement explicité afin de s'assurer d'une participation libre et éclairée tout au long de la démarche (Annexe B). Une copie du formulaire leur était remise.

Les entretiens ont été conduits de façon non directive (Gilbert, 2007). Ce type d'entretien nous est apparu cohérent avec l'objectif de permettre au sujet de dévoiler «le chemin qui mène à sa propre vérité» (De Villeneuve, 2010, p. 94). Conscientes de la sensibilité potentielle du phénomène à l'étude,

une question d'amorce plutôt large était proposée aux sujets: «Qu'est-ce qui t'a amenée à fréquenter l'organisme [nom de l'organisme]?». Nous l'invitions ainsi à parler à son rythme de son expérience, à associer librement sur le thème ainsi que sur son parcours singulier. À notre avis, cette question permettait d'introduire et d'orienter le discours vers le phénomène à l'étude, mais à travers un contexte ou un parcours peut-être plus large, tout en évitant de faire effraction en abordant de front une histoire dont nous ne connaissions évidemment pas l'aisance à être partagée.

Afin de soutenir le discours, de façon limitée et avec le souci de suivre les associations du sujet, des relances ou des questions ouvertes, selon le fil conducteur du discours du sujet, pouvaient être proposées aux participantes (Paillé et Mucchielli, 2012). Nous avons néanmoins comme objectif de laisser l'espace nécessaire, de par cette tendance à la non directivité dans laquelle s'inscrit l'écoute psychanalytique, à l'exploration spontanée de thématiques évoquées par les participantes elles-mêmes (Gilbert, 2007), et ce, dans une dynamique de co-construction de sens (Poupart, 1997). Nous souhaitons que ces entretiens «soient de véritables rencontres de chaque sujet, dans leur singularité, des rencontres au sein desquelles le sujet pourra[it] se dévoiler, voire élaborer une partie de son histoire d'une façon nouvelle à la fois pour le chercheur et pour lui-même» (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 334).

Nous nous sommes par ailleurs assurée que certains points de repères, c'est-à-dire des grands thèmes ciblés et relevés à travers un schéma d'entretien (Annexe C), seraient abordés par les participantes (De Ketele et Roegiers, 1996). Ces thèmes ne sont restés que des balises contribuant à l'élaboration progressive et itérative d'une grille d'écoute. Après chaque rencontre, nous avons le souci de nous rencontrer, entre étudiante et professeure expérimentée en recherche qualitative, afin de discuter de l'entretien et de celui à venir, éclairant ainsi le processus d'analyse et de mise en sens au gré de son déploiement. Chaque entretien aura duré entre une heure et une heure trente minutes, ce qui nous aura permis d'analyser un dense corpus de données.

À la fin de la première rencontre, nous avons rempli un questionnaire sociodémographique (Annexe D) avec les participantes. Après chaque entretien, et après avoir fermé l'enregistrement, nous prenions un moment avec celles-ci afin d'évaluer leur état affectif; des ressources pouvaient leur être proposées au besoin (nous remettions néanmoins systématiquement une liste de ressources auxquelles elles pourraient se référer de leur plein gré). Pour remercier les jeunes femmes de leur participation et reconnaître leur implication, à la suite de chaque entretien, nous leur avons remis une carte cadeau de 20 dollars dans un restaurant ou un café qui leur convenait.

Pour les entretiens subséquents, qui étaient lorsque possible fixés à la fin de la rencontre précédente, notre amorce a été d'inviter la participante à s'exprimer sur son vécu ou ses réflexions liés à la dernière rencontre de recherche. Lorsque cette amorce ne permettait pas à la jeune femme de s'engager dans une certaine forme de discours, nous pouvions alors suggérer certaines thématiques du schéma d'entretien qui restaient inexplorées et déterminées en équipe de recherche en amont de la rencontre. Pour la dernière rencontre, ce processus d'entretien a été précédé par une invitation à s'exprimer sur son vécu ou ses réflexions quant à la fin du processus de recherche.

La théorie psychanalytique parvient à rendre compte de l'intensité du processus adolescent, une période de domptage pulsionnel, où les modes d'appréhension de soi et des autres sont bouleversés (Kestemberg, 1962). Une large documentation scientifique fait état des implications relationnelles qui se répercuteront en psychothérapie à la faveur d'une mouvance transférentielle particulièrement intense (Jeammet, 2010), une «tempête transférentielle» pour reprendre l'expression de Kestemberg (1962). Comme il s'agit d'une série d'entretiens rapprochés, nous étions consciente que la méthodologie adoptée admet une rencontre non loin de la clinique (Gilbert, 2007). En effet, bien que nous n'avons certainement pas poursuivi de visées thérapeutiques à proprement parler, inviter une jeune à se dévoiler et à nous faire confiance afin de nous partager son parcours de vie nous semblait directement solliciter cette subjectivité adolescente que l'on considère souvent comme débordante. Nous avons dès lors tenté d'être sensible à ces mouvements relationnels susceptibles de ponctuer les entrevues de recherche. Du reste, comme la prostitution est une thématique potentiellement délicate à aborder, afin de respecter l'intégrité psychique des jeunes et de reconnaître la forte résonance que pourraient avoir les entretiens, nous avons initialement décidé de les limiter au nombre de trois par sujet.

Après la cueillette initiale de données, notre méthodologie a évolué et nous avons décidé de relancer les jeunes femmes. Comme nos analyses étaient toujours en cours, et à la lumière de l'importance accordée à l'idée de parcours de vie ou de trajectoire, nous nous intéressions à où les participantes en étaient, un an plus tard. Après discussions sur l'incidence de pareille relance sur ces dernières et réapprobation du comité d'éthique, nous avons opté pour tenter de rejoindre une seule fois chaque participante afin d'ouvrir la porte à ce qu'elle nous signifie, ou non, leur propre intérêt quant à la poursuite de ce processus.

Melyssa a répondu à ce nouvel appel, le consentement a pu être réitéré et le même processus d'entretien a été maintenu, pour une seule rencontre avec comme amorce de nous éclairer sur son

parcours depuis notre dernière rencontre. Catherine a quitté le pays avant la fin du premier recueil de données, soit après notre deuxième rencontre. Elle n'a jamais répondu à notre relance un an plus tard. Melyssa aura donc été rencontrée à quatre reprises dans le cadre de cette recherche alors que Catherine l'a été à deux reprises.

5.2.3. Méthodologie d'analyse

C'est à travers une démarche interprétative et itérative que nous aspirions à rendre compte d'un sens, d'une compréhension nouvelle du phénomène (Gilbert, 2007) et, ultimement, de conceptualiser deux expériences de prostitution en lien avec le passage adolescent. En ce sens, une position de «témoin, traducteur et interprète» (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 356) de ce que le corpus nous présentait aura été adoptée, refusant ainsi consciemment de rechercher systématiquement à fondre des théories existantes au discours du sujet.

Après chaque entretien, toujours avant le suivant, nous réécoutions l'enregistrement des entretiens individuellement puis partageons nos réflexions et impressions des éprouvés contre-transférentiels entre chercheuses. Cela permettait d'accentuer la crédibilité des résultats et d'assurer une réflexivité, une co-construction tout au long du processus. Nous souhaitions aussi s'assurer d'une certaine fonction de tiers à travers le processus d'entretiens, fonction assurée par une professeure d'expérience, afin de notamment mettre en lumière de potentielles taches aveugles qui entraveraient la suite du processus et d'accentuer la confirmabilité des résultats. Nous discutons par la suite de l'entretien qui suivrait à la lumière du précédent, des thématiques qui pourraient se révéler intéressantes à explorer, toujours dans le respect du rythme de dévoilement des jeunes et du lieu où leur discours porterait notre quête de sens. À travers le processus, nous prenions aussi des notes, colligées dans un journal de bord, pour tout ce qui était lié à nos impressions suite aux entretiens, nos éprouvés, nos hypothèses initiales, certaines interprétations sujettes à réflexion ainsi que les notes liées à nos discussions. Il a ainsi été plus aisé, durant l'entièreté des phases d'analyse, de faire parler le matériel à travers des mises en relation constantes, référant à la totalité du corpus et des conditions de recueil de chaque entretien (Paillé et Mucchielli, 2012). Tel que mentionné, nous avons retranscrit le discours des participantes sous forme de verbatim. Plusieurs relectures auront permis de nous imprégner du matériel, du discours des jeunes, et ainsi de constamment revenir, ajouter, modifier nos notes à travers la progression et les modulations de notre compréhension, toujours dans un souci de se laisser affecter par le matériel. Tout au long du projet et au gré de son avancement, des rencontres étaient fixées entre chercheuses afin de mettre en commun et discuter de certains éléments du discours, et ainsi s'assurer de faire consensus dans l'analyse.

Pour traiter les données, nous avons opté pour une analyse à deux voix (Gilbert, 2007), c'est-à-dire une analyse tant descriptive qu'interprétative «permettant de tenir compte de l'histoire du sujet et de sa position singulière au sein de celle-ci, une position d'abord psychique [...], mais incarnée dans le social» (Gilbert, 2007, p. 282). Cette constante communication entre les données issues du récit des sujets, du discours manifeste, avec les inférences liées à la dynamique psychique sous-jacente, aspirait à une compréhension sociopsychique du phénomène observé (Gilbert, 2007).

Nous avons initialement tenté, plus librement peut-être, de faire ressortir les thématiques abordées par les jeunes. Les verbatims ont par la suite été décortiqués de manière beaucoup plus systématique, afin d'avoir un portrait thématique aussi fidèle que possible au discours des participantes.

Pour faire suite aux thèmes repérés, la méthodologie d'analyse des données employée visait ultimement l'élaboration de catégories conceptualisantes, au sens de Paillé et Mucchielli (2012), et ce, dans l'optique d'articuler ces catégories à travers une compréhension théorique dynamique du phénomène à l'étude. Se révélant comme une condensation discursive, la catégorie nous a permis de désigner le phénomène en se révélant comme «le prolongement naturel des observations et descriptions que l'on souhaite élever à un niveau donné d'interprétation» (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 324). Elle nous a aussi permis de rendre compte d'un prolongement du discours recueilli, sans le dénaturer, mais en aspirant à y extraire le sens. L'élaboration des catégories s'est elle aussi faite à travers une trame itérative, c'est-à-dire à travers de constants «aller[s] retour[s] entre l'analyse comparative constante des entretiens et la conceptualisation progressive d'une part, et la théorie de référence (psychanalyse) d'autre part» (Gilbert, 2009, p. 5).

Sans prétendre au «libre accès à l'inconscient» (Gilbert, 2007, p. 280), nous nous sommes néanmoins appuyée sur la théorie psychanalytique pour l'analyse. Non pas au sens d'un cadre interprétatif rigide, mais bien comme levier théorique (Paillé et Mucchielli, 2003, cité dans Gilbert, 2007) autorisant «l'écoute d'éléments d'ordre fantasmatique et des résistances» (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 333). Le modèle théorique et clinique psychanalytique nous aura permis d'orienter l'écoute, mais aussi de générer des interprétations issues des rencontres. Nous nous mettions à l'écoute des indicateurs susceptibles d'exprimer la dynamique psychique à travers une interprétation de la façon de se raconter de la jeune, l'énonciation particulière de son histoire, les silences, l'hésitation, les rires, le choix des mots, dans l'idée d'ouvrir sur un sens latent et une expression du fonctionnement psychique du sujet (Gilbert, 2007). Si certains concepts préexistants et reconnus au sein de la théorie psychanalytique auront contribué à la profondeur de l'analyse, l'objectif n'était pas de faire du repérage. Bien au contraire, l'apport de la

psychanalyse à la méthodologie de ce projet aura été d'ouvrir l'analyse, de déboucher sur un sens allant au-delà des contenus manifestes (Paillé et Mucchielli, 2012), et peut-être des lieux communs autour de la prostitution à l'adolescence.

Toujours dans un souci de respecter la subjectivité de chaque participante ainsi que de rester au plus près du phénomène, nous avons choisi de présenter les résultats sous forme d'études de cas. Cette façon d'envisager et d'interpréter les résultats nous aura ainsi permis de construire des cas qui parlent directement du phénomène à l'étude (Gilbert, 2020). De fait, cette façon de penser les rencontres et d'en présenter le sens aura semblé s'imposer à nous, au gré de l'analyse. Faire autrement, c'est-à-dire opter pour un traitement des données axé sur la recherche de similarités et de généralisations, nous aurait effectivement apparu à risque d'effriter la richesse et la profondeur qui fomentent la nature même du phénomène. C'est à la suite de cette présentation individuelle, en miroir du travail d'analyse, que la discussion nous permettra de faire dialoguer les processus repérés chez chaque participante, de les mettre en lien et, le cas échéant, d'en faire ressortir les ressemblances ou les différences.

5.2.4. Rigueur méthodologique

Afin d'assurer la rigueur méthodologique de notre démarche, celle-ci a été balisée par quatre critères principaux, soit la transférabilité, la fiabilité, la crédibilité, ainsi que la confirmabilité (Kemp, 2012).

En ce qui concerne la transférabilité, ou l'applicabilité des résultats à d'autres situations, il apparaît légitimement impossible de croire que les conclusions présentées s'appliqueraient à toutes les situations de prostitution : «les cas individuels sont précisément choisis afin de comprendre en profondeur le singulier et non pour trouver ce qui est généralement vrai pour plusieurs» (Alexandre, 2013, p. 30). Nous croyons néanmoins que par la transparence avec laquelle nous aspirons à rendre compte de notre démarche ou encore par rapport aux caractéristiques des participantes, la conflictualité et les processus psychiques mis de l'avant par les catégories conceptualisantes sauront être envisagés par le lecteur qui contribuera à délimiter cette transférabilité par rapport à différents contextes et situations dont le sens résonnerait avec notre propos (Proulx, 2019; Morrow, 2005).

Pour ce qui est de la fiabilité, Merriam (1998) suggère que l'étude qualitative ne pourrait être reproductible en tout point et ne saurait donner exactement les mêmes résultats si elle est conduite par différents chercheurs, auprès d'autres participants, donnant lieu à des rencontres uniques et co-construites à travers la subjectivité de chacun. «En recherche qualitative, le chercheur ne demande pas

tant à une personne extérieure d'obtenir les mêmes résultats, mais souhaite plutôt qu'au regard des données collectées, cette dernière concoure à ce que les résultats prennent sens». (Alexandre, 2013, p.29) Encore une fois, la transparence pourrait faire en sorte que d'autres chercheurs retrouvent des similarités (en s'attardant par exemple au processus adolescent), tout en permettant de conserver la singularité des parcours des jeunes. En d'autres termes, il s'agit davantage d'un lien avec le parcours qui serait reproductible.

Afin d'assurer la crédibilité de nos résultats, plusieurs mesures ont été adoptées, et présentées ci-dessus, afin d'en accentuer la portée (Morrow, 2005); par exemple : la façon de recueillir le discours sans l'altérer, le caractère itératif de la démarche par des rencontres avec la direction de recherche et la tenue d'un journal de bord. Par ailleurs, il nous apparaît intéressant d'entrevoir la densité et la richesse du corpus auquel nous aurons donné accès ces séquences d'entretiens avec les participantes. De surcroît, le fait d'opter pour une présentation sous forme d'étude de cas, de par la contextualisation des données qu'elle permet, viendrait aussi octroyer davantage de crédibilité aux résultats présentés. Finalement, nous croyons que ce choix d'avoir rencontré des jeunes femmes au plus près de l'expérience du phénomène à l'étude (c'est-à-dire que la prostitution soit pratiquée dans l'actualité ou ait cessé il y a moins d'un an) aura permis de contribuer à accentuer la crédibilité de nos résultats en récoltant le matériel au cœur de l'expérience de notre objet d'étude.

Quant à la confirmabilité des résultats, sans nier l'apport de notre subjectivité, nous avons cherché à maintenir une posture ancrée dans une certaine neutralité. Plusieurs stratégies énoncées ont été mises en place, notamment le recours au tiers que représente la direction de recherche aux différentes étapes du recueil et de l'analyse des données, et le souci de transparence quant à notre posture (Gilbert, 2020). De plus, il nous apparaît pertinent de réitérer qu'à l'époque de ces rencontres (et tel que mentionné en avant-propos), nous travaillions comme doctorante en psychologie dans un service de psychiatrie adolescente et comme intervenante en foyer de groupe pour adolescentes. Les participantes n'étaient pas mises au courant de ces autres occupations et, évidemment, aucune promotion de notre recherche ou sollicitation de participantes ne fut faite au sein de ces milieux. Par ailleurs, en nous permettant d'être auprès des jeunes et de peut-être développer une certaine compréhension intuitive ou aisance clinique à leur contact, ces fonctions auront sans doute contribué à notre sensibilité expérientielle (Paillé et Mucchielli, 2012). Ce faisant, bien que nous ayons tenté de mettre de côté l'ensemble de nos présupposés et avons eu à cœur de discuter avec la direction de recherche de potentiels biais, nous avons a priori une certaine réflexion sur le phénomène à l'étude et sommes consciente que ces

expériences institutionnelles auront contribué à nourrir notre compréhension du phénomène et des réflexions que nous vous proposons.

Tout au long de la démarche, c'est-à-dire autant à travers l'angle d'étude du phénomène, l'élaboration des questions de recherche que pour chacun des choix méthodologiques effectués, des considérations éthiques ont nécessairement été au centre de nos réflexions. Nous avons surtout à coeur de ne pas répéter, par le processus de recherche, une certaine objectivation de l'expérience de ces jeunes femmes ou de leur personne; objectivation qui nous apparaissait pouvoir potentiellement se nicher au sein des comportements de prostitution. Tel que mentionné, pour la cueillette de données, nous avons opté pour un format d'entretien semi-dirigé parce qu'il nous semblait permettre de répondre à nos questionnements et se veut conforme à notre façon d'envisager la richesse du discours qui se déploie. Par ailleurs, cette façon de recueillir les données nous est apparue particulièrement conforme à nos préoccupations éthiques c'est-à-dire de ne pas objectiver l'autre, de donner une pleine place à son expérience, à ce que les participantes avaient envie de dire ou de taire d'elles-mêmes et de leur trajectoire. Ce format nous permettait de s'intéresser à elles comme sujets, à leur parole, authentiquement.

Le consentement des participantes était évidemment central à notre démarche. Par respect des participantes et de leur auto-détermination, tous les renseignements nécessaires et pertinents quant aux buts de l'étude, aux risques prévisibles encourus, ainsi qu'aux bénéfices potentiels leurs ont été présentés afin qu'elles puissent faire un choix libre, éclairé et continu quant à leur participation à la recherche. Le formulaire de consentement (Annexe B) a été présenté explicitement, en tous ses points, aux participantes; celles-ci ont bien sûr été informées de l'enregistrement sonore des entrevues. L'adhésion au projet de recherche s'est ainsi faite sur une base volontaire et pouvait être interrompue à tout moment, à la convenance des participantes.

Comme il s'agissait d'entrevues semi-dirigés, le risque auquel étaient exposées les participantes était comparable à celui vécu au quotidien, dans une discussion par exemple, où l'individu parlerait de lui-même. Nous étions néanmoins consciente que cette thématique pouvait être sensible ou convoquer une certaine charge affective, voire possiblement une souffrance. Ainsi, outre l'enjeu d'accéder à une population marginalisée avec qui les organismes sont en contact, c'est aussi pour cette raison clinique et éthique que nous avons souhaité collaborer avec des ressources pour le recrutement. Nous nous assurons ainsi que la jeune ait un lieu connu où elle puisse bénéficier de soutien si elle en ressentait le

besoin après l'entretien. Néanmoins, et tel que mentionné, après chaque rencontre, un temps a été réservé, sans enregistrement sonore, afin d'apprécier l'état affectif de la jeune. Cette dernière était invitée à se référer, au besoin, à l'organisme qui lui était familier ou à d'autres lieux de soutien dont elle aurait pu faire mention. Nous avons aussi fourni aux participantes une liste adaptée de références et d'organismes de soutien.

Mentionnons qu'aucune donnée n'a été transmise à l'organisme où nous avons rencontré la jeune, respectant ainsi la confidentialité du processus; les personnes contactées au sein de l'organisme ont été préalablement informées de notre posture et des implications éthiques de ce projet de recherche, notamment par rapport à la confidentialité. Les données brutes ont été dénominalisées et identifiées par le biais d'un numéro; leur accès s'est vu limité à l'équipe de recherche alors que les différents documents étaient conservés sur les ordinateurs personnels, des fichiers verrouillés et disques durs externes (dans des lieux verrouillés). À noter que tout au long de la présentation des études de cas, certains faits ou éléments identificatoires, secondaires à l'analyse, ont été modifiés afin de s'assurer de respecter l'anonymat des participantes.

CHAPITRE 6

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : MELYSSA

6.1. Présentation de Melyssa

La première participante que nous vous présentons est Melyssa. Nous nous sommes arrêtée sur ce nom d'emprunt pour deux raisons principales : il s'agit tout d'abord d'un prénom qui s'adapte autant à la langue anglophone que francophone, bilinguisme qui teinte l'histoire de la jeune. Par ailleurs, ce prénom a été en vogue au Québec sensiblement à la même époque où le réel prénom de la jeune l'était aussi. La jeune femme est pourtant née quelques années après cette vague de popularité. Il nous apparaissait ainsi intéressant de conserver ce caractère un peu décalé dans le temps, comme figé, que l'on retrouvera à travers le parcours de la jeune à différents niveaux.

6.1.1. Contexte des entretiens et observations initiales

Nous avons rencontré Melyssa pour la première fois dans un organisme oeuvrant auprès des jeunes de la rue. Nous avons alors prévu un entretien avec Catherine, la seconde participante dont il sera question, qui ne s'était pas présentée. Lorsque nous attendions à l'entrée de l'organisme, nous avons été mises en relation, via les intervenants, avec une jeune qui avait manifesté un intérêt face à notre recherche.

Melyssa se trouvait assise, seule. À première vue, elle semblait investir son apparence; elle était maquillée, portait des vêtements plutôt féminins et ajustés au corps. Le premier entretien a eu lieu le jour même. La jeune s'est montrée plutôt timide, mais aussi très volontaire et ouverte à partager son expérience. Elle nous a dit avoir du temps, qu'elle n'avait rien de prévu. Elle se serait en fait adonnée à passer devant l'organisme et aurait décidé d'entrer pour les intervenants, pour saluer ceux qu'elle avait côtoyés étant mineure, période à laquelle elle avait fréquenté les lieux. Au moment de notre rencontre, elle se disait déjà loin du milieu de la rue et des fréquentations qu'elle avait pu y entretenir jadis. Il nous est apparu d'ailleurs très important pour elle de s'en dissocier, de se soustraire à cet environnement où nous l'avions pourtant rencontrée. Qui plus est, la jeune a préféré faire les entretiens subséquents dans les locaux de l'université; elle s'est présentée à l'heure à chacun d'eux.

Tel que mentionné, un an après avoir effectué les trois rencontres prévues au protocole initial, nous avons modifié notre projet et souhaité faire un entretien de relance. Lorsque nous avons repris contact avec la jeune, celle-ci s'est montrée encore une fois flexible et disposée à nous rencontrer pour un

quatrième et dernier entretien. Melyssa avait alors eu un enfant avec le conjoint dont elle nous avait parlé lors des premières entrevues.

À l'issue du processus, nous nous sommes rencontrées à quatre reprises. Tout au long de la démarche, la jeune s'est fréquemment montrée reconnaissante de l'espace d'entretien où elle a dit apprécier pouvoir parler à une «complète étrangère» qui ne la jugerait pas et qui ne «parle[rait] à personne» de son histoire. Pourtant, et avec son consentement d'ailleurs, nous allions parler de son histoire; nous allions même l'analyser pour la partager et la transmettre à autrui. Or, pour Melyssa – considérant sans doute l'anonymat –, l'espace d'entretien a semblé se présenter comme un espace de parole quelque part en marge de sa vie, comme une bulle loin de son univers. En d'autres termes, bien que ce n'était pas directement le but recherché, elle a semblé en bénéficier, voire apprécier le fait de nous «être utile» et de se retrouver au sein d'un environnement universitaire. À l'issue de nos trois premières rencontres, la jeune a d'ailleurs évoqué l'envie d'entreprendre «un suivi avec un psychologue pour continuer à parler». Elle était à cette époque accompagnée par un centre de services lui offrant des suivis auprès de divers intervenants, tout en l'aidant à cheminer à l'école.

À noter qu'afin de recruter les participantes, nous avons utilisé notre numéro de téléphone personnel; celui-ci est donc resté actif suite à la recherche. Melyssa nous a relancée à quelques reprises, de manière ponctuelle, après la période d'entretiens. Elle s'informait par un message texte du moment où les résultats seraient accessibles à la lecture; elle pouvait aussi nous demander comment nous allions. Non sans un certain souci de bienveillance, nous nous sommes limitée à donner des informations sur le processus, tel qu'admis par le cadre de recherche explicité initialement à travers le formulaire de consentement, et veillions à ne pas divulguer d'éléments personnels ou encourager les échanges. Ces messages nous sont parvenus à quatre reprises. Ils ont cessé deux ans après la fin des premiers entretiens alors que la rédaction n'était toujours pas terminée; rappelons que la diffusion des résultats s'est faite de nombreuses années après les rencontres. Melyssa ne s'est pas montrée particulièrement insistante lors de ces brefs échanges; elle a plutôt témoigné d'un investissement du processus de recherche, voire de notre lien. Nous avons évidemment toujours eu à cœur de discuter avec la direction de recherche de ces interactions et de leur sens pour l'analyse. Comme dernier texto, Melyssa a spontanément offert de nous mettre en lien avec d'autres jeunes femmes qui avaient envie de témoigner de leur histoire. Si nous reviendrons aux sens attribuables à ce dernier contact et ses hypothétiques sous-entendus, nous avons évidemment poliment décliné l'offre, sans poser davantage de questions.

6.1.2. Présentation sociodémographique

Melyssa provient d'une famille nucléaire dont les deux parents seraient toujours ensemble. Ces derniers vivaient de prestations d'aide sociale depuis aussi longtemps que la jeune se souviene; elle a une demie-sœur maternelle. Dans sa jeunesse, «[s]a sœur», aurait rapidement été prise en charge par la DPJ pour différentes raisons, tout comme Melyssa l'a elle aussi été éventuellement.

La langue maternelle de la jeune est l'anglais; sa scolarité primaire s'est faite dans cette langue familiale. Au début de l'adolescence, Melyssa a été prise en charge par la DPJ francophone; sa scolarité s'est poursuivie en français, à l'image des nombreux milieux de vie qu'elle a dès lors fréquentés. Elle se dit aujourd'hui plus confortable en français que dans sa langue maternelle.

La jeune a passé la majeure partie de son adolescence en CJ, un long passage qui aurait été ponctué de quelques retours infructueux chez les parents, mais surtout de très nombreuses fugues. Melyssa a commencé à fuguer de la maison familiale peu avant son placement, ou plutôt à ne pas rentrer après l'école; ses parents sollicitaient donc une intervention policière afin de la faire revenir: «j'étais toujours à la même place chez mes amis, là. Vu que c'était des gens de l'école, [mes parents] avaient leur adresse, pis en plus avec leur nom, peu importe, il peut le trouver». Une fois placée en centre d'accueil, les comportements de fugue se seraient chronicisés, entraînant la multiplication des milieux de vie institutionnels toujours plus encadrants qu'elle a fréquentés, et ce, jusqu'à ce que l'unité d'encadrement intensif intervienne et mette un terme ultime et concret à cette escalade : «les portes sont fermées la nuit. Quand tu dors, ta porte de chambre est barrée».

Melyssa a quitté la DPJ et son unité d'encadrement intensif à ses 18 ans, en fait le jour exact où elle a eu 18 ans. Elle est alors retournée chez ses parents pour une très courte période avant de s'engager dans d'activités prostitutionnelles plus formelles et organisées. Melyssa mentionne qu'elle avait des relations sexuelles avec des clients, sollicités par le biais d'annonces sur internet, dans des chambres d'hôtels. Elle a pratiqué cette activité en compagnie d'une jeune femme, de quelques années son aînée, qui l'a introduite au milieu et lui a montré comment faire. Cette participante définit le point de départ de ses activités de prostitution après ses 18 ans, or, elle fait mention de quelques épisodes, avant sa majorité, qu'elle ne reconnaissait pas nécessairement comme tels jadis, mais qu'elle inclut aujourd'hui à son parcours prostitutionnel. Melyssa parle, par exemple, de rapports sexuels en échange de drogues ou de lieux pour dormir et manger alors qu'elle était en fugue à l'adolescence.

Lorsque nous la rencontrons pour la première fois, Melyssa a 19 ans et ne travaille pas. Au courant des quelques semaines ou mois précédant notre rencontre, la jeune avait vécu de nombreux changements en quittant le milieu de la prostitution. Elle venait de demander une prestation d'aide sociale et de retourner à l'école afin de terminer son secondaire; sa scolarité ayant été interrompue en secondaire deux. Ces deux étapes, soit la demande d'aide financière et le retour à l'école, traduisaient un relativement récent «change[ment] de vie», c'est-à-dire une rupture face à l'univers prostitutionnel qu'elle avait connu depuis sa sortie des CJ. Pour l'aider, elle s'était aussi tournée vers certaines ressources l'ayant accompagnée dans ce processus de rupture avec le monde prostitutionnel.

Sur le plan de la consommation de substances, la jeune a relaté ne pratiquement jamais boire d'alcool; elle parle toutefois d'une consommation, par le passé, quasi quotidienne. Pour les drogues, elle dit toujours consommer du cannabis. Jadis, elle aurait consommé des amphétamines ainsi que des antidépresseurs qu'elle se procurait de façon illégale. Elle a aussi mentionné qu'à l'adolescence, elle pouvait prendre de façon libérale certains médicaments qui lui était prescrits, soit en reniflant ses comprimés oraux qu'elle concassait, soit en augmentant la posologie lorsqu'elle avait le contrôle de quelques doses pour la fin de semaine ou après les avoir dissimulés durant quelques jours. Melyssa parle de Risperdal, Concerta, Seroquel et de nombreux autres médicaments dont elle ne se souvient pas; ceux-ci lui auraient été attribués à l'adolescence afin de pallier au fait qu'elle était «vraiment mouvementée». Melyssa aurait interrompu sa médication la journée de ses 18 ans, dès sa sortie des CJ. Lors de la rencontre de relance, elle venait de rencontrer un psychiatre qui lui aurait mentionné qu'elle n'avait pas besoin de médicaments, ni de suivi psychiatrique. Melyssa avait, depuis, réinterrompu ses études en raison de sa grossesse dite surprise, quoiqu'elle n'employait pas de moyen de contraception. Elle était alors en attente de prestations gouvernementales et donc, dépendante financièrement de son conjoint et père de son enfant.

6.2. Présentation des catégories conceptualisantes pour l'étude de cas de Melyssa

6.2.1. La force des racines

Cette première catégorie tend à dresser le portrait de la famille de Melyssa, du terreau d'enfance de celle-ci. Il s'agira d'abord de penser à la représentation d'une famille «dans le système», une prise en charge par ce que nous évoquerons comme un parent ou un cadre supérieur palliatif joué par l'État et ses diverses juridictions (DPJ, aide sociale, école, police, etc.). À travers le discours de la jeune, nous verrons comment ces instances, à l'enfance du moins, seront sollicitées, ou du moins acceptées par les parents. Melyssa témoigne d'une résignation ou d'une passivité, dans cette posture d'incapacité

parentale à subvenir à certains besoins matériels, concrets, mais aussi éducationnels de leurs enfants, à travers une quête des aînés ou de figures en posture d'autorité

Il s'agira par la suite de penser au vécu de suffocation, d'étouffement que rapporte Melyssa au sein d'un environnement familial où les restrictions priment tout autant que la confusion. Nous tenterons ainsi de mettre en lumière comment cette absence ressentie de l'autre, du lien à l'autre, nourrie par un investissement presque inexistant de la parole ou de la pensée, viendra contribuer à une grande solitude, une honte manifeste de ses racines, ainsi qu'à cette confusion quant aux intentions d'autrui. Nous évoquerons aussi le rythme familial, ce mouvement effréné qui a bercé brutalement l'enfance non digérée de cette jeune femme, mouvement qui vient d'ailleurs paradoxalement rompre avec une cadence familiale aussi décrite comme stagnante ou figée.

À notre avis, ces éléments poseront les jalons ou les bases importantes afin de mieux comprendre et s'expliquer le rapport que Melyssa entretiendra, tout au long de son adolescence, au cadre qui lui est donné et aux acteurs qui teinteront une véritable quête d'elle-même.

6.2.1.1 Une famille dans le système

Voici comment Melyssa nous a parlé, pour la première fois, de sa famille : «c'est juste que tout le long de mon enfance, j'ai eu la DPJ avec moi. Pis ma sœur aussi»; soit en mettant de l'avant la présence d'un soutien pour les enfants, une présence autre dans la famille, une présence gouvernementale. Il ne convient pas pour le moment d'envisager une famille prise dans ce système ou contrainte par ce dernier. Ce n'est pas du tout l'image que Melyssa transmet. Elle donne plutôt à voir des parents appuyés, plutôt passivement, sur celui-ci. Telle qu'elle nous la décrit, sa famille vient de faire avec une dépendance à ce que l'on pourrait évoquer comme le filet social au Québec, duquel la jeune est familière depuis toute jeune: «Les intervenants pis tout le système gouvernemental par rapport à la DPJ ». Le système se présente comme un autre indifférencié, dont la représentation sera tantôt portée par les travailleuses sociales, les éducateurs, les policiers, etc., autant de figures qui viendraient se juxtaposer, jusqu'à se substituer, à l'autorité parentale. Melyssa va nouer et investir certaines relations, du moins comme elle le pouvait, avec ces divers acteurs qui portent l'image d'un système, mais ce n'est pas spécifiquement de ce niveau relationnel dont il est ici question. La jeune femme présente une sorte d'autorité omnipotente qui se révélera tantôt persécutrice et contraignante, tantôt confortable, stable, voire rassurante et nécessaire en ce qu'elle est bien connue et lui offre des repères.

À l'enfance, cet appui parental sur l'autre prendra différentes formes. Pensons d'abord à l'aspect matériel, monétaire. Melyssa parle de deux parents qui, bien que n'ayant pas de limitations ou de handicaps précisés, ne travaillent pas et vivaient de l'aide sociale: «quand on était plus jeunes, j'ai pas grandi avec beaucoup d'argent, mes parents étaient sur l'aide sociale, il y en a pas un qui travaillait.» Centrale à son discours tout autant qu'à sa représentation du couple parental, la jeune insiste et revient à de nombreuses reprises sur cette question de la prise en charge financière défaillante, cette dépendance économique: «mes parents ils étaient sur l'aide sociale toute mon enfance», «ils sont sur l'aide sociale. Toute ma vie je les ai connus sur l'aide sociale (rire)», «mes parents ils étaient sur l'aide sociale toute mon enfance.» Si Melyssa met l'accent sur cet aspect perçu comme lacunaire et rabaisant aux yeux des autres, ce rapport à l'argent semblera éventuellement teinter sa propre vision de ce que peut signifier être adulte lorsqu'elle sera elle-même confronté à cette question à l'adolescence.

Pensons par ailleurs à la dépendance sous l'angle de la prise en charge des petits, d'un appui à leur éducation, à la mise en place d'un cadre et de limites face à des comportements décrits comme répréhensibles pour leur âge. La DPJ apparaît rapidement impliquée dans le parcours de la fratrie. Melyssa relate : «quand j'étais plus jeune, avant d'avoir ma travailleuse sociale, ma soeur elle l'avait. J'ai tout le temps été, même si j'étais pas avec le système, ma famille l'était.» Mélyssa n'élabore pas exhaustivement sur les raisons spécifiques ayant mené à l'initiale implication de la DPJ, or, elle évoque des parents dépassés par les comportements, notamment agressifs, de sa part, mais aussi surtout de la part de sa soeur. De fait, Melyssa a assisté, tout au long de son enfance, aux placements multiples de sa soeur. Rapidement, l'investissement d'un ailleurs de la famille, d'un au-delà de cette famille jadis représenté par le système, sera envisagé par la jeune comme favorable, enviable: «vu que j'avais vu ma soeur qui s'était faite placer et elle avait l'air beaucoup mieux en famille d'accueil ou en foyer, peu importe, je voulais l'être moi aussi, j'avais envie d'être bien comme qu'elle était.»

Or, cette présence palliative de la DPJ ne sera pas vécue que positivement, loin de là. Dès l'enfance, Melyssa relate un sentiment de différence, comme un sceau ou une étiquette stigmatisante face à ses pairs: «j'avais une travailleuse sociale pis t'sais j'étais dans toutes les affaires de la DPJ, pis t'sais, je me dis que c'est pas tous les enfants qui ont ça.» Cette attribution d'une figure de soin auxiliaire, supposant d'emblée une carence au niveau des capacités ou de l'investissement des figures parentales, viendra contribuer à alimenter un sentiment de marginalité, le sentiment de ne pas appartenir aux enfants «normaux». Cette marginalité renverrait Melyssa à une grande honte qu'elle aurait porté à l'enfance.

De fait, Celle-ci met de l'avant une importante honte familiale, intrinsèquement liée à une honte d'elle-même. Elle apparaît supporter ce méprisable fardeau que nous serions tentées d'appeler le poids des origines, de ses origines :

Je pouvais pas vraiment sortir dehors pour faire ce que je veux ou peu importe. J'aurais pu avoir des amis, mais j'avais un peu honte de mes parents et de comment ils étaient, t'sais je me permettais pas vraiment de vivre ce que j'aurais vécu. [...] Je sais pas, juste leur façon d'être, leur mentalité. Ils fumaient, dans ce temps-là quand j'allais à l'école, t'sais les gens disaient «ark tu sens la cigarette», je voulais pas inviter des gens chez nous, parce que ça sentait la cigarette.

Cette citation met tristement de l'avant comment Melyssa a souffert de ce terreau familial qui l'empêchait presque de vivre, ou du moins d'entrer en relation avec autrui, d'aller vers l'autre et d'être acceptée. Cette humiliation lui colle littéralement à la peau alors qu'elle est marginalisée jusque dans cette odeur familiale abaissante et issue d'une autre forme de dépendance, que Melyssa est contrainte de porter jusque dans la concrétude de son corps. À l'adolescence, cette honte des origines se traduira selon nous par une tentative de rejeter ses racines alors que Melyssa s'engagera dans une quête identitaire aspirant à faire fi de son terreau infantile et de ce que l'on pouvait attendre d'elle.

6.2.1.2. Le cadre suffocant

Hormis la dépendance, lorsque questionnée sur sa famille, Melyssa met de l'avant un climat très dur, autoritaire qui détonne avec la passivité mis de l'avant ci-haut: «J'étais souvent punie.» La jeune parle d'un environnement familial strict, où régnait une ambiance restrictive qui l'empêchait de s'exprimer et où elle subissait des conséquences parentales drastiques. Rapidement, dès l'enfance, elle entrevoit un espoir de quitter le nid familial, un au-delà de la famille, alors qu'elle n'y était pas confortable et qu'elle s'y sentait restreinte : «ma sœur, quand elle se faisait placer, elle avait l'air d'avoir plus de fun plus de liberté.» Soulignons ici cette référence à la liberté. Il s'agit en fait d'une thématique qui revient systématiquement à travers le discours de la jeune, comme si ce cadre suffocant avait nourri un désir avide d'aller toujours au-delà de ses limites et d'être ainsi libre.

Mais qui sont ces figures derrière le couple parental qui porte le cadre et que Melyssa décrit tantôt comme dépendant, tantôt comme persécuteur? Ce couple nous a semblé être principalement supporté par l'image d'un père autoritaire, sévère, parfois blessant, voire menaçant, mais ô combien central à la famille et investi par Melyssa qui y réfère à maintes reprises. C'est chez ce père que l'on retrouverait la source du vécu de contrainte et de suffocation. La jeune relate d'ailleurs des moments où son corps, plus

spécifiquement ses besoins physiques primaires, étaient pris à partie et contrôlés par l'autre dans cette façon rigide de punir l'enfant:

Des fois on était couchées, pis on se levait souvent moi pis ma sœur parce qu'on avait envie d'aller aux toilettes parce que t'sais on buvait de l'eau. Pis mon père il était fâché contre nous. Des fois on était en train de dormir et il nous dit de nous lever, même à deux heures du matin, pis de regarder le mur, faire le piquet. Fallait, en tout cas, plein de conséquences comme ça. Mais t'sais, ça aidait pas avec son alcool, parce que vers cette heure-là, il était, il buvait déjà beaucoup.

La jeune fait ici le lien entre la consommation d'alcool de son père et la nature de ses agissements. Elle aura aussi parlé de l'amplification de verbalisations paternelles «stupidés» à entendre comme humiliantes ou malveillantes, voire même de réactions violentes que pouvaient engendrer cette autre dépendance. Notons ici cette idée de métamorphose qui apparaîtra à divers moments des entretiens et ultimement, à travers le parcours de Melyssa. Très jeune, elle repère un changement de personnalité qui s'opère chez son père, sous l'influence de l'alcool, comme s'il s'agissait de deux personnes distinctes, difficiles à réconcilier, bien qu'elle ne pouvait apprécier ni l'une ni l'autre. Elle parle d'une image paternelle qui, lorsque sobre, ne serait pas systématiquement persécutrice, mais plutôt effacée et dérangeante :

Il a juste l'air dépressif en sa personne. Genre il sourit pas beaucoup, il parle pas beaucoup, il soupire beaucoup, c'est comme...c'est lourd pour être avec. T'sais à part quand il boit il rit, mais t'sais encore là, t'sais j'ai de la misère à apprécier ces moments-là parce que c'est l'alcool qui fait ça.

Quant est-il de l'image maternelle pour Melyssa? Celle-ci est beaucoup moins présente à travers le discours de la jeune, plus en retrait, surtout au début des entretiens lorsqu'il est question de l'enfance et de la représentation des parents à cette époque. Une fois mère, Melyssa y réfèrera toutefois davantage. La mère de Melyssa se dévoile initialement comme secondaire alors qu'elle se cache ou se fond derrière l'image indifférenciée du couple parental. Cet effacement maternel caractéristique du discours de la jeune nous semble en fait qualifier la présence réelle vécue. Si son image diffère légèrement de celle du père, c'est-à-dire qu'elle n'est pas vecteur de la même violence agie, cette représentation maternelle nous a néanmoins été décrite comme alliée du père; elle se serait rangée passivement derrière le père. Melyssa la décrit de fait comme sourde aux besoins de protection des enfants. C'est d'ailleurs de façon très touchante que la jeune a fait état, avec résignation, de cet espoir implicite d'un appui maternel qui n'est jamais advenu, de cet espoir déchu de trouver un parent protecteur et bienveillant en la personne de la mère : «[mon père] nous frappait avec la ceinture [...] ma mère t'sais ça elle était vraiment pas

d'accord, mais t'sais elle aussi elle nous frappait sur les fesses, peut-être pas avec la ceinture, mais t'sais elle était juste... (soupir)... c'est ça.»

Parallèlement à cette résignation, lorsque Melyssa parle de son enfance, on distingue un travail psychique toujours à l'oeuvre, comme un processus de représentation des figures parentales qui reste très actif. Elle se questionne sur leur façon d'avoir pris soin des enfants, sur leur relation, mais surtout sur les intentions derrière cette façon rigide d'exercer leur autorité. Comme si à ce jour, la jeune tentait toujours de faire sens de petites parties d'une histoire qui est pourtant la sienne, mais qu'elle n'arriverait pas tout à fait à intégrer parce que trop douloureuse et truffée de contenus irréconciliables:

Ils m'ont montré de l'affection, mais t'sais ils ont beaucoup montré autre chose aussi. J'ai de la misère à faire la différence entre ce qui est bon et ce qui est pas bon et comment ça se fait que mes parents ont pu me faire ça ? T'sais, digérer toute ça, j'ai de la misère à faire le tri aussi. [...] Ben t'sais ils disaient tout le temps quand ils me punissaient ils disaient «c'est parce qu'on t'aime. C'est parce qu'on t'aime». T'sais c'est facile à dire.

Si les parents semblent démunis, à cours de moyens, Melyssa reste pour le moins confuse face à l'autre, par rapport aux intentions de l'autre. Cette confusion semblera d'ailleurs ponctuer l'ensemble du parcours de la jeune chez qui l'on retrouve une méfiance relationnelle manifeste ainsi qu'une ambivalence marquée face au rapprochement, qui signeront la nature de l'investissement de l'autre.

Dans cette idée de confusion par rapport à sa propre histoire, nous jugions intéressant de faire ressortir deux caractéristiques du milieu familial qui, à notre avis, auraient pu contribuer à entretenir ce sentiment d'absence de repères ou de représentations stables, voire de sens, quoiqu'ancrées dans une époque fondatrice. La première caractéristique relèverait d'une absence presque complète d'investissement de la parole, qui culminerait en l'absence du sentiment qu'il y a un autre, un autre avec qui Melyssa peut avoir un lien authentique et rassurant, sur qui elle pourrait trouver appui : «La relation avec [mes parents] était t'sais comme, il y avait pas de communication, il y avait pas vraiment... t'sais j'imagine eux autres ils avaient de l'amour pour moi dans ce temps-là, mais moi dans ce temps-là je ressentais pas grand-chose pour eux.»

Le lien à l'autre étant plutôt incertain, voire menaçant, Melyssa relate avoir gardé ce qu'elle vivait pour elle-même alors qu'en parler aurait été sujet à réprimandes et au martèlement de cette identification à un enfant «qui faisait des problèmes»:

[Mes parents] sont vraiment pas ouverts d'esprit, sont plutôt fermés. [...] Je leur parlerais jamais de mes problèmes pis tout ça. Pis t'sais comme même aujourd'hui, je disais à ma mère, je lui parle des souvenirs de quand j'étais à l'école primaire et je me faisais intimider de maternelle à 6^e année. [...] Alors j'en parlais pas vraiment à mes parents, parce qu'eux autres ils me voyaient plus comme quelqu'un qui faisait des problèmes. T'sais, pas que je me défendais, mais je réagissais d'une manière qui n'était pas acceptable pour un enfant de mon âge. T'sais je me suis jamais vraiment confiée à eux comme je me serais confiée à mes amis.

Melyssa se décrit comme une enfant très seule, qui parlait peu. Sa mère disait d'ailleurs «qu'[elle] étai[t] son enfant qui parlait pas beaucoup.» À défaut d'investissement ou d'accès à la parole et éventuellement à l'autre, la jeune semble avoir rapidement mobilisé une autre forme de communication qui, elle, aurait passé par la concrétude des actions, ou plutôt des réactions : «C'est normal, avec la façon que t'es élevée, si t'as pas toutes les connaissances pour t'sais pas agir de même, tu vas agir avec ce que tu as comme premier recours. Même si c'est mauvais, tu vas prendre ce qui va t'aider, au plus vite.»

Face aux comportements agressifs que Melyssa a manifestés au primaire, et qu'elle s'explique en après-coup comme des réactions à l'intimidation vécue, elle se remémore deux formes de réponse du système ou du cadre palliatif extrafamilial. La première relève du milieu scolaire alors que la jeune évoque une mise à l'écart de l'école par de multiples suspensions. Melyssa mentionne ensuite qu'une travailleuse sociale se serait impliquée auprès d'elle. Lorsque la jeune parle de sa représentation de cette intervenante à l'enfance, elle parle d'une «personne à qui parler, même si [elle] parlai[t] pas beaucoup.». Comme si jadis, et dès un très jeune âge, elle avait envie ou besoin de soutien, mais ne pouvait utiliser cette ressource telle qu'elle se présentait. Malgré des comportements extériorisés, à entendre selon nous comme des tentatives d'expression d'une souffrance, ces derniers auraient semblé plus ou moins décodés, se heurtant à une impossible mise en mots. Melyssa était alors toujours confrontée à sa solitude, à un isolement qui se resserre, comme incapable d'accéder à l'autre. Cette thématique de la parole, une parole entravée qui n'advient pas, restera centrale dans le discours de la jeune. Elle nous a d'ailleurs partagé qu'elle trouvait «intéressant qu'on, qu'[elle soit] capable de communiquer» avec nous à travers les entretiens de recherche, alors qu'elle est toujours quelqu'un qui «ne parle pas beaucoup aux gens», «quelqu'un de silencieuse».

En plus de cette absence de parole, la grande confusion notée à l'enfance nous a aussi semblé supportée par un rythme familial effréné, une rapidité incessante que la jeune ne pouvait absorber. Melyssa parle d'une action constante, ininterrompue, qui ne semblent pas lui avoir permis de s'approprier son enfance,

de faire sens de cette période. La jeune met de l'avant les conflits, l'instabilité relationnelle opaque qui aurait régné entre ses parents :

J'ai jamais vraiment connu la vie de mes parents, de leur relation. C'était tout le temps *up and down* (des hauts et des bas), même aujourd'hui c'est comme ça. [...] même avant c'était tout le temps *up and down*. Ils étaient jamais vraiment proches, mais ils étaient proches en même temps, mais distants en même temps. C'est contradictoire, mais ça fait beaucoup de sens. (rire)

Si ces conflits ont pu impacter Melyssa au long court, en termes de modèle relationnel, elle note aussi comment la fratrie en aurait directement subi les effets directs à l'enfance. Les filles devaient non seulement changer d'environnement, mais aussi, jouer un rôle actif et décisionnel en prenant partie pour l'un ou l'autre des parents: « une dizaine de fois où mes parents se séparaient, pis là ils disaient : "avec qui tu veux habiter", des affaires de mêmes.» Soulignons que ces mouvements nous ont semblé en fait s'inscrire en cohérence, ou comme le prolongement des placements de sa sœur qui elle aussi, faisait des allers-retours au sein et hors de la famille. À l'inverse de la stagnation aussi ressentie dans la rigidité du fonctionnement familial, cette instabilité manifeste semble produire un mouvement nourri par des ruptures parentales répétitives, des déménagements, des allers-retours en CJ pour sa sœur, bref un mouvement circulaire, c'est-à-dire qui reviendrait toujours au même. L'ensemble de ces mouvements nous sont ainsi apparus comme sidérants, entravant une pensée potentielle et la possible inscription de représentations psychiques stables:

J'ai pas beaucoup de souvenirs de mon enfance. [...] Ben il y a eu beaucoup de mouvements avec ma sœur qui se faisait placer, avec la DPJ pis toute, mes parents qui se séparaient. Pis chaque fois ma mère, t'sais je déménageais avec elle. Il y avait beaucoup de changements, j'ai pas vraiment eu le temps de saisir le moment pour en avoir des mémoires.

Malgré l'inconfort du chaos, Melyssa va relater un investissement massif de ce rythme, de ces mouvements constants que l'on retrouvera d'ailleurs de différentes manières tout au long de son adolescence :

Je trouvais ça c'était comme de l'action, différent, en même temps c'était comme un peu intéressant, mais t'sais je dis pas que j'avais du fun dans ça, mais ça faisait un peu de mouvement différent que des problèmes avec mes parents ou avec moi. C'était comme (rire), t'sais pour moi c'était comme une petite pause.

Le paradoxe se dessine ainsi : d'un côté, la jeune femme évoque une instabilité, une rapidité, voire une impossibilité répétée de fixer le temps et d'en saisir des souvenirs. Alors que de l'autre, elle dépeint une

famille sous l'angle de cette dépendance au système qui stagne, où le temps devient tout aussi insaisissable, mais cette fois, dans une autre forme de circularité, c'est-à-dire à travers sa patente répétition. À ce sujet, évoquons comment Melyssa parle de la paralysie, la suffocation ressentie à l'enfance à travers les restrictions imposées, le sentiment d'être enfermée, de stagner : «quand j'étais plus jeune mes parents me laissaient pas sortir souvent, je me permettait pas plus de sortir. Fac j'avais pas grand-chose à faire. Pis rendue à la maison il y avait tout le temps plein de conséquences de ramassées j'étais souvent punie.» Elle évoquera aussi cette circularité à travers l'ambiance familiale générale, une boucle qui reviendrait toujours au même, une cassette défectueuse qui rejouerait toujours la même scène, comme «le jour de la marmotte» :

[Mes parents] font rien de leur vie là. Leur journée c'est qu'ils se lèvent pis s'assis dans le salon, pis c'est ça qu'ils font (rire). [...] Pis comme quand j'habitais chez eux j'avais l'impression d'être sur pause. Pis c'était vraiment comme tout le temps la même scène à chaque jour. T'sais, la journée de la marmotte (rire). [...] Oui, c'était *repeat* [répété] pis à chaque jour, pis ça me rendait folle là.

Ce paradoxe d'une temporalité ou d'un rythme aussi figé et englué qu'effervescent, se manifestera, en trame de fond, à travers le parcours adolescent de la jeune. On verra comment Melyssa aura tendance à investir ce rythme accéléré, se retrouvant pourtant rapidement engluée par la circularité ou la répétition qu'il implique.

6.2.2. Une quête de soi, au-delà de soi

L'adolescence nous est apparue représenter pour Melyssa un espace de découverte d'elle-même alors qu'elle était, depuis longtemps, avide de nouvelles expériences. À plusieurs reprises, la jeune évoque son rapport à elle-même, l'importance de se découvrir, comment elle «cherchai[t] [s]on identité». De fait, l'action qui rythme le parcours de Melyssa, son histoire, ses fugues, ses déplacements, pourraient s'envisager sous l'angle d'une quête identitaire, une quête de soi, inhérente au passage adolescent.

Nous verrons par ailleurs comment ce besoin de liberté, de se rechercher ailleurs, s'ancreront dans un besoin pour Melyssa de se dissocier ou de fuir ses racines en se recherchant un ailleurs, en se cherchant au-delà du terreau identificatoire qu'elle connaît, comme vers un au-delà d'elle-même. Nous pourrons finalement mettre en lumière des moteurs et des remparts qui supporteront cette quête identitaire et qui contribueront à son expression, soit la préséance du corps et de ses sensations ainsi que l'appui sur l'autre.

6.2.2.1. Le refus des origines; se rechercher ailleurs

Si la première catégorie nous a permis de mettre en lumière un environnement familial honteux et suffocant, nous reprenons ici ces caractéristiques afin de mieux comprendre la recherche d'un ailleurs, c'est-à-dire de lieux ou d'individus extrafamiliaux qui, une fois l'adolescence entamée, permettraient à Melyssa de se définir. Cette quête ne semble pas pouvoir se mener au sein de sa famille, comme s'il y avait une impossibilité fondamentale pour Melyssa d'accepter et de s'appuyer sur ses parents, ses racines, pour se construire. Bien évidemment, l'adolescence suppose une différenciation face aux parents; ce mouvement nous apparaîtrait néanmoins complexifié pour Melyssa du fait d'éléments de conflictualité psychique sous-jacents. À l'adolescence, on constatera chez elle un refus systématique d'acquiescer non seulement au cadre familial, mais éventuellement au cadre institutionnel et aux idéaux proposés par ce parent palliatif.

Melyssa aspirera à faire table rase de ses origines et de son passé pour «vivre» et se définir autrement. Dès l'entrée dans l'adolescence, la jeune démontre une propension à expérimenter hors de l'enceinte familiale, notamment par le biais de modèles alternatifs plus âgés: «quand j'avais un chum ou peu importe, je leur présentais jamais vraiment à eux parce que t'sais, t'sais je fréquentais pas vraiment des gens de mon âge. [...] en même temps j'avais un peu honte de mes parents.» Cette quête se traduit par une véhémence à se différencier, à se trouver loin de ce qui pourrait être attendu d'elle par les figures parentales et palliatives légitimes. La jeune veut vivre ses propres expériences : «j'avais un peu honte de mes parents et de comment ils étaient, faque t'sais, je me permettais pas vraiment de vivre ce que j'aurais vécu. Quand j'ai eu la mentalité de dire : "je m'en fous, je le vis pareil", ben j'ai tout essayé.» Elle est dans une urgence de s'évader de son milieu familial alors qu'elle ne semble pas pouvoir y trouver d'appuis identificatoires satisfaisants, tout autant qu'elle a l'impression qu'on lui brime l'accès à ce processus de définition identitaire normal : «J'ai tellement été privée de choses que je voulais vraiment juste, mais t'sais vivre là, mais t'sais, ce que j'ai vécu par après c'était pas nécessairement vivre, parce que je trouve que la vraie définition de vivre c'est pas comme ça, mais bon (rire).»

Hélas, on constate comment cette façon d'aspirer à se définir, ce mouvement vers l'extérieur prendrait peut-être finalement le pas sur l'objectif, c'est-à-dire le déploiement d'une définition identitaire plus authentique; comme si le processus prenait le pas sur le contenu, comme si la recherche ou l'évasion du cadre devenait le but ultime de la quête. Et si ce discours conscient d'aspiration à la liberté traduit un désir manifeste de faire différemment, d'être autrement et de s'éloigner des figures d'autorité légitimes,

force est de constater comment, à travers ses actions ou ses comportements à l'adolescence, elle sollicite, à répétition, la contenance de l'autre.

6.2.2.2. La quête de soi par le corps : entre recherche de la sensation et recherche de l'autre

Chez Melyssa, cette quête prendrait le corps comme support et se traduirait par sa mobilisation alors qu'il en deviendrait finalement le principal acteur. La jeune fait état de plusieurs activités ou comportements à l'adolescence qu'elle lie à la découverte d'elle-même, à des tentatives de différenciation, des tentatives de mieux se connaître et «essayer de vivre différemment». Ces expériences adolescentes nous sont apparues presque systématiquement référer à la nécessité du corps. Qu'il soit, entre autres exemples, question de consommation de drogues, de relations sexuelles ou de fugues, on retrouve cet impératif physique. Le corps se révélerait le vecteur fondamental au processus de définition d'elle-même alors qu'elle veut «tout essayer» afin de mener sa quête.

Cette façon de recourir au corps et de le mettre de l'avant nous est apparue, d'une part, traduire l'importance des sensations, tel que repéré dans le discours de la jeune. À cet effet, elle évoque la consommation de drogue, en tant que recherche d'effets auxquels le corps est soumis : «j'ai tout le temps été curieuse à vouloir tout essayer. [Curieuse de] voir ce que ça fait, les effets, ce que ça faisait. Les effets, pis c'est à peu près ça.» Cette recherche de l'effet, de l'éprouvé, nous la verrons aussi au-delà de la consommation; nous pensons ici, par exemple, à l'automutilation dont il sera plus tard question. En se cherchant et en prenant l'exemple sur les autres jeunes fille de son CJ, Melyssa en vient à se faire des garrots autour du cou. Comme motivation, elle évoque « la sensation de ce que ça [lui] faisait.» À l'extrême de ce comportement, Melyssa a semblé atteindre un état d'engourdissement, un état où ne règnerait que la sensation pure, très loin de la pensée, comme dans une ultime régression à connotation mortifère.

D'autre part, le corps apparaît servir de vecteur à la rencontre de l'autre à travers une recherche avide de modèles et de pairs sur lesquels s'appuyer : «Les gens qui étaient autour de moi ils prenaient de la consommation, ils étaient tous plus âgés, ils étaient tous majeurs.» Elle fait comme l'autre alors que le corps lui en assurerait la présence. Ultimement, la mobilisation du corps servirait de monnaie d'échange ou de condition relationnelle alors qu'elle paierait les frais pour être avec l'autre, pour se découvrir en appui sur l'autre. Exemplifions davantage à travers la thématique de la sexualité. Lorsque questionnée sur son entrée dans la prostitution, la jeune nous a répondu que son parcours prostitutionnel prenait racine en tout début d'adolescence : «il y avait des gars qui comme, t'sais comme qui voulaient coucher avec

moi. Mais t'sais je le faisais pas nécessairement pour l'argent, mais t'sais dans ma tête je voulais découvrir, faire des nouvelles expériences.» Ici, Melyssa réfère à une situation qui répondrait à un besoin de se découvrir, certes, mais aussi à un besoin relationnel, un besoin d'affiliation alors que la jeune a vécu une enfance très isolée au plan social. Le corps lui sert ainsi d'entrée en relation, mais toujours à travers une certaine soumission aux désirs de l'autre : ce sont eux qui «voulaien coucher avec [elle]» . Plus tard, lorsqu'elle était en fugue des CJ, elle parlera d'une utilisation de la sexualité comme un réflexe, selon l'idée d'un corps presqu'objet:

Je me sentais pas nécessairement obligée de coucher avec eux, mais c'était comme rendu un réflexe pour moi, c'était comme une habitude. Pis à part si je me sentais vraiment pas à l'aise pis encore là des fois, je le faisais pareil. [...] Ben c'était plus comme, c'est mon ami pis je le trouve cute, pis il me laisse fumer, il m'héberge chez eux, je mange, je vais coucher avec.

On constate ici comment la sexualité, la découverte d'elle-même à travers un corps sexué, thématique centrale à l'adolescence, se fait de façon automatique, et n'arriverait pas à s'inscrire selon son propre désir, ou du moins son désir sexuel génitalisé: «Dans ce temps-là j'avais pas ces connaissances-là, faque j'utilisais ça n'importe comment.» Tout en reconnaissant que l'adolescence suppose normalement une appropriation progressive de la sexualité, on notera aussi l'emploi du verbe «utiliser» par Melyssa et du terme «ça» pour évoquer la sexualité, renforçant cette idée de mise à distance d'un corps objectifié ou dissocié, par rapport à un rapport peut-être plus approprié; quelque chose semble désincarné.

Dans l'sens où j'aurais dû passer mon temps à faire des affaires plus positifs pis qui m'auraient plus enlignée vers de quoi que je veux m'enligner maintenant, mais il est jamais trop tard. [...] Savoir j'suis qui, mais dans d'autres sens, pas nécessairement coucher avec n'importe qui ou consommer ou fuguer. Plus faire des activités qui m'intéressent, parce que si je veux me découvrir, faut que j'essaye pour voir si ça m'intéresse, mais plus être constructif dans ce sens-là.

La jeune évoque en rétrospective l'idée d'une recherche vaine, d'une quête qui ne lui aurait finalement pas permis de se découvrir, mais plutôt de rester figée dans l'action et dans une circularité tout aussi aliénante que restrictive.

6.2.3. Ébauche par le corps d'une parole en mal de sens

Cette catégorie tend à rendre compte de la façon dont Melyssa s'exprimera à l'adolescence alors qu'elle était prise en charge par la DPJ, plus spécifiquement en ce qu'elle mobilisera son corps à travers divers comportements bruyants qui solliciteront tous la présence de l'autre, autant qu'ils l'attaqueront pourtant en apparence. Nous tenterons ainsi de mettre en lumière un sens derrière ces agissements transgressifs

persistants, répétitifs depuis l'enfance, en tentant d'aller au-delà de ce que la jeune a pu montrer, tout en s'appuyant sur ce qu'elle est capable d'en dire aujourd'hui. Nous envisagerons par la suite comment ces ébauches de sens ou tentatives de représentation par le corps seront reçues, ou plutôt resteraient en attente d'être reçues autrement par l'autre.

6.2.3.1. L'attaque du cadre ou la quête de l'autre

Si la présence du mouvement a ci-dessus été évoquée à l'enfance, force est de constater son écho aux multiples déplacements physiques qui viendront rythmer le parcours adolescent de Melyssa. À l'adolescence, cette dernière nous apparaît investir massivement ce rythme accéléré alors qu'elle peut cette fois-ci le contrôler activement, l'instiguer, en apparence du moins. Tel que mentionné, la jeune a commencé à fuguer, ou à ne pas rentrer après l'école dès le début de sa scolarité de niveau secondaire. Ces escapades se sont chronicisées et ont persisté alors qu'elle a été placée en foyer de groupe, puis en CJ, jusqu'à ce que l'unité d'encadrement intensif intervienne par sa clôture, ses portes barrées et ses agents de sécurité. On comprendra qu'en réponse aux fugues et autres transgressions du cadre, les mesures disciplinaires étaient resserrées. Dès lors, comment comprendre ces comportements qui engendraient une intensification prévisible toujours plus répressive du cadre, ce que Melyssa fuyait pourtant si l'on se fie à son besoin énoncé de liberté? S'agirait-il de pures transgressions des limites, une simple opposition au cadre établi? Était-elle simplement «mouvementée»?

À notre avis, ces mobilisations concrètes du corps révéleraient beaucoup plus que de simples comportements «pas acceptable[s]» : «Je le savais que ça allait pas bien, t'sais j'ai, on dirait que j'ai pas digéré mon enfance dans ce temps-là [à l'époque des CJ] vu que je réagissais» Elle dit ici réagir à son enfance, par des comportements extériorisés; elle a l'idée d'une causalité psychique, mais, et surtout à l'adolescence dans le feu de l'action, elle n'arrive pas tout à fait à comprendre, nommer ce qui est ainsi extériorisé. Nous avons précédemment évoqué l'idée selon laquelle la parole symbolique n'a pas été investie chez Melyssa à l'enfance, il nous apparaît intéressant d'envisager ici cette façon qu'aura le corps, par sa mobilisation, de supporter une forme ou une ébauche de représentation qui trouverait appui sur l'attaque du cadre porté par différents représentants du système.

Lorsque Melyssa revient sur les motivations sous-jacentes à ses comportements en CJ, elle évoque en fait l'absence de but, l'absence de sens conscient. Elle évoque notamment des règles transgressées en CJ pour aucune raison, alors que «n'importe quoi [aurait pu arriver] pis ça aurait dégénéré». Elle met aussi en lumière un mode de vie un peu passif, immotivé, alors qu'elle était en fugue :

Je faisais pas grand-chose sincèrement. T'sais même aujourd'hui, je faisais rien. T'sais je fuguais, je consommais, j'étais avec mes amis. Aujourd'hui je me dis, t'sais, j'étais beaucoup mieux en centre qu'en fugue, quand j'y réfléchis, parce que t'sais je faisais rien quand j'étais en fugue, à part fumer, t'sais juste me promener, essayer de vivre différemment que de vivre en centre enfermée.

On retrouvera ici, malgré un désir de s'en distancier, un certain retour au rythme de vie parental englué, un rythme lassant qui faisait aussi parti de fugues de Melyssa. Par ailleurs, l'incompréhension dont il est question mettrait en lumière ce mode particulier de représentation: «ce que j'ai compris de tout ça aujourd'hui, ben dans ce temps-là, j'aurais pas pu le comprendre, parce que t'sais, j'avais pas passé à travers ce que j'ai passé pour arriver à le comprendre.» Il est ici question d'une façon d'aspirer à faire sens à travers le support du corps, qui utiliserait le corps avant d'être tout à fait compris ou approprié psychiquement peut-être. Il y a nécessité de le vivre avant de le comprendre et de se l'approprier.

Ces ébauches de représentation supportées par la concrétude du corps et de l'action nous sont apparues éminemment paradoxales alors que Melyssa attaque le cadre, les limites, tout autant qu'elle viendra les solliciter toujours davantage à travers cette escalade de coercition. Au-delà de la simple sollicitation du cadre, il s'agirait en fait de solliciter un cadre posé par un autre, imposé par l'autre. Le cadre est important, mais l'autre, sa présence, le serait tout autant. Melyssa parle à cet effet de moments où elle «cherchai[t] plus l'attention, [elle] pétaï[t] des coches. [...] Oui, [elle] courai[t] partout dans le bâtiment pour [se] faire courir après par des gars de la sécurité. T'sais [elle] cherchai[t] beaucoup d'attention au début.» Comment ne pas soulever cette image si concrète où l'autre lui court après. Et c'est un peu aussi ce que représenteraient les fugues à un certain niveau, alors que l'autre devait se mobiliser pour la retrouver, lui «courir» après. Cela ne détonne-t-il pas avec la solitude ressentie jadis? Or, nous ne sommes toujours pas face à un matériel psychisé, c'est-à-dire que ce besoin de l'autre, et du cadre posé par l'autre, Melyssa ne peut le nommer, le reconnaître, l'accepter. La seule issue semble celle de rester dans cette opposition qui appelle à la contenance de l'autre, donc qui rapproche, mais avec beaucoup d'ambivalence. Melyssa est dépendante de l'autre, elle en a besoin tout autant qu'elle a besoin de le repousser; mais si elle l'attaque, c'est qu'il est bien là.

6.2.3.2. Le dialogue fou

Partons de l'idée selon laquelle la mobilisation du corps sous forme d'attaques aux limites du cadre relèverait d'une tentative de représentation en souffrance, en mal de sens, une expression concrète qui solliciterait la présence de l'autre à travers une réponse attendue. Ne serait-il pas intéressant de mettre

en lumière la façon dont Melyssa aurait reçu ou vécu ces dites réponses à travers cette quête de l'autre, et plus spécifiquement lors de son séjour en CJ alors qu'elle était toujours mineure?

Permettons-nous, avant de porter notre attention sur ces réponses, de mentionner que notre analyse reste ancrée dans le vécu subjectif de la jeune, sa réalité psychique, son expérience telle qu'elle nous y a donné accès; les débats autour de la fidélité des propos à la réalité des interventions ou tout jugement à l'égard de ces interventions étant de ce fait plutôt stériles. Nous aurons néanmoins tristement constaté comment les comportements, les fugues, l'automutilation ou les «pét[ages] de cochés», bref cette mobilisation du corps, aurait trouvé réponse à travers la même concrétude qui la qualifie, soit une réponse en termes de gradation des mesures coercitives qui aurait ultimement favorisé un retournement des attaques sur la jeune elle-même lorsque le cadre, et l'autre, ne pouvaient plus être atteints.

En ce qui a trait à la genèse des fugues, les premiers intervenants sollicités, en début de secondaire, sont les policiers: «à chaque jour je revenais pas de l'école pis c'est la police qui me ramenait chez mes parents. T'sais vu qu'il y avait rien, il y avait pas de motif pour m'enlever de chez mes parents, ils me ramenaient tout le temps chez eux.» Ce mouvement systématique s'apparente à une chorégraphie légalement préorchestrée, comme une répétition vide de sens qui ramenait physiquement Melyssa à ses parents. Du reste, ce même mouvement a semblé se perpétuer une fois suivie de manière plus soutenue par la DPJ :

Je suis allée dans un foyer de groupe pendant 24 heures, pis après ça ils m'ont retournée chez moi. Pis après ça je me suis faite placer encore parce que j'étais pas plus bien chez mes parents, pis après ça j'ai fait peut-être même pas un mois en foyer de groupe pis ils m'ont envoyée en centre d'accueil parce que j'arrêtais pas de fuguer. Ben non, j'avais fugué et j'étais revenue très tard, t'sais avec mon âge ils voulaient pas que ce soit un problème qui se développe pis tout, là ils m'ont mis en centre d'accueil.

Les fugues se sont ensuite chronicisées jusqu'à ce que l'unité d'encadrement intensif intervienne, en imposant un cadre réel toujours plus restrictif, ce que décrit Melyssa de façon particulièrement concrète, et qui ne sera pas sans résonner avec le sentiment de suffocation évoqué à l'enfance:

L'encadrement intensif ce qui a de différent, c'est que les portes sont fermées la nuit. Quand tu dors, ta porte de chambre est barrée. Pis t'sais, tu peux pas, tu peux pas fuguer de là aussi facilement, il faudrait comme que tu sautes la clôture. [...] Il y avait pas vraiment de façon de partir. T'sais, ça me renfermait sur moi-même. T'sais, j'étais pas bien en arrêt d'agir, mais j'y retournais souvent, j'essaie de comprendre le sens dans ça, mais...(rire)

On notera aussi l'exemple de la médication. Melyssa évoque cette réponse psychiatrique médicamenteuse comme une réponse superficielle, vide d'investissement de la relation au soignant ou de sentiment de considération individuelle. Toujours selon sa vision, on fera appel à des substances pour la réguler, pour faire taire ses manifestations, ses comportements transgressifs, son mouvement inhérent. À défaut de trouver l'autre dans sa quête, cette réponse psychiatrique lui aurait permis de retrouver les substances, ce dont elle avait déjà l'habitude, tout comme ses parents d'ailleurs :

J'étais vraiment mouvementée en centre, ils ont... ils m'ont prescrit des médicaments. Bien sûr j'étais en accord là t'sais. T'sais je voulais tout le temps là hum, t'sais c'était pas une drogue, mais en même temps j'étais quelqu'un qui consommait, t'sais : donne-moi un médicament, t'sais ! J'ai pu vraiment cette mentalité aujourd'hui, mais dans ce temps-là je pensais de même. Ça me calmait, même... parfois là je prenais mes médicaments, genre j'en abusais.

Il a aussi été question pour Melyssa, de séjours en hôpital psychiatrique pour adolescents, provoqués par des idées noires que la jeune entretenait, ainsi que des épisodes d'automutilation :

Quand j'étais en encadrement intensif, c'est pour ça t'sais, je faisais beaucoup d'agissements, t'sais je me faisais mal parce qu'ils m'hospitalisaient dans ce temps-là. Ça me changeait d'environnement encore. T'sais j'imagine j'ai pris cette habitude-là de t'sais, toujours faire en sorte de me sortir d'une place où ce que je me sens pas bien. Parce que t'sais, quand j'étais chez mes parents, je faisais en sorte d'être placée pis là c'est comme une habitude qui s'est créée.

Melyssa relate que l'escalade de coercition comportementale aurait migré vers cet autre milieu de soin. Elle évoque que les intervenants ne voulaient pas qu'elle profite de l'établissement hospitalier afin de jouir d'un relâchement des règlements du cadre : « Il y avait pas plein d'activités de loisirs en encadrement intensif, c'était vraiment plus des réflexions ou de l'école. À l'hôpital à la place, t'sais comme d'écouter la télé ou de marcher ou peu importe, t'sais c'est plus des réflexions. T'sais comme pourquoi je suis à l'hôpital. » Elle fait alors état d'un sentiment d'injonction face à des réflexions qu'elle avait à faire. Elle parle aussi d'une grande solitude, comme si elle restait seule face à une pensée ou face à un monde psychique auquel elle ne pouvait accéder, et ce, malgré la demande de le faire par l'environnement soignant.

Ces réponses concrètes nous apparaissent plutôt stériles à travers le développement de la jeune en ce qu'elles n'arriveraient pas à rompre le rythme et la concrétude des représentations extériorisées. Comme si elles n'avaient pas permis de donner un sens autre que celui déjà porté consciemment par les actions

de la jeune. Et pour cause, la jeune reste figée dans une transgression étourdissante, une agitation qui passe principalement par l'attaque du cadre et le déplacement du corps d'un lieu à l'autre.

Lorsque Melyssa n'a plus l'option, parce que le cadre ne peut plus être assailli directement, lorsque la contrainte devient suffisamment immobilisante, ces attaques vont se perpétuer sur son propre corps. À l'image d'une spirale qui se retourne sur elle-même, elles vont se déplacer en «réaction envers [elle]-même». On notera à nouveau l'utilisation du terme «réaction», qui nous renvoie notamment à ces «réactions» extériorisées à l'école primaire, ou encore aux «réactions» à l'adolescence face à son enfance non digérée. Melyssa mentionne à cet effet comment l'encadrement intensif a pu l'inciter à développer d'autres moyens pour attaquer le cadre, solliciter l'autre à travers une violence qu'elle s'infligeait dorénavant à elle-même. La jeune femme parle d'automutilation alors qu'elle avait vu d'autres jeunes des CJ faire de même; Melyssa faisait comme elles. La participante évoque à ce propos différentes formes d'automutilation qui culmineront en épisodes de strangulation, par des garrots dont elle s'affligeait compulsivement : «je me faisais des garrots autour du cou parfois. Ben parfois, souvent, mais... c'est ça. Ouais. Parfois j'avais pas de motif, parfois c'était juste pour attirer l'attention. Mais c'était aussi comme juste la sensation de ce que ça me faisait.» On constate ici comment la mobilisation du corps traduirait un malaise sous-jacent, mais elle empêcherait aussi la jeune de penser, par l'engourdissement engendré. L'absence de l'autre et le non sens encourageraient ici une paralysie de la pensée toujours plus prégnante, jusqu'à l'étranglement concret.

Face à cette façon d'attaquer le cadre, puis elle-même, la réponse de l'autre est encore une fois présentée très concrètement : «À la fin, t'sais, on avait une petite chambre, mais j'avais même pu de draps le jour, rien. Ma chambre était vraiment vide, ma porte était tout le temps barrée. Pis il y avait tout le temps comme un garde de sécurité devant ma porte.» On retrouve inlassablement cette idée de réponse d'emprise toujours plus marquée, qui résonnera cette fois-ci avec un appauvrissement psychique à la mesure de l'appauvrissement réel de son environnement, de sa chambre, et l'amplification de sa solitude. Cette dernière citation aura par ailleurs évoqué pour nous l'idée d'une mère qui veille son enfant malade; il s'agirait néanmoins ici de penser à des soins beaucoup plus durs, beaucoup plus froids, voire violents si l'on considère la qualité des gestes automutilatoires et de cette image de gardien de sécurité. Cette réponse générale de l'environnement n'apparaît-elle pas elle-même attaquer un travail psychique ou une pensée déjà fragile, la dépouiller davantage qu'elle ne la soutiendrait, qu'elle ne contribuerait à injecter du sens à un comportement ici particulièrement mortifère?

Si nous avons jusqu'ici insisté que sur la réponse externe, c'est-à-dire du système, Melyssa va aussi évoquer, avec une certaine mélancolie ou à regret, sa capacité personnelle ou plutôt son incapacité à recevoir la réponse de l'autre : «j'étais tellement concentrée à me faire, à m'infliger des affaires de même que j'aurais pu profiter de ce moment-là pour utiliser les moyens qui étaient autour de moi». Ici, la mobilisation du corps est évoquée en termes d'obstruction au travail sur soi ou à la connaissance de soi. Encore à ce jour, il resterait difficile pour Melyssa de repenser à cette époque et de se l'approprier: «j'ai un peu de misère, [...] c'est comme si je me mets un screen dans ma tête pis que t'sais... je... je sais pas c'est comme quelque chose que j'essaie d'oublier j' imagine.»

6.2.4. La réponse prostitutionnelle ; une prostitution prédestinée

Pour Melyssa, il semble que la prostitution viendra répondre à plusieurs questionnements sous-jacents à son processus adolescent, en offrant une réponse préfaite au mystère de l'âge adulte, c'est-à-dire en se posant comme clef face à une énigme insoluble, et ce, bien que la jeune soit dorénavant majeure, donc déjà adulte aux yeux de la loi. Il sera ici question d'envisager l'univers prostitutionnel dans lequel Melyssa a baigné à sa sortie de la DPJ comme une solution cohérente à des enjeux inhérents à sa propre histoire, à un moment où elle se retrouvait à nouveau seule et sans plan d'avenir, sans cadre. La prostitution apparaît dès lors comme une réponse réelle, identitaire et relationnelle, qui aurait parfaitement coïncidé avec le fonctionnement de la jeune, comme si elle s'inscrivait dans le domaine du déjà connu.

Cette quête de liberté et de connaissance de soi que nous avons mise en lumière, suite à la sortie de Melyssa des CJ, semble se juxtaposer à une quête apparemment plus large, relative au passage à l'âge adulte, relative à son mystère: comment être adulte? Qu'est-ce qu'être adulte? C'est une thématique que l'on distingue fréquemment à travers le discours de la jeune femme, comme si l'adolescence apparaissait en mal de représentations signifiantes autour de cette transition; comme si au-delà de la dialectique entre enfermement et liberté, être en centre ou en fugue, être mineure ou majeure, la construction de représentations ne pouvait advenir. Il nous apparaît d'ailleurs important de noter l'insistance de la jeune sur la distinction entre majeure et mineure; sa vie aurait un avant et un après ses 18 ans. C'est d'ailleurs le premier repère temporel dont elle fera état en entretien : «quand j'étais mineure pis que je faisais des fugues de mon centre d'accueil. J'allais là.» On note ainsi une concrétude, un clivage rigide et signifié par un fondement législatif à travers cette façon de se représenter le développement qui nous apparaîtrait peut-être tronquer l'accès à une image plus personnelle.

Lorsqu'arrive cette date qui sonne le terme de l'adolescence pour Melyssa, celle-ci nous a paru se retrouver sans repères, comme si elle n'était pas tout à fait prête : « j'avais hâte d'être adulte pis j'aurais été tellement mieux quand j'aurais pas été en centre... mais [une fois sortie], t'sais j'avais ben beau avoir la liberté que je voulais, mais t'sais j'avais pas les connaissances que je voulais.» Elle nous a alors semblé se confrontée à un grand vide.

6.2.4.1. L'univers prostitutionnel ou la clef de l'énigme

Melyssa parle de prostitution comme d'une activité l'ayant toujours suivie, sans qu'elle ne l'ait jamais vraiment recherchée : «c'était pas elle [la jeune femme l'ayant introduite au milieu], mais t'sais on dirait que ça [la prostitution] me suivait depuis que je suis toute jeune.» Elle évoque des moments clefs qui, en rétrospective, auraient graduellement tissé son expérience de la prostitution, en familiarisant la jeune à une représentation d'elle-même y étant accolée. Nous penserons d'abord aux relations sexuelles, au tout début de son adolescence, pour se découvrir, pour être acceptée de ses pairs. Il y aura aussi cette prostitution réflexe alors que Melyssa était en contexte de fugue. La jeune évoque par ailleurs quelques expériences d'échanges sexuels isolés ou contextuels contre rémunération, toujours initiés par un tiers, un ami par exemple.

Or c'est véritablement à l'âge de 18 ans que la jeune positionne son entrée dans ce que nous décrirons comme l'univers de la prostitution, une bulle prostitutionnelle en marge de la société. Peu après sa sortie des CJ, Melyssa s'initie à des activités de prostitution plus organisées, systématiques, alors qu'elle rencontre une jeune femme de quelques années son aînée qui lui offre de sortir de la ville pour quelque temps. C'est en compagnie de cette dernière, éventuellement son amie, qu'elle affichera des photos sur internet afin de solliciter une clientèle qu'elles rencontrent dans des hôtels, allant de ville en ville à travers le Canada.

Du jour au lendemain, Melyssa a bénéficié d'une pleine liberté, mais ne semblait pas savoir quoi en faire. De même, du jour au lendemain, elle a semblé trouver réponses à ses questions, à ses quêtes, alors qu'on lui a indiqué un chemin qu'elle reconnaissait sans le connaître tout à fait. En acceptant de suivre cette jeune femme, alors qu'elle se doutait de ses intentions et de la proposition implicite à son offre, Melyssa a semblé sauter à pieds joints dans un autre monde, comme un univers parallèle qui signifiait pour elle, en fait à première vue, tout ce que pouvait représenter l'âge adulte :

J'étais habituée d'être avec des personnes qui prenaient de la drogue, qui avaient vraiment l'air de *junkys* (personne avec une importante dépendance à la drogue) pis toute là. Pis t'sais

là j'étais rendue à être avec du monde t'sais comme qui ont plein d'argent, qui s'habillent bien et qui ont t'sais comme une attitude d'adulte-là. Parce que moi dans ma tête, c'est vraiment passer de l'adolescent à l'adulte, je comprenais pas encore que t'sais je suis adulte

Nous invitons ici le lecteur à envisager la prostitution bien au-delà du simple acte sexuel monnayé. Nous proposons en fait l'idée d'une bulle à part, d'un système tout entier qui dispose de ses acteurs, de son profil de valeurs et de sa mentalité propre, en marge de la société normative ou légale.

Lorsque Melyssa relate les débuts de cette période, elle met de l'avant l'excitation, le rythme «mouvementé» de ce mode de vie ainsi que la grande liberté ressentie. Ce choix apparaît initialement exaltant alors qu'elle s'était jusqu'ici sentie restreinte au sein des milieux de vie familial et institutionnels expérimentés : «Au début je trouvais ça le fun, mais t'sais pas nécessairement comme l'acte de le faire, mais t'sais changement du centre et de tout ce que j'avais vécu. C'était beaucoup plus différent, pis la liberté, je l'avais. T'sais je prenais mes choix, je faisais ce que je voulais.» La jeune parle d'un espace de découverte d'elle-même qui va s'opérer à même ce milieu et qui s'appuie directement ou indirectement sur la mobilisation du corps: « je le faisais pas nécessairement pour l'argent, mais t'sais dans ma tête je voulais découvrir, faire des nouvelles expériences.»

En ce qui concerne l'argent, Melyssa sous-entend à de nombreuses reprises qu'elle n'a pas nécessairement pratiqué cette activité pour la rémunération. Elle relate plutôt qu'elle ne dépensait pas les profits, comme si elle ne savait pas quoi en faire: «je prenais jamais grand-chose pour moi, je voulais pas nécessairement l'argent dans ce temps-là.» Nous comprenons dès lors que cette pratique, et plus largement cet univers qu'est la prostitution, répondrait à autre chose qu'à un simple besoin monétaire ou à une stratégie de survie.

L'argent ne s'est pas révélé moins important pour autant. De fait, il représenterait une valeur centrale à cet univers prostitutionnel, tout autant par son exhibition, l'importance accordée à l'apparence, que par la nécessité de le générer à travers une productivité qui rythme le quotidien. L'argent apparaît important pour Melyssa en ce qu'il lui donnerait l'illusion d'être devenue adulte. Face à des parents dépendants du système, l'argent, fortement valorisé dans le milieu prostitutionnel, viendrait sceller cette impression qu'elle est adulte. Mais encore, il s'agirait pour Melyssa de répondre, aussi, aux besoins de ses parents, comme dans un renversement de la dépendance alors qu'elle envoyait de l'argent issu de la prostitution à ceux-ci. Être adulte, avoir réussi, serait finalement une capacité à jouer ce rôle parental qu'elle n'a pas connu, à tout le moins dans sa composante de pourvoyeuse, auprès de parents qui accepteraient les fruits

de la prostitution de leur fille: «ils étaient au courant de ce que je faisais, mais ils étaient pas d'accord [...] Ça leur dérangeait pas que je leur envoie de l'argent (rire)».

6.2.4.2. La métamorphose prostitutionnelle

Cet univers proposera des modèles identificatoires sur lesquels Melyssa pourra s'appuyer. On retrouve ici cette recherche de faire comme l'autre ou de cet univers; comme si en intégrant ce milieu, Melyssa en avait revêtu les habits. Elle se serait conformée aux attentes et métamorphosée, sans toutefois être totalement à même d'incarner à ce rôle attendu d'elle :

Les gens me traitaient comme une adulte, il fallait que j'agisse en adulte. C'était plus dans ce sens-là que je montrais que j'avais confiance pis toute. Mais en même temps je suis quelqu'un de silencieuse, je parle pas beaucoup et j'observe plus. ... c'est ça, j'observais, pis à l'intérieur de moi je comprenais pas pourquoi c'était comme ça.

La jeune met de l'avant un changement drastique qui se serait opéré au contact de cette marge. Elle parle, d'une part, d'une transformation au plan idéologique alors qu'elle adopte une philosophie axée sur l'argent, la productivité et le rythme de vie rapide: «j'étais plus focussée à faire l'argent, à trouver un but, t'sais elle était souvent à me dire à faire un but. T'sais il faut que tu aies des buts dans la vie.» À travers la prostitution, c'est son corps qui porte l'idéologie, c'est lui qui est rentable et qui lui permet d'avoir ces buts dont elle fait état et qui resteront flous à travers son épisode de prostitution active. D'autre part, Melyssa parle d'une réelle transformation physique qui, initialement, sera accueillie avec beaucoup de fierté, mais aussi une certaine confusions, alors qu'elle-même ne pouvait se reconnaître dans le miroir :

Je cherchais souvent à savoir qui j'étais pis toute. Mais t'sais j'y arrivais sans succès parce que t'sais je me regardais dans le miroir, je me reconnaissais pas. [...] J'étais une personne complètement différente. T'sais ça faisait un peu mélangé dans ma tête, pis je savais pas comment agir avec ça, avec tout ce qui se passait. [...] tout d'un coup... t'sais je me trouvais belle, mais avant je me trouvais pas belle. Pis t'sais je comprenais pas comment je pouvais changer aussi vite. C'est vraiment comme un changement de personnalité pis physique en même temps. C'était beaucoup pour moi.

Melyssa parle de changements physiques concomitant à des changements identitaires, lesquels la jeune n'auraient pu s'approprier à la même vitesse avec laquelle la métamorphose se serait opérée.

6.2.4.3. La réponse de l'autre

L'un des éléments clefs ayant contribué au maintien de l'activité prostitutionnelle dans le temps chez Melyssa nous apparaît relever de cette relation à son amie, que jamais elle ne nomme d'ailleurs, et qui

aurait facilité son introduction au milieu : «Je la connaissais pas du tout, mais c'était un de mes amis, un gars que je connaissais qui 'a présentée à moi et qui lui a dit : "t'sais je pense que cette fille-là elle fait ça pis tout ". T'sais ça je l'ai juste su par après, mais bon.» Elle est pourtant restée avec cette jeune femme inconnue durant toute sa période de prostitution active. Comme si elle avait trouvé réponse à sa quête de l'autre en cette personne. Sans qu'elle ne l'ait sollicitée, celle-ci lui a tendu une perche qui aurait signifié beaucoup à ce moment précis pour Melyssa.

C'est cette jeune femme qui lui a montré comment faire de la prostitution en lui transmettant la méthode et en réglant le quotidien; elle a été son mentor. Elle lui aurait ainsi offert un cadre. Paradoxalement, Melyssa rêvait de liberté, or elle a semblé se satisfaire, voire rechercher cet encadrement qu'elle connaissait depuis longtemps : «J'avais pas quelqu'un qui me disait : "ok c'est le temps de te lever". Ben j'avais quand même mon amie qui me disait de me lever quand je dormais trop tard.» On constate ici comment la jeune reste, d'une certaine façon, dans cette position infantile alors qu'elle s'en remet à l'autre pour l'orienter, décider à sa place, jusqu'à la réveiller le matin. L'argent, qui la rend pourtant autonome, nous semble constituer un exemple manifeste de cette position alors qu'à sa demande, il est possédé et régi par son amie, aussi concrètement que Melyssa puisse l'exprimer :

Dans ma tête j'ai jamais eu d'argent, j'ai jamais géré d'argent ni rien ça me sert à rien de le garder sur moi, j'avais même pas de portefeuille, je demandais de tenir mon argent, je demandais de tenir mon argent, ça revenait au même. Quand j'avais besoin d'argent, ben t'sais je demandais pas rien.

On reviendrait à la dépendance et à la recherche du cadre ou de l'appui externe, une limite imposée par l'autre qu'elle recherche. D'ailleurs, c'est aussi son amie qui fixe l'horaire, qui détermine le rythme auquel est généré cet argent.

Melyssa relate par ailleurs comment son amie lui a servi de modèle alors qu'elle était en recherche active de repères identitaires et identificatoires qui ont trouvé résonance dans l'apparence du corps : «il y avait pas vraiment une relation, ça se construisait pis tout, je la trouvais belle, elle faisait des photos, elle était modèle, pis moi je voulais en faire», «elle était plus vieille que moi, pis encore là je cherchais mon identité». De fait, si rien n'unissait les deux jeunes femmes, le fondement de cette relation s'avère le corps, et la mobilisation de ce dernier aura permis à Melyssa non seulement de faire son entrée dans cette bulle prostitutionnelle, mais, au plan relationnel, de devenir importante pour quelqu'un. Il ne s'agit pas uniquement du regard de l'autre sur son corps, mais de son utilité pour être avec l'autre alors qu'on retrouve à nouveau cette idée de monnaie d'échange corporelle pour être acceptée: «mon amie avec qui

j'étais ben t'sais, je voulais être productive, je voulais faire rentrer de l'argent. Pis ouais. Je voulais me sentir utile d'une certaine manière.» Le corps est productif et justifie ainsi sa présence auprès de l'autre.

C'est cet investissement de la relation qui nous apparaît avoir été le ciment, voire l'élément central pour que puissent perdurer les activités prostitutionnelles de Melyssa, et ce, malgré un inconfort grandissant. Et ce lien, son investissement, nous est par moment apparu évocateur d'un lien amoureux. Il ne s'agit pas ici d'insinuer une forme de conjugalité réelle à laquelle jamais Melyssa n'a d'ailleurs fait allusion, mais plutôt de soulever la nature et l'ampleur de la charge affective inhérente à cette relation de grande proximité qui aura contribué à maintenir Melyssa dans une bulle prostitutionnelle.

6.2.4.4. Le sceau du féminin ou la confirmation de l'autre

Il est intéressant d'envisager la prostitution chez Melyssa comme une activité permettant la confirmation de son identité et de sa valeur comme femme. Il s'agit en fait de mettre de l'avant une représentation de la féminité ancrée dans la réalité du corps sexualisé désiré par l'autre puisque sujet du désir de clients, d'hommes. Melyssa relate :

Quand j'étais plus jeune pis que je me faisais intimider, t'sais mon physique me plaisait pas trop pis là [...] en même temps quand je faisais ça [les rapports sexuels], les gens ils s'intéressaient à moi, t'sais si tu veux coucher avec moi c'est qu'il doit me trouver belle pis toute. Je faisais ça pour ça aussi.

La mobilisation du corps à travers le désir de l'autre, pour Melyssa, viendrait ici faire office de preuve de sa valeur, de sa désirabilité par autrui afin de contrer ces épisodes de rejet qui s'inscrivent dans son parcours. Nous serions tentées de ramener ce souvenir d'enfance, évoquant le rejet du corps de Melyssa alors qu'elle sentait la cigarette. À l'inverse, son corps est accepté, désiré, on paie pour lui à travers la prostitution. On constate aussi ici comment ce besoin d'être acceptée par l'autre, qui se serait quelque part vu comblé, en début d'adolescence, par l'utilisation de la sexualité, ne serait pas si différent de ce à quoi nous confronte la jeune, des années plus tard. Ici, l'apparence de génitalité dans l'acte sexuel semble tout autre alors qu'on soupçonne des besoins bien en-deçà, plus primaires, qui utiliseraient cette voie de la mobilisation du corps génital pour aspirer à y répondre. Or, ceci ne ferait-il pas simplement référence au processus d'appropriation normal de ce nouveau corps à l'adolescence? Nous y reviendrons en discussion.

On remarque qu'il n'y a pas que le regard des clients qui serait investi. Melyssa va insister sur l'importance du regard des autres jeunes femmes qu'elle côtoie. Elle parle de certaines jeunes femmes,

connues en CJ et qu'elle avait revues une fois impliquée dans l'univers prostitutionnel, c'est-à-dire à la suite de sa métamorphose prostitutionnelle. Ces jeunes femmes trouvaient Melyssa «bébé» du fait de ses agissements à l'époque du CJ. En les revoyant, la jeune évoque un sentiment de valorisation puisqu'elle n'était «pas la même personne en centre» que quand elle les avait revues. La prostitution, l'identification que propose ce milieu à Melyssa, autorise un sentiment de fierté, jusqu'ici peut être exprimé à travers le parcours de la jeune, une fierté qui passerait néanmoins toujours à travers le regard de l'autre. Cette métamorphose lui permettrait ainsi de se distancier de l'enfance, de cette personne «qui faisait des problèmes»; comme dans une victoire, voire une revanche, éphémère certes, sur cette honte d'elle-même.

Toujours en termes de valeur, la prostitution nous a aussi semblé permettre à Melyssa de se positionner en rivalité au sein même de la filiation familiale féminine, une représentation qui convoquerait autant sa sœur que sa mère. La jeune nous a en effet fourni deux informations qui nous ont plutôt surpris, et ce, à la toute fin de la séquence d'entretiens. Si les entretiens sont construits de manière non directive, la jeune savait que nous travaillions sur la prostitution. Ce n'est toutefois qu'au troisième entretien que nous avons appris que sa sœur avait elle aussi flirté avec le milieu prostitutionnel; c'est en fait Melyssa qui l'y aurait introduite. À l'issue de ce bref épisode de prostitution sororale, la jeune femme a avoué ressentir ce que nous comprenons comme de la fierté: «je me sentais bizarre. Bizarrement je me sentais bien là, j'suis comme : j'suis capable de le faire pis elle, elle l'était pas (rire).» Comme si elle gagnait contre sa sœur sur ce terrain du féminin que représenterait la prostitution; elle dépassait ainsi l'autre.

L'incursion de cette activité à travers les femmes de la famille ne s'arrête pas là. Toujours au troisième entretien, comme si le lien lui avait échappé, ou comme si elle l'avait réprimé, Melyssa nous a mentionné que sa mère avait elle aussi un historique de prostitution. Ici, la citation selon laquelle la prostitution la «suivait depuis qu'elle était] toute jeune» prend un tout autre sens alors que l'inscription de cette activité dépasserait son propre parcours, irait au-delà de sa propre histoire; nous pensons ici à une possible inscription transgénérationnelle. En effet, Melyssa a appris que sa mère avait pratiqué de telles activités qu'une fois elle-même impliquée dans cet univers. Si nous avons souligné sa volonté de se différencier des modèles parentaux, Melyssa ne reviendrait-elle pas justement au point de départ, sa mère, en faisant comme celle-ci, sans même le savoir? À noter que Melyssa aurait été mise au fait des activités prostitutionnelles de sa mère alors qu'elle était elle-même déjà engagée au sein de cet univers. Ici, force est de constater un certain échec de ce refus conscient des origines, de ces tentatives bec et ongles de se distancier du milieu familial.

De fait, la prostitution nous apparaîtrait comme une façon de se différencier, tout en restant très proche de la mère. On note en effet la recherche du lien, une sollicitation affective maternelle qui en découlera. Par moment, Melyssa a relaté qu'elle pouvait interrompre le rythme effréné de la prostitution afin d'appeler sa mère. La jeune femme contactait sporadiquement sa mère, souvent lorsqu'elle était en état de consommation, aux petites heures du matin. Elle a mentionné que cela pouvait inquiéter sa mère, et ceci n'aura pas été sans évoquer ce possible espoir que la mère intervienne dans un contexte de violence à l'enfance, comme pour s'interposer, protéger.

Lors de ces appels, l'inquiétude maternelle étaient suscitées, Melyssa a aussi fait état de cette rivalité féminine que nous évoquions, mais cette fois portée par la mère: «quand j'y parle parfois de certaines expériences que j'avais, elle me parlait de ses expériences.» De fait, cette réponse maternelle ô combien attendue viendra sous la forme, tel que nous le rapporte Melyssa, d'une expression en miroir d'expériences vécues, du même, voire d'une surenchère :

Quand j'y parle de certaines expériences que moi j'ai eues, pis après ça que elle me revient avec ses expériences, la façon dont je comprends ça c'est comme : je dis de quoi pis, elle vient me dire quelque chose par rapport à ce qu'elle fait. C'est comme si, c'est pas comme si elle essaie de se montrer comme plus que moi, mais c'est, je trouve ça bizarre. En fait ça me met mal à l'aise qu'elle me dise qu'elle fait ça.

Nous évoquions plus tôt la force des racines; ne serait-il pas intéressant ici de souligner comment le vécu de Melyssa, inscrit dans une quête de se découvrir elle-même, serait possiblement écrasé par un vécu maternel qu'elle reproduirait d'abord à son insu?

6.2.5. Le changement de trajectoire

Cette dernière catégorie tend à mettre en lumière la sortie de la prostitution pour Melyssa. Nous l'avons rencontrée tout juste après ce qui avait l'air d'une croisée des chemins, une rupture dans le rythme habituel. Melyssa nous a parlé d'un changement de trajectoire important qui s'est opéré dans son parcours; comme un point de rupture dans son histoire. Nous verrons ici comment, en quittant cette bulle devenue aliénante, il aurait d'abord été question de la relation, c'est-à-dire de rompre avec une amie. De fait, la jeune s'est vue désillusionnée par cet univers qu'elle présageait pourtant constituer le paradigme du monde adulte, mais aussi, et surtout, par cette autre sur laquelle elle a cru pouvoir s'appuyer. Pour sortir de cet univers, il aura s'agit pour Melyssa de faire différemment, mais aussi de recevoir différemment la réponse de l'autre.

Sera ensuite mis en lumière le besoin d'ancrage mis de l'avant par la jeune, de faire sa marque dans une société différente, la société normative, et ce, en parallèle aux besoins affectifs, identitaires et relationnels qui restent toujours actifs suite à sa sortie. Finalement, nous présenterons comment la prostitution habite toujours Melyssa en ce que cette thématique viendrait toujours évoquer chez elle une grande nostalgie : une nostalgie du rythme, de l'argent, de la liberté, mais surtout de sa relation effritée avec cette amie.

6.2.5.1. Le mirage prostitutionnel : entre l'usure du corps et l'illusion de l'autre

À 19 ans, Melyssa a cessé de vivre de la prostitution. Elle a quitté le milieu qu'elle a fréquenté pendant plusieurs mois. Elle relate que ce qui de ce milieu l'a initialement attirée, motivée, relevait finalement d'un mirage, signe d'une désillusion qui se serait opérée à différents niveaux. C'est à l'épuisement du corps que Melyssa nous confronte initialement, un épuisement qui naît d'une répétition incessante de ce cycle de prostitution : «Ça commençait vraiment à m'épuiser, pis j'étais fatiguée physiquement aussi. J'étais juste tannée de ce genre de vie, de mode de vie.» Elle relate une période où elle aurait travaillé de façon interrompue, souvent au détriment de ses besoins corporels : «si je travaillais pas, c'est pas comme une semaine sans cesse que je travaillais pas. C'était comme une journée, justement où j'ai été malade. Pis même quand j'étais malade je travaillais.»

Bien que la mobilisation de son corps, sa productivité ou sa désirabilité pour l'autre avaient pu attirer Melyssa, elle se serait ultimement confrontée à un trop-plein de ce rythme. De fait, Melyssa relate qu'elle se souvient très peu de cette période mouvementée, un peu comme son enfance, un peu à l'image d'un automate dans un tourbillon, comme dissociée de son propre corps pourtant si sollicité : «C'était très mouvementé, je travaillais beaucoup. C'était le temps le plus dur si j'y pense, je m'en souviens pas trop, j'imagine que la drogue a fait en sorte que je m'en souviens pas trop, mais c'était plus difficile ce temps-là.» Autant le corps est mis à profit, autant ses besoins sont relayés au second plan au profit d'un flux ininterrompu où les substances viennent pallier aux nécessités physiques :

On allait un peu partout. T'sais j'ai été à Vancouver pis après ça, avant même d'aller ouin on est allées à Edmonton quelques jours pis après ça on est allées à Windsor, Ontario. Pis rendue là-bas j'avais commencé à prendre de la cocaïne. Un peu, un peu trop (rire). Pis je l'utilisais pour pas dormir et travailler, parce que rendue là-bas on payait l'hôtel, pis on voulait t'sais comme que l'argent pour l'hôtel soit rentabilisé. Pis t'sais [on devait quitter la chambre] à 11h, faque je dormais pas trop. Je prenais de la consommation. Pis t'sais rendue là presque à tous les jours on en prenait.

Nous serions portée à repenser aux garrots dont Melyssa s'affligeait. Ici encore, à travers une certaine déconnexion du corps, on assiste à un accablement corporel compulsif : «[C'était] difficile dans le sens que je ne dormais pas beaucoup, je mangeais pas beaucoup, t'sais à cause de la consommation que je prenais. C'est ça, pis je sais pas quoi dire d'autre». La violence faite au corps, à travers ce cycle des clients et de consommation, ne serait-elle que légèrement moins manifeste que celle inhérente aux actes d'étranglement évoqués en CJ? Melyssa est de retour dans un fonctionnement compulsif et autodestructeur qui l'isolerait d'elle-même alors que cet univers a semblé la submerger jusqu'à ce qu'elle ne puisse habiter son corps et sa pensée.

Ce trop-plein, cette fatigue, aurait d'ailleurs suscité chez la jeune un fantasme que l'autre, parental ou substitutif, intervienne comme à l'enfance ou à l'adolescence pour interrompre ce cycle continu de prostitution. Comme s'il s'agissait à nouveau de mettre un cadre et de poser une limite extérieure : «parfois dans ce temps-là, [mon amie] réagissait trop ou on dirait j'espérais qu'elle se faisait arrêter pour que j'arrête de faire tout ce que je faisais.» Ce qui n'arrivera finalement pas. Du côté des CJ, la majorité légale de Melyssa faisait que peu importe la portée ou l'intensité de la mobilisation du corps, cette fantaisie aura résonné dans le vide. Alors qu'en est-il des parents? À l'âge adulte, face à une activité prostitutionnelle beaucoup plus organisée, la jeune dira de ses parents: «ils ne peuvent pas rien faire, j'étais plus sous leur contrôle, même plus du centre, j'étais même pas dans la même province qu'eux»; rappelons qu'ils acceptaient cet argent de la prostitution. C'est pourtant sa mère qu'elle appelait, qu'elle inquiétait en pleine nuit. Nous y voyons, encore une fois, le sceau de cette lutte continuelle pour rechercher un limite extérieure qui, malheureusement, ne viendra pas.

Ultimement, c'est Melyssa qui a dû se positionner, faire le choix de partir. Ce choix, nous le comprenons encore davantage en lien avec cette autre désillusion que la jeune a vécue, au-delà de l'usure du corps, une désillusion relationnelle dramatique. Pour Melyssa, son amie a représenté quelqu'un pour qui elle s'est sentie importante, enfin reconnue aux yeux de l'autre. Quitter la prostitution se serait de ce fait confondu avec une rupture affective. À la fin de l'époque de prostitution soutenue, Melyssa mentionne qu'elle restait pour son amie, pour la relation qu'elle avait développée et les repères qu'elle lui offrait. Suite à des conflits, Melyssa l'avait déjà quittée à quelques reprises, de son propre chef, ce qui semble d'ailleurs important pour elle de souligner. Quelques temps plus tard, un peu à l'image des placements de sa sœur, des séparations parentales ou des fugues à l'adolescence, elle revenait dans cette relation, dans cet univers, bref elle revenait dans cette répétition d'un même mode de relation:

J'étais pas obligée de le faire. Si j'avais voulu partir j'aurais pu. T'sais comme je l'ai déjà fait quelques fois, j'suis partie pis j'suis revenue la voir. C'est pas arrivé dans un moment où je suis restée deux ans avec. Il y a quelques moments où c'était plus difficile et je retournais chez mes parents.

Melyssa mentionne qu'avant son changement de trajectoire *définitif*, elle vivait, à nouveau, cette grande solitude inhérente à son histoire. Elle a semblé réaliser que cet autre qui avait répondu à sa demande, à sa sortie du système, ne pouvait finalement lui servir d'assise, de support à elle-même :

[Mon amie] m'a appris à être quelqu'un d'honnête dans la vie, pis t'sais si j'ai quelque chose à dire à quelqu'un, je le dis pis je le cache pas t'sais. Ça c'est vraiment comme une valeur importante pour moi que elle m'a dit et que je prends ça sérieux, mais, pourquoi elle, elle est pas capable d'être assez comme qu'elle disait qu'elle était ? C'est juste ça que je comprends pas... Encore là. Je devrais pas trop me casser la tête avec ça, même si je le fais (rire).

Melyssa va se questionner sur la nature de la relation, de l'investissement de l'autre, se voyant à nouveau confuse face aux réelles intentions de l'autre : «elle se disait être mon amie, pis justement cette fois-là dans la chicane quand qu'on se chicanait, j'ai dit : "une amie, ça me crierait pas après de même". Pis elle lançait des affaires partout.»

Si elle disait avoir fait une croix sur l'intimité de cette relation, Melyssa a témoigné d'une confusion toujours active quant à la représentation de ce lien qu'elle avait noué; une confusion chargée qui semblait parfois se révéler toujours empreinte de souffrance : «au début oui, ce l'est encore [difficile], parce que t'sais, j'y repense souvent là. J'essaie de comprendre pourquoi ça l'a si mal tourné là, mais rendu là faut juste que j'accepte ce qu'il en est et que j'essaie de faire t'sais ma vie sans elle.» Tout comme elle remettait les intentions de ses parents en doute, c'est à cette confusion et cette méfiance de l'autre auxquelles Melyssa est ramenées par cette relation significative.

Encore aujourd'hui, Melyssa aurait du mal à faire sens de cette relation. Elle serait partagée entre la représentation d'un modèle bienveillant, presque parental:

J'ai beaucoup appris auprès d'elle. T'sais j'ai mûri aussi, mais c'est comme une mentalité différente, je sais pas comment l'expliquer mieux que ça. [...] Ben je sais pas comment dire en mots ce qu'elle m'a appris, mais je sais que je suis pas la même que quand je l'avais connue, faque...

De l'autre, on retrouve le sentiment d'avoir été utilisée, bien au-delà du corps: «il y a plusieurs formes de manipulations, pis à long terme, j'imagine je voyais pas de la manipulation. J'ai pas encore décidé si ce l'était, mais ça se peut fort bien que ce l'était.»

Au fil du temps, Melyssa relate avoir tissé ce qu'elle croyait être une «amitié». Or, lorsque nous l'avons rencontrée pour les entretiens initiaux, elle n'était que très peu en contact avec cette amie. Elle avait pris ses distances; le fait de ne pas la nommer nous paraissait d'ailleurs une façon de tracer cette ligne et de la laisser dans son autre vie.

6.2.5.2. Faire autrement; la sortie de la bulle prostitutionnelle

C'est ainsi, à travers l'épuisement physique et la désillusion de l'autre, que Melyssa a décidé de prendre une trajectoire différente. Alors qu'elle avait souhaité qu'on interrompe son parcours et avait tenté de quitter l'univers prostitutionnel à de nombreuses reprises sans succès, un jour, Melyssa n'y est plus revenue; comme si cette fois, quelque chose de différent avait pu s'opérer. Comme si cette fois, elle était allée au bout de quelque chose, par elle-même, selon son propre désir.

Généralement, lorsqu'elle quittait son amie, Melyssa revenait incessamment afin de retrouver ce rythme, sa définition d'elle-même et bien entendu cette relation. Melyssa mentionne qu'elle maîtrisait cette façon de faire de la prostitution; elle était capable de mener à bien ces activités par elle-même et de façon lucrative. Malgré le mal-être rapporté ci-dessus, on note cette valorisation liée à la compétence prostitutionnelle, cette capacité à le faire seule, maintenant:

J'aurais pu continuer en fait, je sais très bien comment faire [de la prostitution]. Pis je le faisais ben toute seule sans qu'elle soit là. Pis c'est peut-être elle qui m'a montré, mais t'sais je suis ben capable de le faire sans elle, mais c'est pas quelque chose dans lequel je veux continuer non plus.

De fait, la prostitution nous est apparue, sous cet angle du moins, comme une occasion pour Melyssa de se définir comme sujet autonome, de reconnaître chez elle une part d'autonomie alors qu'elle réalisait qu'elle n'avait, cette fois-ci, pas besoin de l'autre. Au même moment, Melyssa relate cet épisode où l'on sent littéralement se dessiner le changement de trajectoire :

On s'est chicanées, j'ai eu le temps, entre Windsor pis Laval, il y a genre dix heures de train, j'ai eu le temps de réfléchir là, t'sais je me dis c'était vraiment comme la dernière fois que je me chicanais avec pis t'sais j'accepterais pu qu'elle réagisse comme ça avec moi. T'sais j'étais tannée de me faire du mal pour quelqu'un qui est pas capable de comprendre ma situation.

T'sais quand je suis sortie du centre, t'sais j'avais planifié en centre de t'sais, quand je sortais, d'aller à l'école, trouver un travail. Pis t'sais j'avais toujours jamais faite ça. Pis t'sais, c'est pour ça que je disais aussi que c'est important pour moi de reprendre l'école, c'est comme reprendre les projets que j'avais comme abandonnés.

Il est intéressant de noter à travers cette citation comment la jeune met de l'avant, d'une part, une limite que l'on aurait probablement envie de qualifier comme saine, posée à l'autre, supposant finalement peut-être une certaine reconnaissance d'elle-même comme sujet, une capacité à ne pas faire comme ou s'appuyer sur l'autre. Melyssa a d'ailleurs tenu à spécifier que : « j'ai aussi oublié de mentionner quand j'me suis chicanée avec, elle ne me demandait pas de partir.» Il s'agit de son propre choix. On constate d'autre part une volonté de retourner aux études, de revenir sur ce parcours souhaité, où elle s'était quelque part projetée. On sent ici un regard peut-être plus positif sur son expérience en CJ, comme si soudainement elle pouvait reprendre contact avec un balbutiement de désir qu'elle ne pouvait s'approprier jadis alors qu'il aurait plutôt été porté par les intervenants, le système. Finalement, pour arriver à faire ce choix, pour supporter cette décision de quitter, on constate, de manière concrète toujours, une référence à la pensée, à un espace de pensée. Ce train, cette route de dix heures, lui aurait fourni ce cadre en forçant Melyssa à un temps d'arrêt, en interrompant son rythme habituel. Elle semble alors avoir été capable, seule, de réfléchir, ce qui ne lui avait pourtant pas été possible jadis, lors des «arrêts d'agir»

Nous ne saurions passer sous silence cet autre déclencheur que Melyssa a mis de l'avant dans sa rupture face à l'univers prostitutionnel, c'est-à-dire la rencontre d'un client qui l'a rétribué simplement pour parler de son choix de faire de la prostitution, sans acte sexuel. Elle avait trouvé cette rencontre atypique, curieuse, mais celle-ci avait amorcé une certaine introspection, comme si cette rencontre avait permis une pause inattendue pour penser et dialoguer avec cet autre venu à sa rencontre comme client: «il voulait savoir pourquoi je faisais tout ça, pis si jamais j'avais besoin d'aide, il aurait pu m'aider. Pis sinon, ouin, il voulait juste un peu comprendre pourquoi j'en étais venue à faire ça. (rire) C'est assez spécial, mais ouin. [...] Ben t'sais, ça m'a remis en question».

Les tentatives, déjà notées, de représentation à travers la mobilisation du corps feraient ici place à un fonctionnement déjà plus réflexif :

Elle voyait ça d'une autre manière, parce qu'on a tous une opinion ou une vision des choses différemment, peut-être que je m'exprimais mal. Ça se peut fort bien parce que parfois j'agissais mal, mais, c'est ça. Mais si moi je suis capable de m'arrêter pis de penser que c'est peut-être à cause de tout le stress qu'elle vivait, pourquoi elle était pas capable de le faire

pour moi ? Mais t'sais, ça je le réagissais pas, je le réalisais pas jusqu'à maintenant, mais c'est avec le recul que je peux y penser.

Malgré un besoin de s'ancrer dans son monde actuel, dans ce changement de trajectoire ou ce: «c'est derrière moi», on constate que Melyssa aurait besoin de revenir sur les événements du passé afin de faire sens de ce qu'elle a vécu, après l'avoir vécu, c'est-à-dire une fois l'action déroulée.

6.2.5.3. Le besoin d'ancrage : d'une société à une autre ou d'une relation à une autre

En quittant le milieu de la prostitution, Melyssa fait part de sa volonté de trouver de nouveaux repères concrets afin de s'inscrire comme adulte, pour la première fois, dans la société normative. Comme une seconde sortie à l'image de celle des CJ, il s'agirait ainsi pour la jeune de trouver des balises réelles, identitaires, mais aussi relationnelles, à travers sa relation conjugale, mais aussi éventuellement à travers un désir de grossesse qu'elle mettrait timidement, pour ne pas dire honteusement, de l'avant.

Comme «adulte», Melyssa n'a connu que l'univers prostitutionnel. Si celui-ci se présente comme distinct, en marge, il lui faudra, pour le quitter, passer d'une société à une autre. Il lui faudra, par ce bond, abandonner la mentalité de «je fais mon argent pis je m'en câlisse du reste» pour se métamorphoser, à nouveau : «je me dis, je voulais changer de vie de ce que je faisais avant.»

Par ailleurs, comment être adulte autrement, sans la prostitution? Melyssa nous parle de l'importance de trouver de nouveaux ancrages pragmatiques, matériels, dans cette nouvelle société à laquelle elle n'a finalement jamais vraiment appartenue. Elle est rapidement retournée à l'école afin de poursuivre son diplôme d'études secondaires et s'est inscrite pour recevoir des prestations d'aide sociale. Il s'agira de deux thématiques ou mesures concrètes mises de l'avant par Melyssa, deux piliers principaux lui permettant cette sortie de la prostitution, comme les deux premières prises sur une paroi qu'elle s'apprêterait à gravir. En parlant de sa sortie, Melyssa dit:

Quand j'allais à l'école au primaire mon père il faisait tout le temps en sorte que je faisais mes devoirs, pis il m'a tout le temps dit que l'école c'est important. C'est comme quelque chose que j'ai acquis, que j'ai pris par moi-même. Parce que par après j'ai su que c'était important les études. Pis, je sais pas. Pour moi c'était... quand j'ai arrêté de faire mettons la prostitution pis toute, c'était très important pour moi comme première étape de commencer l'école. [...] Ben première étape t'sais quand je suis revenue de Windsor, ben première étape c'est t'sais d'avoir une source de revenu. T'sais je me suis inscrit sur l'aide sociale. Pis après ça j'ai commencé l'école avec Emploi Québec. T'sais pour moi c'était comme, faire des démarches, toute seule comme ça c'était un peu difficile, recommencer l'école, c'est comme un défi de plus que je me suis donné. Parce que pour avancer, j'ai

besoin de défis, j'ai besoin de buts. Finir mon secondaire pour réaliser ce que je veux faire est important pour moi.

Ici, l'on constate comment l'exemple parental se distingue des attentes envers la jeune femme. Son père, sans scolarité, valorise pourtant cette sphère, tout comme le fera Melyssa d'ailleurs. Cependant, alors qu'elle aspirait à fuir cet exemple parental, Melyssa y reste pourtant accolée: elle attend l'aide sociale, tout comme elle a vu ses parents l'attendre jadis. Elle revient elle aussi vers ce parent palliatif, cette accroche au système, comme figée dans une certaine forme de répétition. Melyssa dira néanmoins qu'elle espère cette période transitoire. Si l'école représente l'actualisation d'un désir du père et la recherche évoquée d'une certaine fierté paternelle, la scolarité permettrait aussi à Melyssa d'aspirer à faire différemment, à sortir de ce cycle de dépendance, à devenir autonome concrètement, financièrement, en apprenant un métier. Avant l'annonce de l'enfant, Melyssa avait comme projet d'entreprendre un diplôme d'études professionnelles; elle cherchait toujours lequel elle pouvait faire.

La jeune femme aura aussi mis de l'avant l'importance d'ancrages relationnels. Elle cherche dans un premier temps à créer une distanciation concrète face aux individus appartenant à l'univers de la prostitution, et plus largement à l'univers de la rue: pour sortir du monde de la prostitution Melyssa évoque un mouvement de désinvestissement de ses fréquentations : «pour faire ça, il faut complètement m'enlever de ce monde-là pour pouvoir me permettre de passer à autre chose, pis si je reste autour de ça, ça va juste me nuire.» Elle met en lumière l'influence du milieu et des pairs qu'elle retrouve dans les ressources: «ils sont dans le besoin de l'aide pis il y en a beaucoup qui sont dans rue. Pis t'sais j'ai rien contre ça, mais moi je veux m'en sortir. Fac si eux veulent continuer dans ça, je veux pas m'entourer de ça. J'étais dans ça quand j'étais mineure dans le fond. [...] c'est derrière moi.» Rappelons à cet effet qu'elle a préféré que nos rencontres se tiennent à l'université notamment pour ces raisons.

À noter que Melyssa ne fera pas mention de relations amicales ou de confidents autres que ce qui a pu être jusqu'ici mentionné. Elle parlera plutôt d'une recherche de nouveaux intervenants, de l'investissement de leur présence, lien qu'elle fuyait pourtant il n'y a pas si longtemps alors qu'elle y était contrainte. Melyssa se trouvait à l'organisme pour revoir des intervenants, elle est aussi éventuellement retournée en CJ pour la même raison. Elle parle aussi de sa proximité avec l'infirmière d'un organisme qui lui offrait des services; ou encore de sa visite chez le psychiatre, qui aura néanmoins décliné le suivi : «j'ai essayé ça [demander de la médication] , mais j'en ai pas besoin, il voulait pu me voir, mais c'est correct comme ça.» De fait, les prescriptions médicamenteuses nous sont apparues comme des ancres recherchés par Melyssa, une stabilité qu'elle connaissait et à laquelle elle aurait tenté de se raccrocher

une fois sortie de l'univers prostitutionnel. Le fait de ne plus bénéficier de ce cadre chimique externe serait vécu de façon déstabilisante, ce pourquoi, entre autres, elle avait sollicitée cette rencontre avec un psychiatre.

Et à titre d'ancrage relationnel, la fonction qu'occupera son conjoint nous a semblé primordiale. Lorsque Melyssa quitte son amie, on assiste à une certaine perte de repères. Elle est revenue vivre chez ses parents et relate alors un épisode similaire à ce qu'elle avait jadis vécu en quittant le CJ:

Quand j'habitais chez mes parents quand je suis revenue de Windsor, j'avais vraiment hâte de partir de chez eux parce que je suis pas capable d'habiter là. T'sais j'ai été placée de chez eux, en centre pis c'était vraiment parce que j'avais pas d'autre place. Mais t'sais, mais t'sais maintenant ma relation, elle est correcte là, mais t'sais... je garde mes distances pour que ça reste correcte (rire).

En quittant l'univers de la prostitution, Melyssa se positionne subjectivement face à l'autre qu'elle décide de quitter; elle reste néanmoins toujours en quête d'un autre, de balises. Sans surprise, ce ne sont pas chez ses parents qu'elle cherchera. Elle a plutôt semblé les trouver à travers une relation amoureuse. De fait, elle relate qu'après son retour, elle se serait rapprochée d'un ami de la famille, de plusieurs années son aîné, qu'elle connaissait depuis quelque temps et qui ne lui avait jamais particulièrement plu physiquement. Cet ami est aujourd'hui son conjoint et c'est ainsi qu'elle décrit leurs débuts :

J'étais pas en relation avec personne faque je pouvais ben faire ce que je voulais, voir qui je voulais là. Mais en même temps j'y donnais pas des nouvelles par moment quand j'étais avec quelqu'un d'autre pis, quand j'y ai dit ça, il m'a dit : «t'sais tu me dois rien là». Moi j'aurais voulu que j'y dois de quoi, que ça le dérange là (rire).

À travers le parcours de Melyssa, cette réponse nous a semblé importante notamment en ce qu'elle intervient à un moment où la jeune est à même de l'entendre, de recevoir ce positionnement de l'autre inscrit dans une certaine altérité qui l'inviterait ultimement à assumer son propre désir. La jeune mentionnera que cet homme était au fait de ses activités prostitutionnelles, s'il ne pouvait accepter qu'elle les perpétuent advenant une relation sérieuse avec lui, il acceptait cette part d'elle-même qui l'avait définie ces dernières années et qui, une fois sortie de l'univers prostitutionnel, restait, dans une certaine mesure, toujours inscrite comme une étiquette honteuse qui lui collait à la peau. Melyssa met par ailleurs de l'avant un mode relationnel différent de ce qu'elle a connu par le passé, dans la façon avec laquelle les événements se sont déroulés, l'origine de la relation:

J'ai pas couché avec directement la première journée, t'sais en fait ça a pris des mois avant que... pis t'sais habituellement, même si t'sais j'aime la personne pis je viens de la rencontrer, t'sais habituellement j'ai des relations avec [...] Mais t'sais ça fait longtemps que je me dis que si je veux être en relation avec quelqu'un, je veux vraiment t'sais prendre mon temps avant de faire ça. Pis t'sais on a tous les deux pris notre temps.

Melyssa met de l'avant une relation qui se révèle différente en ce qu'elle ne s'ancrerait dans le corps. Elle insiste tout d'abord sur l'importance de la parole, de la communication authentique; elle évoque à cet effet un sentiment de confiance face à l'autre plutôt que cette méfiance qui tisse son parcours. La précédente citation met par ailleurs en lumière un rapport à la sexualité quelque part plus approprié que ce à quoi elle avait pu référer jusqu'ici; elle évoque l'idée d'un désir qui lui est propre, soit celui de connaître l'autre, masculin, au-delà de la concrétude d'une rencontre sexuelle. La jeune évoquera aussi l'évacuation du rapport à la productivité du corps, ou à son traitement comme monnaie d'échange afin de se soumettre aux attentes de l'autre : « il ne me demande rien en retour. Il cherche pas à me faire travailler ou peu importe. Il fait juste m'aimer pis il se soucie de moi. Il fait en sorte que j'ai tout ce que j'ai besoin. J'suis bien avec lui.» On notera ici un certain changement par rapport aux modalités relationnelles mises de l'avant par Melyssa à travers son adolescence, changement auquel semble participer, à différents niveaux, la réponse réelle de l'autre. Si la relation laisse pressentir un lien vécu différemment, on constate néanmoins comment cet appui ou cette dépendance face à l'autre persiste ou se répète. La jeune évoque ci-haut la réponse à ses besoins, affectifs, certes, mais Melyssa est aussi complètement dépendante financièrement de son conjoint.

Comme ultime ancrage, Melyssa nous fera part de son désir de grossesse, exprimé à la fin du troisième entretien par un fantasme qu'elle ne semble pas pouvoir assumer pleinement. Elle a initié le sujet discrètement lorsque nous l'avons questionnée sur ses projections pour le futur : «j'aimerais ça encore être avec mon copain actuel, pis d'avoir fini mon école. Ou d'avoir commencé à étudier pour un métier que j'aimerais faire plus tard... peut-être avoir un enfant.» Elle ne nous a pas dit qu'elle souhaitait être enceinte présentement, elle a en fait affirmé le contraire; elle a toutefois mentionné qu'elle ne se protégeait pas. Encore une fois, la mobilisation du corps tendrait à précéder la reconnaissance d'un désir assumé, quoique manifeste, voire presque conscient. Ce désir d'enfant, elle nous a semblé le cacher par honte, par peur du regard de l'autre, du jugement sur sa capacité à prendre soin d'un enfant par rapport à son historique de placement, ses comportements, mais aussi les actes de prostitution :

Je veux pas non plus qui me jugent pourquoi je voudrais en avoir un. T'sais je veux pas avoir à m'expliquer à eux parce que t'sais ils me comprendraient pas. [...] Oui, ils comprendraient

pas, mais t'sais, ce serait trop dur à leur expliquer. Je crois qu'ils croiront pas que je serais capable de l'élever, mais...

Cette honte d'elle-même renverrait ici aux actes de prostitution qu'elle porte toujours, comme un stigmatte identitaire aux yeux de l'autre qu'elle présente comme opposé à la maternité. Par l'autre, elle est ramenée à ce même fardeau des origines, différemment certes, mais quand même, à cette honte d'elle-même et de son passé. Elle est ramenée à cette image figée d'elle-même qui l'affecte en la définissant d'ailleurs toujours, même aux yeux des autres de son quartier: «quand je me promène dehors, il y a des gens qui me disent : "ah tu veux tu me faire une pipe" ou des affaires comme ça à cause que quand j'étais jeune pis que y avait quelques gens du quartier t'sais que, mais ça c'était vraiment au début de mon adolescence là. »

Lorsque nous l'avons rencontrée un an plus tard, Melyssa avait un enfant de quelques mois. Était-il si farfelu de penser que son histoire ait pris cette tournure? Probablement pas. De fait, ce désir, voire même sa réalisation, pouvait répondre, du moins en apparence, à bon nombre de questionnements ou de besoins en souffrance chez Melyssa. Premièrement, il s'est révélé comme un ancrage physique et concret face à un retour à la prostitution :

Cette journée-là t'sais, j'avais envie de retourner avec [mon amie] t'sais : "tu me ramènes tu avec toi ?" Mais en même temps je voudrais pas parce que ça se fait pas. Pis t'sais je me dis que depuis que j'ai un enfant, t'sais j'ai des vergetures pis tout pis il y a personne qui voudrait de moi.

La jeune femme met de l'avant des envies sporadiques de faire un retour dans l'univers prostitutionnel, or, c'est son corps l'en empêcherait à travers les stigmates de la maternité; le corps est alors fantasmé comme rejetable par l'autre. Deuxièmement, et paradoxalement, cet enfant représenterait pour Melyssa une façon de briser un certain cycle, en aspirant à s'inscrire différemment face à son histoire en rompant avec cette dépendance au système comme parent palliatif: «avant que j'accouche j'avais une crainte que t'sais j'aie une travailleuse sociale vu que j'étais placée avant. Mais t'sais dans l'fond j'en ai pas. Pis pour l'instant je m'inquiète pas du tout pour ça, parce qu'on s'en occupe bien, pis il grandit bien. Il est heureux, en tout cas j'espère.» En ce qui a trait à la prostitution, Melyssa va exprimer très clairement ne pas vouloir que son enfant s'identifie à elle. Or, malgré cette volonté de briser un cycle, l'on constate que cet enfant serait investi un peu à titre d'objet narcissique familial. De fait, il viendrait susciter un rapprochement entre elle et sa mère, tout en assouvissant un besoin d'être vue et considérée par l'autre. De façon concrète, Melyssa relate:

J'étais contente, pis je savais qu[e ma mère] allait être contente [de ma grossesse], c'est comme une nouvelle pis pour moi c'était un peu d'attention (rire) parce que t'sais je suis quelqu'un qui cherche beaucoup l'attention, c'était une manière positif. T'sais j'suis pas tombée enceinte parce que je voulais aller chercher de l'attention, mais t'sais, c'était un plus qui est venu avec.

Cet enfant semble ainsi accroître sa valeur personnelle. Il apparait aussi alimenter la rivalité féminine que nous avons soulevée à travers la prostitution. À noter qu'au même moment où Melyssa est enceinte, sa soeur l'est aussi : «Ça m'étonne pas, ça m'étonnait pas du tout. Mais c'était un peu décevant, parce que t'sais ma sœur elle a déjà eu son *shower* là, il y avait plein de monde. J'étais un peu jalouse. T'sais son *shower* était beaucoup plus pis mieux organisé que le mien. Les gens ont pris le temps.» Par ailleurs, soulignons que sa sœur avait déjà un enfant, placé par la DPJ. La jeune naviguerait ainsi afin de se montrer différente de sa sœur ou de sa mère, mais resterait pourtant très semblable, alors qu'elle emprunte les mêmes voies. De fait, elle demeure aux prises avec ce poids du passé et de ses racines.

Finalement, cet enfant semble aussi correspondre à l'ultime but de la quête de Melyssa : «mon enfant à moi.» Il lui permettrait de se compléter en se définissant, en se montrant capable d'élever un enfant, d'être adulte. Il lui permettrait aussi d'être tout pour l'autre, cet autre qu'elle aurait enfin trouvé et qui répondrait de façon totale à ses besoins affectifs :

un enfant c'est un petit être tout cher, pis t'sais il va t'aimer inconditionnellement. Pis t'sais moi j'suis quelqu'un qui aime ça prendre soin des gens, pis j' imagine si j'ai un enfant j'vais complètement toute me dédier à mon enfant. T'sais vraiment me donner à quelqu'un que je vais vraiment aimer.

Lorsque questionnée sur le désir d'enfant manifesté durant la première série d'entretiens, Melyssa nous avait répondu: «Je dis souvent que je voudrais pas en avoir, mais j'en aurais peut-être. Je sais pas. Peut-être que c'est pas pour les bonnes raisons là, mais t'sais mon enfant il pourra pas m'abandonner (rire).»

6.2.5.4. Une prostitution qui colle à la peau : entre nostalgie prostitutionnelle et nostalgie de l'autre

Pour faire suite à cette volonté manifeste de «changer de vie» que l'on retrouve chez Melyssa, nous concluons cette étude de cas sur le même questionnement que celui avec lequel la jeune nous a laissé, à savoir si elle retournerait à la prostitution. Ferait-elle à nouveau ce bond, mais cette fois en sens inverse, soit en direction de cet univers? Agirait-elle ce fort sentiment de nostalgie prostitutionnelle dont elle nous aura fait part?

Car si le besoin d'ancrage ci-dessus évoqué traduit une volonté de se réapproprier son parcours en changeant de trajectoire, il traduit aussi une fonction sous-entendue, soit le maintien de la jeune hors du milieu prostitutionnel duquel elle ne se sentirait finalement pas si loin. De fait, elle mentionne à de nombreuses reprises l'envie de retourner au sein de cette bulle qui l'attire toujours. Même si elle a fait le choix de changer de trajectoire, de s'inscrire dans la société normative, la prostitution reste pour elle un terrain glissant où elle se sentirait capable de retourner rapidement: «ces temps-ci des fois je me dis, t'sais je passe beaucoup de temps à maison, des fois j'ai le goût de tout abandonner, de laisser l'enfant avec mon chum et je peux pas faire ça.»

Melyssa fait état d'un manque, d'une nostalgie liée au rythme de vie excessif, pourtant jadis devenu aliénant. Lorsque rencontrée un an plus tard, elle avait interrompu ses études et était en congé de maternité. Elle s'est donc retrouvée souvent seule ou encore, tel que mentionné ci-dessus, elle fréquentait sa mère. Ceci ne serait pas sans évoquer ce rythme de vie quelque part englué et dépendant, qui la rebutait déjà jadis. Melyssa parle aussi de liberté, elle qui cherche à y accéder depuis si longtemps et que son couple viendrait bousculer: «Ça fait quand même beaucoup de cheminement aussi, mais ça fait toute une différence côté liberté, vu que je suis en couple» On note à nouveau cette idée de métamorphose; si elle n'est pas aussi prononcée que celle de son entrée dans la prostitution, on retrouve cette impression de changements drastiques à absorber en après-coup. On reconnaîtra aussi cette ambivalence face à la proximité de l'autre, face à une nouvelle forme d'attachement qu'elle doit apprivoiser. Autant ce nouveau cadre, l'appui de l'autre est recherché, autant il peut devenir aliénant pour Melyssa qui est habituée de se rechercher ailleurs, toujours au-delà du cadre.

Ultimement, l'on constate que cette nostalgie prostitutionnelle cacherait un deuil de l'autre : «je me vois appeler [mon amie] pour y dire : "est-ce que tu peux payer mon billet pis je m'en viens". T'sais je me vois retourner là-bas» . Tout comme elle a fait perdurer le lien avec nous à travers des textos, ou le lien aux intervenants en les visitant une fois majeure, Melyssa prolongera le lien à son amie, mais avec la recherche d'une certaine distance : «On est restée ensemble deux ans jour pour jour là. C'est ça, j'avais besoin de lui reparler. [...] pis t'sais j'essaie de comprendre avec lui [son conjoint] pourquoi j'ai besoin de lui parler.» Du reste, c'est elle qui fera les premiers pas vers l'autre : «Je lui avais juste écrit une fois [...] j'ai pas l'intention de t'sais continuer à lui parler. C'est juste pour reprendre des nouvelles d'elle.» Elle reprend contact, sans en avoir l'intention, dans toute l'ambivalence que cela suppose.

Après le quatrième et dernier entretien avec Melyssa, celle-ci nous a écrit afin de proposer spontanément de nous mettre en contact avec d'autres femmes qui pratiquent la prostitution et qui pourraient nous parler de leur histoire. L'on pourrait ici, à la lumière du désir de Melyssa de participer à notre étude et de l'appréciation manifestée, soutenir l'hypothèse qu'elle aurait simplement repris contact avec d'anciennes connaissances du milieu, un réseau social qu'elle souhaitait pourtant fuir, mais avec qui elle pourrait à ce jour entretenir certains liens, prendre des nouvelles, etc, dans l'idée de nous aider, voire d'être *productive* pour nous et notre recherche puisqu'elle-même a aimé son expérience. Néanmoins, une autre hypothèse s'impose, soit la possibilité qu'elle soit elle-même retournée dans ce milieu. Pour des raisons éthiques, nous n'avons pas questionné et avons gentiment décliné l'offre. Nous ne saurons donc jamais quel chemin Melyssa a décidé d'emprunter à l'issue du parcours jusqu'à présent traversé.

CHAPITRE 7

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS : CATHERINE

7.1. Présentation de Catherine

La seconde participante que nous avons eu la chance de rencontrer sera présentée sous le pseudonyme de Catherine. S'il est pour le moment plus spontané pour le lecteur de soulever l'ironie entre la sainte patronne des femmes célibataires et le phénomène à l'étude, la pertinence de ce choix réside plutôt en ses origines étymologiques. Catherine provient du grec Katharos, référant au terme «pur»; «la femme pure» (Ferrière, 1898, p.84). En 1898, Ferrière soulevait que: «[l']abréviation populaire [de Catherine] Catin ou Catau, si usité jadis, a pris peu à peu un sens tout opposé à celui de femme pure.» (p.84) Et ceci ne manquera pas de résonner avec notre propos alors que cette pureté s'incarnerait de façon aussi littérale que paradoxale à travers le parcours de celle que nous vous présentons sous ce nom d'emprunt.

7.1.1 Contexte des entretiens et observations initiales

Catherine est la toute première des très peu nombreuses jeunes femmes, plus précisément au nombre de trois, nous ayant sollicité directement après avoir simplement pris connaissance de notre affiche de recrutement. Malgré la spontanéité de ce premier contact virtuel effectué par messagerie électronique, l'aboutissement à une première rencontre s'est fait plus difficilement, c'est-à-dire deux mois plus tard. Entre temps, cette dernière ne s'est pas présentée à trois rendez-vous que nous avions fixés, évoquant de façon floue qu'elle était déconnectée de la communication, ou qu'elle avait de la difficulté avec les horaires. Avant même la première rencontre, plus de 56 courriels ont été échangés alors que Catherine a systématiquement continué à manifester son intérêt en nous relançant pour fixer de nouveaux rendez-vous. Nous avons toujours eu à cœur de ne pas insister auprès de la jeune, c'est-à-dire de suivre son rythme d'engagement face à notre processus de recherche, en répondant aux relances qu'elle-même a toujours initiées rapidement.

À la première rencontre, après plus d'une heure de retard, Catherine est soudainement apparue. D'emblée, ce sont la douceur et la jeunesse de ses traits qui nous ont frappée. Malgré un style vestimentaire franchement marginal, bien que féminin, son visage et sa stature pouvaient plutôt évoquer une poupée de porcelaine. Son arrivée s'est faite dans la légèreté, comme dans un flottement heureux; il y avait quelque chose de presque angélique. Elle nous a dit plus tard avoir consommé de la marijuana avant l'entretien afin de ralentir ses pensées, ce qui a pu accentuer l'effet un peu astral qu'elle dégageait.

Catherine est rapidement entrée en contact avec nous physiquement, soit en nous flattant le dos lorsque nous nous rendions au local d'entretien, tout en nous parlant avec une voix très douce. Avant le début de l'entrevue, la jeune s'est beaucoup livrée, sans censure apparente et sans intérêt manifeste pour l'explicitation du consentement lié à la recherche sur lequel nous avons dû insister.

À l'issue du processus, nous nous sommes rencontrées à deux reprises dans les locaux de l'organisme et 107 messages ont été échangés par courriel. Il n'a jamais été question d'échanges personnels, mais toujours de prises de rendez-vous et de considérations autour de l'horaire; certaines réponses de Catherine étaient aussi fragmentées en quelques courriels, ce qui aura évidemment fait croître le nombre total d'échanges tout en complexifiant les communications qui semblaient arriver au gré de ses pensées.

Au moment de fixer un troisième entretien, Catherine nous a répondu qu'elle était en voyage pour une durée indéterminée. Un an plus tard, notre courriel de relance est resté sans réponse.

7.1.2. Présentation sociodémographique

Catherine est une jeune femme de 19 ans qui se présente comme célibataire. Elle est originaire d'une banlieue, d'un milieu aisé financièrement, alors que ses deux parents occuperaient de bons emplois. Ces derniers se sont divorcés alors qu'elle était encore assez jeune. La jeune femme a deux frères issus de la même union parentale, frères qu'elle ne verrait plus. Elle entretiendrait encore à ce jour des contacts plutôt fréquents bien que houleux avec sa mère; la relation à son père est décrite comme plus distante quoique moins conflictuelle.

Catherine a rapidement quitté le nid familial; tout d'abord pour travailler et voyager dès l'âge de 15 ans, puis pour s'installer en appartement avant la fin de sa scolarité de niveau secondaire qui s'est interrompue en secondaire quatre. Au moment des entretiens, elle partageait un appartement avec des amis. Son revenu provenait essentiellement de massages érotiques qu'elle offre de façon autonome à quelques clients qu'elle connaît. Si elle n'a pas de formation officielle en massothérapie, elle tire son expérience d'un emploi dans un studio de massages érotiques. Pour subvenir à ses besoins, Catherine pouvait aussi s'appuyer sur l'aide concrète, généralement médicale ou matérielle de ressources de son quartier, telles que des banques alimentaires ou des services médicaux dédiés aux jeunes de la rue. Catherine a aussi avoué voler dans les magasins et quêter devant les supermarchés de temps à autre pour se procurer de petits luxes tel que du chocolat.

Au plan de la consommation, Catherine relate boire de l'alcool un jour sur deux, mais en consommer énormément lorsqu'elle le fait, jusqu'à en perdre la mémoire. En termes de drogues, elle dit avoir depuis longtemps expérimenté une multitude de substances (marijuana, cocaïne, kétamine, héroïne, LSD, et plusieurs autres) qu'elle consomme toujours en grande quantité et dont la nature varierait selon la disponibilité, ses préférences, ses fréquentations, le contexte ou l'effet recherché. Sa substance de choix, c'est-à-dire celle qu'elle préfère, reste la kétamine. Lorsque nous avons rencontré Catherine, on venait de lui diagnostiquer de potentiels problèmes cardiaques découlant de son importante consommation de substances. Elle avait perdu conscience lors d'une fête, ce pourquoi elle avait été amené aux urgences. Elle attendait alors les résultats avec une certaine nervosité et aspirait à ce que son corps combatte cette problématique par lui-même, naturellement. Dans le cadre de cet épisode de soins, on lui avait aussi remis une référence pour un service de psychiatrie, mais elle restait ambivalente à l'idée. Elle se montrait réticente face au cadre institutionnel. Pourtant, lorsque questionnée pour la recherche sur la prise d'une médication psychiatrique, elle nous a répondu que «non, mais il faudrait»; elle n'aurait par ailleurs jamais reçu de diagnostic en termes de santé mentale.

7.2. Présentation des catégories conceptualisantes pour l'étude de cas de Catherine

7.2.1. Le corps comme acteur suffocant

Cette catégorie tend à rendre compte du vécu du corps et de sa représentation en souffrance chez Catherine. Nous verrons comment ce corps indicible, fui, s'impose pourtant bruyamment à travers un sentiment d'oppression et de toxicité, porteur d'un fantasme de purification et d'évasion corporelle mystique. Dès lors, et malgré un effort de mise à distance, force est de constater que ce corps occuperait finalement une place fondamentale au sein du parcours de Catherine, voire même une place d'acteur parlant ou de scripteur au coeur du film de sa vie.

7.2.1.1. Le corps suffocant

Lorsque Catherine aborde son rapport au corps, la confusion est d'emblée mise de l'avant. La jeune donne effectivement à voir une représentation opaque, contraignante et souvent difficile à mettre en mot d'un corps qui ne semble pas faire sens pour elle :

Faut que tu le traînes. Je sais pas. J'étais comme : pourquoi on a ça ? Pourquoi qu'on doit avoir un corps ? Pourquoi qu'on est... je sais pas, j'ai toujours eu un problème avec le corps physique, avec comme comprendre... t'sais je comprenais qu'on était... mais pourquoi le corps ? Les poumons, le rein ? Tout ça c'est tellement spécial pour moi genre.

L'ampleur des questionnements qui abondent autour de ce thème mettrait en lumière l'incompréhension d'un corps qu'elle ne pourrait faire sien : «Je sais pas, c'est là pis c'est lourd. Pis à un moment donné ça se désintègre, pis c'est comme... genre tu imagines on serait tous des os ? Non je sais pas. Je sais pas pourquoi ?» Elle relate un sentiment «bizarre», d'étrangeté qui l'habite de longue date alors qu'elle a «toujours eu beaucoup de misère à accepter le corps physique». Elle exprime par ailleurs des visions irréconciliables d'une enveloppe corporelle évoquée tantôt comme un «temple» dont il faut prendre soin, tantôt comme un support nécessaire à une spirale autodestructrice ancrée dans l'usure physique. De fait, cette lourdeur et cette confusion, tout autant que plusieurs éléments du discours telles que les références à la désintégration ou à l'intérieur du corps, nous apparaissent témoigner de fragilités importantes ou d'angoisses peut-être plus primitives. Ce corps, elle le présenterait presque comme un «autre» qui ne lui appartiendrait pas, comme si elle ne pouvait le comprendre et se l'approprier. Il est une simple «manifestation 3D, genre matérielle de l'humain genre».

Ultimement, ce corps bizarre ne se poserait que comme contrainte, voire souvent comme véritable persécuteur. Cela se traduirait par un vécu d'oppression, notamment évoqué par des éprouvés de suffocation : «j'étais comme un ours polaire dans une forêt amazonienne», en parlant de son rapport au corps à l'enfance. D'ailleurs, nous ne pouvons ici passer sous silence le fait que Catherine, à l'enfance, avait été «*full* asthmatique», ce qui ne nous apparaîtrait d'ailleurs pas tout à fait étranger à ces éprouvés d'étouffement mis de l'avant à différents moments à travers son parcours.

Encore plus qu'oppressant, il s'agirait de se représenter un corps toxique en ses origines, qui étoufferait Catherine depuis toute jeune. À cet effet, la jeune femme nous a fait part de la présence potentielle de traumatismes vécus par le corps à un âge préverbal, lorsqu'elle «étai[t] vraiment bébé». Elle n'était pas certaine de la nature de ce à quoi elle aurait pu être soumise, elle parlait de «trucs de viols» et de «trucs d'abus» confirmés lors de démarches de purification à l'étranger. L'intérêt ne serait évidemment pas de statuer sur la présence réelle ou non d'abus à l'enfance. Il s'agirait plutôt de noter l'inscription d'une origine traumatique à cette représentation corporelle qui se présente en quelque sorte comme moteur à cette recherche d'évasion.

7.2.1.2. Le fantasme d'évasion mystique; recherche d'un au-delà purifié du corps

Qu'il soit question de fantasme, de réalité vécue ou ressentie, le caractère toxique qui teinterait l'image du corps pour la jeune nous semble justifier cette aspiration à la fuite qui s'incarnerait à travers un fantasme d'évasion corporelle mystique, la recherche d'un ailleurs ou d'un au-delà au corps. Ce fantasme

s'actualiserait chez Catherine de différentes manières qui témoigneraient toutes d'une même volonté de mettre le corps à distance, de s'y soustraire. Elle évoque notamment et à de nombreuses reprises dans son discours, qu'elle souhaiterait effacer son corps ou encore «juste rester une vibration ou rester comme une genre [...] de *shadow* (ombre)». Nous pensons aussi évidemment à sa consommation, tout d'abord sous l'angle quantitatif. Catherine révèle être une consommatrice régulière de plusieurs drogues de natures différentes. Elle rapporte avoir régulièrement consommé de l'alcool ou de la drogue jusqu'à «*wip[er]* (être incapable de bouger ou de fonctionner)», s'en «rendre malade genre [...] tout le temps comme trop boire là», se rendre «jusqu'à pu [se] souvenir de rien» alors qu'elle accumulerait «les dettes d'ambulances, partout pis toute». On note que dans la façon de consommer, la massivité de la prise de substances permettrait un exil du corps, une perte des souvenirs de ses soirées, voire même des pertes de conscience franches nécessitant l'intervention de l'autre, essentiellement l'autre médical.

Si la quantité de substances consommées résonne avec le fantasme d'évasion, l'aspect qualitatif de sa consommation, c'est-à-dire le choix de la substance, s'y surajoute. De fait, Catherine consomme un peu de tout selon la disponibilité ou le contexte, mais elle est particulièrement adepte des substances hallucinogènes et plus spécifiquement de la kétamine. Cette drogue est un puissant anesthésiant et analgésique qui agit rapidement (CAMH, 2020). Elle semble procurer à Catherine un sentiment de sortir d'elle-même et d'ainsi acquiescer à ce fantasme de se substituer au corps, de se soustraire aux limites de la réalité. Elle n'est plus elle-même: «Ça te fait oublier tes valeurs, pis ça te fait oublier ta mémoire.» La jeune exprime aussi la recherche du *K-hole*, expression référant à l'effet dissociatif et hallucinatoire ressenti par la consommation de kétamine (CAMH, 2020). Fait à noter, ce ne sont pas tous les usagers de cette substance qui rechercheraient l'expérience très intense du *K-hole*, une expérience allant aux limites du redoutable et souvent décrite comme une expérience de mort imminente (Le Maléfan, 2017). C'est pourtant le cas de Catherine qui apprécie ses effets. En entretien, elle nous a décrit cette vive impression «que tu tombes dans un trou [...] (bruit d'aspiration)». De longues parties du discours ont été dédiées à l'expression enthousiaste et détaillée de l'effet qu'aurait la kétamine, ses sensations. Catherine semblait alors littéralement entrer en transe en nous laissant entrevoir un peu de cet univers dans lequel elle se réfugierait. Nous sommes entrée, pour un bref moment, dans une autre réalité avec elle, «un autre monde», une réalité où le corps n'a plus lieu d'être. Pourtant, Catherine vivrait cette réalité marginale davantage par les ressentis du corps que par la pensée ou la parole, comme en témoignent notamment l'insistance sur les sensations à travers son discours, ou encore le rendu interjectif de cette citation:

[Un univers] comme *full* cubique genre comme monde-là, c'est comme : tuk tu tu tuk (bruit évoquant les jeux vidéos). C'est *full...* aussi non ça va *full* comme fractal, mais comme :

«crouishh (bruit évoquant un fracas)» [...] comme tu traverses des dimensions pis tu vois des étoiles, pis t'es là : ouf!

Nous sommes d'avis que le choix ou la préférence de cette substance ne serait pas anodine en ce que ses effets coïncideraient, viendraient soutenir ou répondre à cedit fantasme d'évasion du corps chez Catherine. La drogue lui offrirait une suspension apaisante, bien que simulée, des limites corporelles et temporelles. Effets illusoire, certes, mais ô combien réels pour un moment. Du reste, autant elle aspire à se dissocier de ce corps persécuteur, autant elle en aura besoin pour le faire alors qu'il est un vecteur nécessaire à la consommation, donc indispensable à sa propre évasion.

Les substances hallucinogènes répondraient par ailleurs pour Catherine au besoin d'assainir son corps, de le détoxifier. Si elle reconnaît à certains moments sa consommation comme nocive, elle l'envisagerait aussi à travers le prisme de la purification, afin de traiter ce ressenti traumatogène au fondement de son lien au corps. La jeune aborde plusieurs expériences telles que l'apprentissage de «la médecine avec la DMT², les shamans» ou alors quand elle rapporte que «ça fait huit mois que tu es au Pérou, pis en Bolivie, pis au Nicaragua, pis tu te nettoies genre pis tu fais du peyotl³ pis tu fais de la ayahuasca⁴». On constate alors que des éléments de consommation, principalement hallucinogènes encore une fois, et des traitements purificateurs se côtoient de façon presque interchangeable. Comme si l'objectif de «prendre soin d'elle-même» se réalisait grâce à des expériences du corps, quelque chose qui transite par le corps pour finalement la soigner psychiquement. Il s'agirait ainsi d'une évasion mystique et purificatrice qui tend à justifier un processus autodestructeur, où primerait une certaine forme de violence faite au corps. À cet effet, les élans de vie et de mort se côtoieraient intimement et transcenderaient l'ensemble du parcours de Catherine.

Il nous apparaîtrait judicieux, avant de poursuivre, de qualifier le rapport plus général aux limites chez Catherine, qui nous semble sous-tendre ou autoriser le fantasme dont il semble être question ici. En fait, les limites apparaissent presque inexistantes, souvent non envisagées, voire non envisageables. Elles brilleraient paradoxalement autant par l'omniprésence de leur éclatement que par leur absence

² Diméthyltryptamine (DMT), un puissant hallucinogène (CAMH, 2020)

³ Petit cactus possédant des qualités psychotropes, «consommé chez certains groupes indigènes mexicains et encore utilisé de façon rituelle lors de cérémonies religieuses, mais aussi comme remède contre certaines maladies ou encore pour pronostiquer l'avenir.» (Stella, 2016, p. 131)

⁴ Psychédélique à base de plantes dont la principale substance active est la DMT, utilisé par les premières nations, principalement au Pérou, Brésil, Équateur et Colombie à des fins thérapeutiques et de rituels religieux. (ADF, 2020)

complète. Insistons sur le fait qu'il ne serait pas question, principalement, de transgression, bien que les comportements de Catherine puissent être vus comme transgressifs de différentes manières (consommation, prostitution, vols, etc.). En effet, il nous semble plus juste d'envisager une incapacité à intégrer les limites, à se les représenter, plutôt qu'une volonté ferme de s'y opposer. Rappelons que la première rencontre avec Catherine s'est faite suite à de nombreux changements d'horaire de dernières minutes, plusieurs incompréhensions, bref le temps semblait flou et malléable. Rappelons aussi comment elle nous avait flatté le dos lorsque nous l'avons vue pour la première fois, puis combien il avait été difficile de contenir son flot de paroles avant même d'avoir pu établir le cadre du processus de recherche. La question des limites avait alors rapidement été sujette à questionnements de notre part, et ce, avant même que le premier entretien ne débute. Le contenu des rencontres ainsi que leur réécoute nous auront aussi laissé une impression très vive d'éparpillement face à une montagne d'informations dont les différents fils rouges porteurs de sens s'entremêlaient à travers son parcours. À la lumière des analyses, nous croyons avoir un peu mieux compris que, finalement, ce rapport éclaté aux limites serait l'un de ces fils sur lequel il fallait tirer afin de mieux faire sens du parcours de Catherine. En ce sens, la représentation du corps n'y échapperait pas. Catherine témoigne de vécus tels qu'être aspirée par l'autre ou de simplement «ressen[tir] les trucs de tout le monde»; comme s'il n'y avait plus de limite entre elle et l'autre, voire remettrait éventuellement la capacité à être autre, à part entière, avec autrui. La prostitution semble elle aussi sous-tendue par ce fantasme d'évasion mystique du corps et d'effritement de ses limites entre soi et l'autre. Catherine évoque: «J'étais comme: yo, je vais me connecter avec genre [les clients], t'sais c'est intuitif.» (2.1, p.27) L'expérience de prostitution transcenderait les corps comme s'ils s'y fondaient: «il y a en a un, c'est mes phéromones là, c'est mes phéromones là, genre, c'est mes phéromones le fait *tripper* ben raide là, *tripper* (avoir beaucoup de plaisir) ben raide.» (2.1, p.33)

Malgré la mise de l'avant par la participante de cette fuite purificatrice et idéalisée du corps, permettons-nous d'insister sur ce qui nous apparaît comme l'envers de la médaille, c'est-à-dire la référence manifeste à un fantasme de violence à l'égard de son corps. La jeune femme, référant à son enfance, dit: «je voulais m'arracher le corps». À notre avis, cette citation rend compte de l'ampleur de l'angoisse à laquelle serait soumise Catherine qui subit un corps asphyxiant, impossible à supporter et dont il lui faudrait absolument se débarrasser pour survivre. Elle rapporte qu'elle «haïssai[t] ça là [le corps]». De fait, cette envie de s'«arracher le corps», cet ardent désir d'extirpation corporelle mettrait en lumière les racines brutales, primitives, pourtant très loin en apparence, mais finalement très proches, de cette fuite exaltante et transcendante que Catherine nous présente à travers la consommation ou la prostitution notamment. Du reste, ce corps, représentant de la réalité, aurait tôt fait de lui rappeler que l'expatriation

physique n'est que fantaisie illusoire et passagère, ou éternel recommencement menant pourtant réellement à l'éternité de la mort.

7.2.1.3. Le corps comme acteur parlant

«Ma vie c'est un film». Catherine a souvent employée la métaphore cinématographique pour parler de son parcours. Nous l'avons aussi repéré dans la façon qu'a eu la jeune de se raconter à nous alors qu'elle nous a exprimé sa trajectoire sous la forme de petits extraits de vie, comme des séquences de film évoquées de façon plutôt décousue. L'image du film aura ainsi bercé notre parcours d'analyse, tout comme il semble bercer le rapport que Catherine entretiendrait à la réalité, à son inscription subjective au cœur de sa trajectoire.

Nous ajouterions à cette idée du film que la jeune n'en serait pas complètement l'auteure, qu'elle le regarderait en fait se défiler sous ses yeux. Le corps serait alors à envisager comme acteur qui incarnerait différents rôles. Bien qu'il se destine en apparence à un rôle de figurant, un rôle de soutien tout au plus alors qu'il est le mal aimé de Catherine, il apparaît pourtant dans toutes les scènes : «la débauche», la prostitution, la consommation de drogue et d'alcool, les voyages, pour ne nommer que ceux-ci. Ainsi, serait-il plus juste de parler d'acteur principal? Oui, certainement, et probablement plus encore.

Ce corps autre se présenterait parfois comme sujet de l'action qui se joue. Il est le sujet principal. Au-delà d'un simple acteur, il apparaît presque comme une voix off qui mettrait en scène une pièce qui se joue devant les yeux de Catherine, voire parfois à son insu. Si l'on prend l'exemple de la prostitution, Catherine apprend en après-coup, par un client, qu'elle s'est livrée à certains actes sexuels desquels elle n'avait pas l'habitude. Le corps a sa propre trame narrative, selon une perspective où il choisirait et instiguerait les actions du film:

Je venais de faire : ben regarde là, tu te prostitues là, accepte-le donc. Un de mes clients il m'a écrit : «yo, tu fais des bonnes branlages». Là j'étais là : «Impossible j'ai jamais fait ça». Pis là j'ai fais : «Hein ! J'ai jamais faite ça, j'ai jamais faite ça.» «Oui oui oui, c'est écrit». Là j'étais là : «non non non non non». «oui oui oui». [...] des fois j'avais fucking besoin de *cash* pour mon *smack* (appellation courant de l'héroïne). C'est très possible. Là j'étais là : hein ! Je me suis déjà prostituée. Là j'étais là : je me prostitue surement, peut-être plus des fois. Là j'étais là : hein ! Pis là on dirait que ça m'a même débloqué mes massages, genre mes deux clients ont été *fucking* plus sensuels.

Il est vrai qu'elle avait consommé de l'alcool, mais nous insistons sur le fait qu'il pourrait s'avérer réducteur de limiter la compréhension de ces comportements prostitutionnels à l'influence des

substances. Bien qu'elles ponctuent le quotidien de la jeune et qu'elles définissent certainement son fonctionnement habituel, nous sommes d'avis qu'il est plus heuristique d'outrepasser une compréhension causale par laquelle la drogue – malgré son influence certaine – tend à exclure tout rapport subjectif face à son parcours. Il s'agira plutôt ici de noter la contribution et la cohérence de la recherche de ces moments où le corps prend le contrôle, à travers un processus plus global, plus fondamental, qui teinte non seulement le rapport au corps, mais également le rapport à la réalité. Ici, l'action précède l'appropriation subjective, voire le choix conscient, dès lors que son corps la précède. Il se joue quelque chose qu'elle tentera de comprendre et de faire sien en après-coup.

Le parcours de Catherine est marqué de moments où le corps devient ainsi le témoin actif d'un processus dans lequel elle est engagée, mais dont elle ne semble pourtant pas consciente, dont elle ne semble pas être le sujet. Citons comme autre exemple qu'en lien avec des symptômes d'allure anorexique survenus à l'adolescence, Catherine relate avoir pris conscience de la réalité de son corps et du processus dans lequel elle s'était engagée uniquement lorsqu'elle a été obligée de se confronter à la concrétude de la balance:

J'étais *full* comme le plus mieux (en santé) que je pouvais là [...], quand je suis allée voir ma mère, moi je pensais que c'était correct [...]. Pis là, ma mère elle m'a dit : «yo, monte sur la balance». Mais t'sais moi je m'étais jamais pesée de tout ce temps-là. Là j'suis comm : «ok !» Là je monte sur la balance, j'suis comme : «*what the fuck* (c'est quoi ce bordel)?». Là ma mère est comme : «yo t'es sur le point de l'anorexie.» Pis là je pars à pleurer.

Ici, le corps parlerait, à travers les mots, ou maux, qu'il possède, mais il scripterait de grandes lignes de l'action en s'imposant. Comment ne pas envisager ces manifestations ou conséquences négatives, liées à l'anorexie ici, mais aussi à une consommation importante ou à une vie ponctuée de fêtes, comme de véritables cris du cœur d'un corps épuisé par son usure effrénée, comme de véritables cris du corps? Ces symptômes du corps ont d'ailleurs été mis à l'avant-plan lorsque nous avons rencontré Catherine : «La vie a me ramène là. J'ai des maladies là, en ce moment. Faque j'suis comme : bon. J'suis comme vraiment obligée, de me prendre en main en fait.» Le corps lui rappellerait les limites contraignantes et douloureuses de la réalité qu'elle n'arriverait pas à s'approprier ou à reconnaître sans, justement, l'intervention du corps. Il s'imposerait en ultime représentant de la réalité, et ce, alors que la jeune elle-même n'est «tellement pas dans cette dimension-là».

Au final, le corps de Catherine brillerait autant par son appropriation dans la souffrance, son indicibilité, que par ses symptômes, ses manifestations ou sa mobilisation afin de justement s'en évader. Autant elle

aimerait le passer sous silence, autant sa présence s'impose bruyamment à Catherine. Tristement, force est de constater qu'au moment de notre rencontre, ces messages du corps semblaient constituer les derniers remparts face à une spirale autodestructrice.

7.2.2. La scène maternelle

Cette catégorie met en lumière la mise en scène du drame subjectif que Catherine aurait pu vivre derrière l'image d'une famille «parfaite». Nous explorerons ainsi ce règne du faux, qui aurait tissé son parcours, ainsi que le terreau familial sur lequel, ou peut-être plutôt face auquel, Catherine tenterait de construire sa propre subjectivité.

7.2.2.1. Le règne du faux

La jeune femme initialement à voir sa famille comme l'«image [d'une] famille parfaite». Mais à quoi réfère-t-elle vraiment par ce qualificatif? Il s'agit en fait d'«une famille où est-ce que les gens travaillent et ils voulaient comme une grosse maison, pis la grosse voiture nanana, pis la famille parfaite, pis les trois enfants qui vont à l'école pis qui vont réussir [...] la vie de paraître». Catherine insiste sur l'importance accordée, par exemple, aux possessions matérielles, à l'éducation, au statut social, bref, à des ambitions perçues comme valorisées au sein d'une société qu'elle qualifie de capitaliste : le règne de l'image et des biens.

Bien que cette description puisse sembler plutôt banale en apparence ou commune dans une certaine part de société, elle cacherait pourtant ici un secret. Il s'agirait en fait de penser à la photo d'une famille «parfaite», où tout est mis à profit en arrière-scène afin que rien ne craque en surface. C'est précisément ce faire semblant, ce décalage entre ce qui est montré et ce qui ne l'est pas qui sonnerait faux pour Catherine : «on montre pas que la cousine est *full toxicomane, fucking free based meths head* (importante consommatrice de métamphétamine). On montre pas qu'elle est lesbienne. L'autre oncle qui est schizo, on n'en parle pas trop.»

Si le rapport parfois décalé à la réalité a précédemment été exploré sous l'angle du corps, on pourrait ici le penser en lien avec ce règne du faux qui se tisse à travers l'histoire familiale. Celui-ci aura semblé contribuer pour Catherine à un désinvestissement de la réalité en ce qu'elle lui apparaîtrait finalement absurde alors que trônent le feint et le superficiel. Évoquons à nouveau l'image du film, de cette métaphore qui vient ici trouver une nouvelle résonance; mais contrairement à son rythme effréné, cette référence à la photo nous apparaît ici mieux correspondre au caractère statique de l'idéal familial, se

heurtant à la préséance de ce qui est montré à l'autre: «ma mère elle avait une image [de] famille parfaite», évitant peut-être, de ce fait, de montrer le drame qui se serait joué en secret pour Catherine.

Finalement, comment s'approprier des valeurs qui ne s'incarneraient pas, qui ne se vivraient qu'à travers l'image et le regard de l'autre? Catherine n'arriverait pas à se reconnaître, à adhérer aux valeurs familiales : «C'était pas moi, pour moi, tout ce *fake-là* (faux-là) genre. J'pense c'est ça qui m'a faite comme... c'était pas vrai, il y avait rien de vrai on aurait dit.» Catherine parle très peu de ses frères, mais lorsqu'elle le fait, elle évoque l'idée qu'ils auraient acquiescé aux attentes ou au rôle leur ayant été attribué dans ce jeu familial des apparences. Pour sa part, Catherine s'y serait refusée avec indignation dès le début de son adolescence: «C'est avec [mon frère] aussi que j'ai commencé à fumer du pot. Sauf que ma mère elle l'a replacé en le *pluguant* (branchant) sur les jeux vidéos pis en y payant ce qui voulait pour qui... fasse autre chose que ça. Mais moi j'étais *fucking* rebelle là». Notons ici comment la façon parentale de répondre aux besoins s'inscrirait d'ores et déjà dans quelque chose de plus concret, une aide matérielle ou une transaction familiale que l'on aurait presque envie d'entendre comme une rémunération en échange du rôle de figurant joué dans cette famille aux allures parfaites. À cet effet, la jeune réfère de différentes manières au fait que «[s]es parents, ils ont toujours tout offert dans l'fond» ou qu'elle a toujours eu «tout ce qu'[elle] voulais[t]». Elle avait tout au plan matériel; était-ce suffisant, pour elle, au plan affectif, au plan de l'espace pour être? Pour ce qui est de la réalité de ce qui a été offert familialement, nous n'en savons pas grand-chose. Psychiquement par contre, et tel que Catherine aurait pu le vivre ou se le représenter aujourd'hui du moins, Catherine semble avoir manqué de considération : «[ma mère] elle m'aimait, mais je me demandais si elle m'aimait vraiment ou si elle aimait le fait qu'elle ait des enfants à présenter aux gens, par rapport à comme la société dit que quand tu as réussi : tu as ta job, t'as ta maison, t'as tes deux enfants pis un auto genre.»

Nous comprenons que cette mise en scène se serait centrée autour du corps. Le rapport à la parole qu'impliquerait le règne du faux renverrait quasiment à son bâillonnement, et ce, dès lors qu'il s'inscrirait en marge de l'idéal familial. S'il a été précédemment question de la parole mise en scène ou traduite par le corps comme acteur parlant, Catherine relate qu'il n'aurait pas fallu montrer aux autres ce qui ne cadrerait pas avec l'image figée présentée, mais ne pas non plus en discuter au sein même de la famille : «on en parle pas trop. T'sais c'était *full* couvert : "pas de drogue, on prend pas de drogue".» À l'adolescence, Catherine va ainsi parler plutôt à travers une certaine mobilisation, souvent improvisée, du corps : «C'était *full*, t'sais on vous met aux meilleures écoles, ils m'ont mis au privé. T'sais moi je me suis faite renvoyer de mon privé là, c'était vraiment pas moi. J'ai comme foutu la merde pour qui me mettent

au public.» Comme si la parole n'était investie comme vecteur de communication et qu'autre chose devait se jouer afin de pouvoir s'évader des attentes parentales.

Il s'agirait en fait de se montrer sensible aux sens que l'on pourrait dégager de ce qui est mis en scène à travers l'usage et le support nécessaire du corps à l'adolescence. La jeune se montre en mal d'authenticité, en mal d'un lien, d'une transmission qu'elle pourrait ressentir plus vraie, peut-être moins ancrée dans l'image, le paraître. Pour le moment, cette véracité, son salut, elle ne la voit que dans la marge, en marge sociale, certes, mais peut-être aussi, ou plutôt surtout, en marge des racines familiales, à tout prix.

7.2.2.2. Le drame de l'impossible subjectivation

Bien que Catherine déploie des efforts colossaux afin de rejeter la transmission familiale, force est de constater qu'elle ne semble pas tout à fait arriver à ses fins. Nous verrons que malgré le rejet déclamé haut et fort des valeurs parentales, celles-ci ne resteraient pas moins omniprésentes à travers sa trajectoire, de façon potentiellement aliénante.

Ainsi, le drame dont il est ici question serait celui de Catherine, celui qui se jouerait depuis longtemps en arrière-scène, tout en silence. Il s'agit de ce que nous appellerions le drame de la subjectivation impossible, en écho à l'objectivation ressentie. Nous insistons sur le caractère subjectif de l'expérience vécue dont nous tenterons de rendre compte aussi fidèlement qu'elle nous a été transmise par la jeune. Il ne s'agit pas de commenter la qualité des rôles parentaux réels, mais plutôt de donner sens aux figures parentales telles qu'abordées par la jeune.

Nous invitons donc le lecteur à penser ce drame comme se livrant principalement sur la scène ou le théâtre maternel. Mais alors qu'ont été évoquées des valeurs, ou plus largement cet environnement familial ressenti comme factice, pourquoi mettre sous les projecteurs cette image de la mère comme porteuse fondamentale du faux et de la contrainte du rôle que Catherine devra endosser? Pourquoi pas une scène parentale, voire même une scène paternelle, alors que ce père, ce «*fucking* capitaliste blasé» en ferait un porte-étendard tout désigné? À notre avis, l'une des clefs explicatives résiderait en une meilleure compréhension de la nature des représentations parentales à l'enfance et de la valence de leur investissement dont témoigne la jeune.

En ce qui a trait à la relation au père, Catherine parle d'une certaine distance, voire d'absences réelles en ayant ponctué l'historique: «[Ma famille,] on était quand même proche. Mon père était moins proche, pis dans l'fond... euh c'est ça, mon père était moins proche de nous. Mais après ça je l'ai pas vu pendant longtemps dans ma vie.» Sa présence à l'enfance se résumerait à des flashes: «Je m'en souviens pu en fait, on dirait je le cherche, j'ai des flashes mais je m'en souviens pu trop.» Tels des fragments d'un film que l'on ne pourrait reconstituer, Catherine serait habitée de ces images immobiles, de flashes qui ne feraient pas sens, mais qui seraient tout simplement là: «J'ai le flash de moi avec un robe rose, pis des fleurs. À un moment donné à une fête, on était à une fête. [...] Pis c'est tout.» Un peu comme si elle se trouvait devant des photos d'inconnus et qu'on lui demandait d'en raconter l'histoire derrière, l'anecdote, l'affect alors ressenti. Elle n'en aurait aucune idée. Comme si ces flashes ne lui appartenaient pas, comme si ses souvenirs de la relation au père ne pouvaient prendre vie. Cette figure du père se serait ainsi inscrite par son absence, par le ou les rôle(s) qu'il n'aurait pas joué(s) ou n'aurait pas pu jouer; comme si la relation avait manqué de soins, d'investissement, manqué d'espace afin de pouvoir s'incarner.

Il serait bien entendu très difficile de statuer sur les événements réels sous-jacents à cette image paternelle distante et tel n'est par ailleurs pas notre but. Il reste toutefois primordial de se rapporter à l'image que Catherine conserverait du couple parental: «Ma mère pis mon père avaient *full* pas une bonne relation ensemble. Pis ma mère elle le *bitchait* (parlait dans son dos) tout le temps pis mon père il disait que ma mère était *full* (Catherine agite sa main près de sa tête comme en signe de folie). [...] faque là ben ma mère elle a coupé mon père.» Ou encore: «[Ma mère] m'a coupé de mon père six ans de temps, en disant qu'il était vraiment de la merde et qu'il s'occupait pas de nous genre.» À deux reprises, Catherine présente une mère qui coupe le lien au père, qui l'aurait évincé, une mère qui n'admettrait pas cette relation à l'autre parent. Ceci nous mènerait progressivement vers une meilleure compréhension de cette image de la scène maternelle, alors que l'on verrait poindre l'omniscience d'une figure maternelle qui n'autoriserait pas le tiers.

Évoquons à cet effet l'un des premiers constats que nous avons pu faire au terme des entretiens, avant d'en avoir fait l'analyse formelle, soit la forte présence de la mère à travers le processus. Catherine nous en aura parlé à de nombreuses reprises, qu'il soit question de souvenirs, d'expériences, de discussions chargées affectivement. Sans se livrer à des analyses quantitatives, Catherine y réfère beaucoup plus qu'elle ne le fait pour son père; d'autant plus qu'elle mentionne souvent ce dernier en lien à des événements relatifs à la mère. Au moment des entretiens, la jeune avait d'ailleurs encore des contacts très fréquents avec cette dernière, alors qu'elle ne voyait pratiquement plus son père. Au second

entretien, Catherine s'était présentée avec un affect assez déprimé. Le matin même de la rencontre, elle avait prévu une rencontre avec sa mère qui devait venir la chercher très tôt le matin. À son arrivée, sa mère l'aurait trouvé «*wipée* (incapable de bouger ou de fonctionner)», c'est-à-dire amorphe dans son lit avec la gueule de bois. Elle l'aurait alors déçue, encore une fois, et cela avait d'ailleurs semblé orienter le ton affectif de notre rencontre. Catherine se montrait beaucoup moins active, plus découragée ou déprimée lors du seconde entretien. Ainsi, la mère n'était pas que citée à travers le discours, son regard semblait contribuer à l'entretien, comme en tracer le dessein.

Le récit qui nous est raconté de la relation entre Catherine et sa mère prendrait pour sa part racine dans un rapprochement presque originare du corps. Il ne serait pas ici question de la grossesse ni spécifiquement de cette préoccupation maternelle primaire à travers laquelle se vivent les premiers instants de vie. Catherine évoque plutôt un rapprochement à la base d'un corps malade, une grande proximité qui se serait installée à travers les symptômes physiques: «Ça d'air que j'étais vraiment comme asthmatique là, je sais pas trop là. Moi je m'en rappelle pu là, ça c'était très très jeune.» On lui aurait relaté que sa mère, face à la maladie, était retournée aux études dans un domaine y étant étroitement lié afin de mieux répondre aux besoins physiques de sa fille. Nous pourrions ici émettre l'hypothèse que la prime enfance de Catherine aurait été le terreau fertile d'angoisses de mort; nous imaginons assez aisément l'ampleur de l'inquiétude maternelle face à un enfant dont le lien à la vie, sa respiration, est menacée. Mais il n'en aura pas été question de cette façon pour Catherine. Nous insisterons plutôt sur ce mythe familial qui semble se tracer encore davantage: «mon père lui, il travaillait, pis ma mère elle prenait soin genre.» La mère se présenterait comme la figure de soin principale, elle aurait le rôle principal du parent tout en abnégation, alors que le père ne serait admis autrement qu'en soutien secondaire ou en pourvoyeur absent.

Or, si une proximité réelle est évoquée à la base des symptômes, c'est son homologue psychique qui nous apparaît la pièce maîtresse de ce drame d'un processus de subjectivation interrompu. Depuis l'enfance, bien qu'elle ne le nomme pas ainsi, Catherine donne l'impression d'avoir été investie comme un objet narcissique, un prolongement soumis aux désirs de la mère alors que cette dernière nous est donnée à voir comme la réelle metteuse en scène «qui contrôlait beaucoup beaucoup beaucoup». «Elle était vraiment comme dans l'apparence, dans l'apparence de ce que moi je projetais face à elle genre»; Catherine devait être «telle chose». Dans cet univers maternel, son rôle prédestiné était celui de la «petite fille avec les cheveux d'ange là. J'avais t'sais là genre les petites pommettes genre, t'sais là vraiment j'étais une petite enfant en santé, *full* belle là.» Il sera ici intéressant de soulever ce contraste

entre l'enfant fragile, asthmatique, et ce corps qui se présente spécifiquement «en santé». Catherine donne ultimement l'impression d'incarner un corps né du fantasme maternel, comme si celui-ci aurait parfaitement coïncidé avec la distribution du rôle attendu par sa mère. À cet égard, c'est un peu comme si son corps ne pouvait lui appartenir tout à fait, qu'il appartiendrait finalement autant à la mère qu'à Catherine. L'enfance serait ainsi figée dans ce rôle de petit ange, comme sans espace accordé pour être autre ou pour être elle-même.

Catherine relate ne pas s'être initialement opposée à ce rôle, du moins selon ce qu'elle en donnait à voir. Lorsqu'elle était toute jeune, elle parle d'elle comme d'une enfant très sage, calme. Bien que cela était tout indiqué pour son rôle, elle évoque l'idée d'être coincée, «bloquée»: «Des fois ça me tente pas de parler, mais comme quand j'étais plus jeune j'étais *full* bloquée. J'aurais été là genre : (bruit de blocage, Catherine mime une paralysie).» En parallèle, la jeune femme parle d'un désinvestissement de la réalité déjà présent à cet âge, au profit d'un investissement manifeste de l'imaginaire:

Quand j'étais vraiment vraiment jeune, je m'entendais bien là [avec ma mère], comme j'étais *full*, j'étais *full* calme là pis je sais pas. J'avais plein d'amis imaginaires genre pis comme je foutais vraiment pas la merde, je me parlais souvent, je jouais avec moi-même. Je criais pas, je faisais pas de crises.

Cette dernière citation met en lumière la solitude qu'aurait pu vivre Catherine, déjà très jeune, une solitude qu'elle évoque malgré cette étroite proximité maternelle. Reste que cet investissement de l'imaginaire nous est apparu autoriser un espace peut-être plus personnel, un espace paradoxalement plus incarné; mais quel en était, psychiquement, le prix pour Catherine?

Avant de poursuivre, notons que ce corps qui sied parfaitement au rôle qu'elle perçoit si cher à sa mère, Catherine ne l'aimerait pas : «Au primaire t'sais je m'habillais, mais je pleurais tout le temps dans les cabines. Je me trouvais pas belle, je me trouvais grosse pis je me trouvais ci, pis ça». Si nous avons abordé le corps à l'enfance sous l'angle de l'oppression ressentie, à un autre niveau, la jeune relate une grande insatisfaction, voire une haine face à l'image de son corps: «à un moment donné je m'étais coupé les cheveux, pis là je ressemblais à un petit homme. Ça c'es une autre place. Pis là je pleurais, pis j'étais comme : j'suis tellement pas belle, pis nanana. Pis *my God*. Je sais que je pleurais souvent pour ça là.» Dès un jeune âge, Catherine rapporte des préoccupations autour de son physique, d'une image en souffrance. C'est alors vers sa mère, toujours aussi centrale, qu'elle se tournait lors de ces moments de déception corporelle, alors que c'est aussi sa mère qui lui rappelle aujourd'hui ces rapprochements : «Je pleurais beaucoup beaucoup à ma mère t'sais, ma mère elle me consolait beaucoup pour ça. Je pleurais

full, ça je m'en souviens pas, par exemple c'est ma mère qui m'en a rappelé en fait dernièrement quand on s'est vues.»

7.2.3. La marginalité positive

Cette révolte, nous la concevons tout d'abord comme une quête adolescente touchante afin de se définir comme sujet, d'écrire son propre rôle, de vivre ses expériences et d'enfin trouver un milieu qui lui ressemblerait. C'est dans la marge que Catherine semblera trouver réponse à ses aspirations. Il s'agirait en fait de penser à une marginalité positive où refuser d'adhérer aux valeurs d'une société qu'elle rejette permettrait à Catherine de tendre à se définir par elle-même.

Chez cette participante, la marginalité servirait de prémisse intrinsèque à sa représentation identitaire. Elle se rappelle s'être sentie différente, hors norme, et ce, dès un très jeune âge : «J'ai tout le temps été *full* excentrique pis colorée». À l'adolescence, cet univers marginal, le monde de la rue, se serait rapidement présenté à elle comme très cohérent, voire séduisant, en ce qu'il lui aurait permis de se regarder positivement face à une société qui semblait l'emmurer et à laquelle elle ne pouvait appartenir. Tout se serait passé comme si la rue était un exutoire naturel, sensé, qui lui permettait de s'extraire d'un environnement suffocant lui renvoyant une image négative d'elle-même et duquel elle se sentait déjà décalée. Très jeune, Catherine se dit d'ailleurs attirée par les parcours de vie hors normes: « à 13 ans j'lisais beaucoup de livres genre Christiane F.⁵ ou L'Herbe bleue⁶ [...] Tout cas, je sais pas des trucs vraiment intenses là.» Elle nous fait aussi part d'une vision de la rue qu'elle reconnaîtra comme idéalisée, mais seulement en après-coup:

Depuis l'âge de 14 ans, j'allais toujours dans la rue, pis je parlais aux itinérants. Il y avait tout le temps des itinérants. Je sais pas pourquoi, c'est toujours moi que je connectais avec eux, je les trouvais *fucking* intéressants. Des fois c'était des hist ires de guerres, de ci, de choix personnels. J'étais là : yo, c'est des esties de guerriers, c'te monde-là. En tout cas, ça c'était ma vision. [...] Moi ça m'impressionne là, t'sais genre la simplicité volontaire ou complètement hors société.

Plus jeune, elle connectait avec les personnes en situation d'itinérance, un peu comme elle connecte aujourd'hui avec ses clients, qu'elle décrit d'ailleurs comme marginaux et peu aisés financièrement. Ainsi,

⁵ En référence au roman biographique «Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...» (Hermann et Rieck, 1981) portant sur une jeune fille allemande et son parcours à travers la pauvreté, la découverte des drogues dures et la prostitution.

⁶ Roman présenté comme le journal intime d'une jeune fille droguée (Sparks, 1972).

c'est dans la marge que Catherine retrouve le plus fort sentiment d'appartenance, à entendre au sens identitaire, mais aussi affiliatif. Non seulement Catherine se reconnaît dans cet univers, mais c'est aussi à travers celui-ci qu'elle trouve un groupe, un milieu réel auquel se rattacher et s'identifier alors qu'elle aurait été une enfant isolée à l'école. Elle évoque les soirées «à *chiller* (traîner) dans les parcs» avec ses nouvelles fréquentations ou encore ce nouveau type de famille idéalisée que ses amis lui inspirent: «la nouvelle petite famille qu'on s'était rencontrés. Du monde *full* purs, *full* bons. Math était *fucking* drogué aussi, mais Alexis, moins genre. Pis comme, t'sais, genre ensemble on a comme *full*... je sais pas là, c'était *full* beau genre», «des *fucking* bons amis maintenant, mes frères, mais que eux ils ont commencé à s'injecter après.» Dans cet univers, la consommation serait porteuse d'appartenance, comme une clef affiliative, une clef qui ouvre à un nouvel univers relationnel: «À 12-13 ans genre, j'ai commencé à voir c'était quoi [la consommation de pot]. [...] Pis là j'ai commencé à changer du tout au tout. J'ai traîné avec du nouveau monde. Euh, j'ai tout changé». La consommation serait omniprésente dans le monde de Catherine et dans son cercle social alors qu'elle se révélerait comme le liant principal des différents acteurs : «une *vibe* (ambiance) de comme, je vois des amis tout le temps, tout le monde consomme».

Bien que Catherine dépeigne, à première vue, un entourage relationnel très proche et étoffé, il se présenterait plutôt comme très mouvant, c'est-à-dire fluctuant à travers le temps, selon les voyages, les rencontres ou encore les décisions impulsives. Elle ne semble pas avoir de groupe d'amis précis ou stable; les liens se tisseraient, se détiendraient et se retisseraient rapidement alors que les individus derrière la grande proximité décrite resteraient finalement difficiles à cerner et à différencier. Malgré cette mise de l'avant d'une affiliation relationnelle très forte, il serait plutôt question d'affiliation au milieu de la rue, à cette «grosse famille *underground* (souterraine)» dont l'image serait portée tour à tour par différents acteurs de soutien, plutôt qu'une affiliation à des individus singuliers et distinctement investis. Ceci nous apparaîtrait d'ailleurs mettre en lumière une grande solitude qui se tisse à travers le parcours de Catherine.

En termes de marginalité positive, la prostitution viendrait elle aussi répondre à ce besoin de trouver sa place et de se définir hors de la mère. Il s'agirait, de fait, d'un milieu en marge de la société, accessible pour la jeune et tolérant face à sa différence:

J'avais tellement essayé là, d'avoir des jobs légales, là, mais tellement. J'ai des vêtements comme ça, j'ai des *piercings* , je travaille illégalement genre... j'ai eu une job légale dans ma vie depuis que j'ai 14 ans. Toujours été en dessous de la table. Genre, je m'en vais au Nouveau-Brunswick, au Nicaragua c'est *full* pas stable, pas fini mon secondaire cinq. Yo, personne me voulait là.

Avant de poursuivre, nous comprenons que l'industrie du sexe peut bénéficier, à différents niveaux, des vulnérabilités portées par certains individus, notamment en situation de rue, ne serait-ce qu'au plan de la non accessibilité à l'emploi légalement, donc aux sources financières légitimement reconnues. Notre regard reste toutefois axé sur celui de la jeune femme et non sur l'intention ou la moralité des acteurs du milieu. Ce que Catherine donne à voir, ce serait en fait un sentiment de rejet social, mais aussi une chance que lui offre la prostitution, une opportunité, une ouverture, un espace qu'elle peut occuper légitimement. Et force est d'admettre que la prostitution aurait été présente là où tant d'autres ne semblent pas avoir pu l'être.

Toujours en ce qui a trait à la marginalité identitaire positive, il s'agirait finalement d'envisager son caractère positif sous l'angle de l'accès à un espace créatif. Catherine fait référence à de nombreuses reprises à l'art ou à la créativité qui se révéleraient centraux dans sa définition d'elle-même. Par exemple, elle voulait dédier une pièce complète de son appartement à une salle d'art, ou encore, elle nous a parlé d'admiration pour ses amis artistes: «Il est tellement sur la coche là, genre un estie d'artiste de malade». Non seulement son discours est ponctué de références à la créativité, mais cette thématique se manifesterait aussi à travers l'envie de se développer, un désir de grandir, d'évoluer, d'aller de l'avant, de «tellement créer d'autres choses genre». Il y a quelque chose chez Catherine qui aspirerait à plus alors qu'elle se montre très curieuse. Si elle ne présente pas l'école comme sa tasse de thé, elle réfère néanmoins à une panoplie d'intérêts: la lecture, la culture des plantes, la médecine traditionnelle, la musique et la danse, le yoga, les massages ou encore la fermentation alimentaire. La nature des activités et le sens qu'on pourrait leur prêter sont multiples; il n'en reste pas moins que celles-ci seraient systématiquement perçues par Catherine comme faisant partie de cet univers hors des normes sociales, et plutôt cohérente avec la marginalité de la rue. C'est un peu comme si l'inscription dans la marge, hors du milieu familial et loin de tout ce qu'il lui évoque, l'autorisait à devenir sujet, à explorer, se découvrir.

Ici, le corps serait à envisager comme véhicule de la découverte, de cette quête d'elle-même, notamment par la danse, le yoga, les massages, etc. Selon cette compréhension, la drogue se présenterait elle aussi comme un espace de soi créatif, accessible et recherché par Catherine. En parlant de kétamine : «c'est trop fou là. Tu traverses pis là tu vas comme, pis on dirait que tu as des illuminations, ça te dit vraiment des trucs là.» Elle aspire à se définir, se découvrir psychiquement en passant par les éprouvés du corps. Par ailleurs, l'entrée dans la prostitution qui s'est faite sur la base d'une envie consciente de s'actualiser, témoignant à nouveau de cette recherche d'elle-même: « Je travaillais dans un centre d'appels là. J'étais comme : "non". Moi faut que ça me développe là. Pis là j'ai *full* développé ma, mes massages, *fucking*

nice. Là je m'en vais en voyage, j'ai même pu faire de la masso en voyage». Catherine est valorisée lorsqu'elle touche à la sphère d'activité prostitutionnelle : «[J]suis bonne en massage sûrement, massothérapie. Ben sûrement que j'ai une *touch* (un talent naturel). Genre mes amis me disent que j'ai une criss de *touch*». Ici encore, on aurait l'impression qu'autant Catherine sollicite son corps, autant elle serait guidée par ce dernier. En parlant de son initiation intuitive aux massages érotiques : «pouf ! Ça tombe que j'ai *fucking* la *touch* de ça.»

7.2.4. La révolte nécessaire; l'illusion de la différenciation

Ainsi, à l'adolescence, la marginalité pour Catherine se révèle inscrite dans une quête d'elle-même à travers ses aspects identitaires, affiliatifs et créatifs. Or, force est de constater que Catherine se dévoile quelque part prise dans cette marge de la société. La jeune est identifiée à cette part d'ombre familiale, qu'elle envisagerait d'ailleurs comme beaucoup plus authentique. Elle a les deux pieds dans cette marginalité familiale transmise en creux, celle dont il ne faudrait pas parler. Catherine ne se révélerait pas comme l'enfant exposé sur la photo de famille parfaite, au contraire : «quand tu arrives, pis ton enfant tu le montres, pis tout le monde sait, par rapport à d'autres bouche-à-oreille de ci, de ça, que l'enfant prend de la drogue, qu'elle est partie, qu'elle nanana. T'sais, c'est comme tu peux pas en parler de cet enfant-là là». Notre hypothèse serait à l'effet que Catherine rejouerait socialement, c'est-à-dire en miroir, ce qui se joue dans la famille:

Ça part de voir toutes les petites filles qui se prennent en photo, qui se maquillent pis qui veulent être *prep* (bon chic bon genre). Genre ça me fait chier, ça part de profond genre, j'ai le plus gros *hate* envers, pas le plus gros mais j'ai un estie de *hate* envers la société là. Je pourrais passer des mois à me *shooter* (piquer) en pensant à quel point le monde est de la marde. Pis j'en fais partie là. J'suis un estie d'humain genre, *fuck*. À quel point le monde y se mettent des diplômes pis des trucs pour *fuck all* (rien), juste pour montrer qu'il a un diplôme. En tout cas là, genre *fucking* gros *hate* de société qui m'a fait genre tout détruire. J'étais comme, genre mon privé, je les faisai chier là. Je passais mes notes à 95% pis j'étais comm : Mangez de la marde. J'fumais des bats, j'étais comme : *checkez* (regardez) comment c'est de la marde votre affaire genre. Pis toutes les petites *fakes* (personnes fausses, superficielles), plus t'es riche plus t'es na na na. J'étais comme, estie que vous faites r... pis t'sais je me suis faite intimider au primaire.

Nous nous demandions alors s'il était uniquement question de la société? Cette dernière citation mettrait en lumière une colère, une hargne autodestructrice et nécessaire du corps, traduisant l'ampleur de la souffrance vécue face à l'emprise des attentes sociales, mais peut-être surtout face à l'emprise de l'idéal familial, et plus spécifiquement maternel. Il y aurait une impossibilité fondamentale de s'y conformer, de s'y reconnaître. Catherine devra dès lors, et sans cesse, s'y opposer afin d'exister, ce qui nous semble se

faire à son propre détriment: «j'étais comme : c'est pas la drogue là, moi c'est tout votre système que j'emmerde. J'étais comme : ça part du plus profond de genre, voir ta maison pis vouloir te faire chier avec ta maison continuellement me fait chier.»

La jeune femme dit pouvoir «toute cré[er]», comme elle se représente parfois l'avoir fait avec sa vie, son film. Elle aurait à certains moments l'impression de pouvoir mettre en scène ce qu'elle veut, donner à voir ce dont elle a envie aux spectateurs. De toute manière, c'est du faux, ce n'est que jeu d'illusions : «Qui tu veux plaire? À toi-même? Tu te vois même pas continuellement dans le miroir là, c'est un mensonge là. Genre c'est pour que ton ego soit... pour que tu aies une illusion d'apparence que tu veux genre.» En parlant de son parcours, elle dit : «Ma vie c'est un film, pis ça peut *full* questionner des gens là. Genre mon mode de vie peut questionner *fucking* de monde.» Comme si paradoxalement, elle ne s'en sortait pas, comme si elle jouait toujours au jeu familial, différemment, certes, c'est-à-dire en adoptant un autre rôle que celui attendu, mais le spectateur reste implicitement présent, et son regard l'importance de son regard le serait tout autant. Dans pareil contexte, que reste-t-il à Catherine de réel, d'incarné, d'approprié finalement, au-delà de ce qui passerait par l'autre, de ce qu'elle montrerait à l'autre?

Il s'agit ainsi de considérer l'envers de la médaille de cette marginalité présentée plus haut, le côté peut-être plus sombre de cette révolte, et plus spécifiquement en ce qu'elle nous semble inévitable, essentielle, et ce, jusqu'à l'accablement, jusqu'à l'autodestruction. Malgré une apparence de positionnement délibéré qui semble tendre vers l'individuation, quelque chose contraindrait Catherine à se soumettre à la marge pour se défaire du désir de l'autre, du rôle prescrit, de sa vision de l'idéal rigide parental. L'on remarque la teneur foncièrement réactive de sa quête, de sa contestation. La révolte flamboyante serait ainsi fondamentale en ce qu'elle permettrait à la jeune de s'objecter au rôle, d'être sujet, ou plutôt d'aspirer à l'être. Catherine semble devoir aller très loin dans le négatif, se tenir très loin du rôle attendu sous peine de s'y confondre et de ne pas être entendue.

Du reste, si elle doit systématiquement tendre vers l'opposition, cela ne lui laisserait-il pas, finalement, que très peu d'options? Paradoxalement, c'est ce caractère vital qui effriterait l'objet de sa quête en ce qu'il l'obligerait à cette opposition; il la contraindrait au négatif pour exister et la maintiendrait aliénée à un désir qui ne serait toujours pas le sien. C'est précisément ce paradoxe, cette illusion, qui s'infiltrerait tout au long du parcours adolescent de Catherine, de ses tentatives d'individuation qui tomberaient à plat et qui viendraient plutôt contribuer à une spirale de destruction. La jeune donne à voir un

éloignement spectaculaire de l'idéal familial, de la scène maternelle, et ce, par son rôle dissident. Elle resterait néanmoins figée dans ce lien de rébellion; un peu comme si sans lui, elle ne pouvait pas se définir : «J'avais toute offert, en autant que je prenne pas de drogue et que je suive les règles. Ben moi j'ai pris de la drogue pis j'ai pas suivi aucune règle.» Nous proposons ici au lecteur de se représenter la bobine d'un film. De façon très imagée et simpliste, c'est un peu comme si la jeune tentait de s'approprier le négatif des pellicules du film de la famille parfaite afin de mettre en scène son propre parcours. Nous pourrions aussi penser à l'idée d'un anti-casting (distribution), alors que le casting reste intrinsèque, comme essence à sa définition. Catherine s'y opposerait, tout autant qu'elle en aurait besoin et y resterait accrochée.

7.2.4.1. La dictée du corps

Revenons sur la question du corps, mais cette fois-ci à l'adolescence et plus spécifiquement en termes d'appropriation des changements pubertaires. Encore une fois, nous évoquerons cette emprise maternelle subjectivement ressentie, à laquelle n'échapperait pas cette transmission forcée de la représentation du féminin ou de comment être femme? À noter qu'ici, les costumes revêtiront beaucoup d'importance alors que l'apparence serait encore une fois maître. En effet, de façon cohérente avec ce qui a pu être évoqué précédemment, la féminité renverrait à l'image, et sa transmission à une prescription. Catherine en parle d'une façon intrusive, imposée et à travers laquelle son corps ne pourrait, à nouveau, lui appartenir tout à fait: «Le fait que j'ai jamais porté de talons hauts, ça a choqué ma mère là. Ça l'a choquée dans sa vie quasiment genre (rire).» Ou encore: «moi je suis tellement pas ça que pour [ma mère] ça la choquait que je me rase pas les jambes ou que genre, je me maquille pas ou blablabla.» Non seulement ne serait-elle pas reconnue comme sujet d'une féminité autre que celle admise par la mère, mais Catherine en deviendrait décevante pour la mère. Soulignons ici la colère maternelle, perçue du moins, face au rejet du même, face au rejet d'être comme la mère. Comment alors ne pas entendre un certain déni de l'altérité? «Plusieurs fois elle était là, t'sais genre : "moi si tu es comme ça, je te sors pas."» Soit elle était comme sa mère le voulait et jouait le rôle, soit elle restait cachée, elle était effacée du portrait.

Le corps sera par ailleurs largement mobilisé par Catherine, en opposition à sa mère; la jeune utiliserait ce support afin de susciter les réactions:

[Ma mère] a sortirait pas juste comme ça là t'sais. T'sais juste comme juste je m'en vais là, ça prend deux secondes. Elle, c'était comme plus... pis quand j'étais jeune c'était comme: "tu

peux pas faire ça ou t'habiller de même ou te mettre des bandeaux. On dirait que tu sors de la rue".

Les souvenirs que Catherine évoque vont d'ailleurs souvent faire écho aux vêtements, à des boutiques qui feront office de décor pour ces souvenirs ponctuant l'historique mère-fille :

[Ma mère] était comme : «je t'amène dans un magasin». Pis là j'étais : « ok. » Mais elle voulait *full* que j'aie à une place, je sais pas moi, Urban outfitters, ou je sais pas comment ça s'appelle, genre Amnesia t'sais genre je sais pas trop, genre American Eagle, des places *full* comme chères et dispendieuses. Pis j'étais là : «ben non ! » T'sais j'étais comme : «Ben non». Pis là elle était là : «ben oui t'sais, je veux t'acheter ça, c'est à la mode nana». Pis moi j'étais comme : «ben non, on va aller dans...» Ça c'était dans le temps où j'étais *full* plus hippie là, (rire) j'étais comme : «non, on va aller dans des friperies pis dans des petits magasins indiens où est-ce que c'est pas cher.» Pis t'sais, ça marchait pas pour elle genre [...] ça lui fait vraiment de la peine, genre intérieur là. Ça... ça y fait de la peine.

En toute honnêteté, nous aurions souhaitée que sa mère se rendent dans ces friperies et magasins indiens, afin d'autoriser la différence. Nous sommes d'avis que cette dernière citation traduirait avec justesse l'impossible réunion différenciée entre Catherine et sa mère, l'impossible sentiment de reconnaissance subjective, de lieu autorisé pour être. Nous employons ici l'expression «lieu autorisé pour être» de façon délibérée alors que nous aurions pu employer «lieu pour être femme»; ceci n'aurait pas nécessairement traduit ce qui semble donné à voir par la quête de Catherine au moment des entretiens. Il y a quelque chose qui irait plus loin, qui irait bien au-delà de la féminité, voire plutôt en deçà de la féminité, mais qui se négocierait pourtant à travers elle. Encore une fois, Catherine pousserait cette image d'opposition jusqu'à l'extrême, jusqu'à ne pas prendre soin d'elle-même : «mais t'sais surtout avant, quand j'avais du linge qui sentait le *pookie*⁷ pis qui puait la merde pis tout, c'était vraiment intense pour elle d'accepter».

7.2.4.2. L'attaque du corps, de quel corps?

Les négociations bruyantes d'un processus de séparation-individuation fragile, comme aliéné, viendraient ainsi se jouer et se rejouer à travers le corps, sa mobilisation concrète, une mobilisation presque systématiquement autodestructrice. De fait, si l'idée chez Catherine que son corps ne lui appartiendrait pas tout à fait a été proposée, ici, nous irions jusqu'à réfléchir la chose ainsi : en se séparant, elle détruit son corps, mais ne serait-elle pas en train de mettre en scène un fantasme de défusion maternelle, le

⁷ Terme qui référerait à quelqu'un de «drogué, [...] vient d'un mot désignant la pipe à crack» selon le dictionnaire collaboratif du français parlé : La Parlure (2022).

fantasme de bafouer ce ressenti d'emprise maternelle sur son corps par son attaque? C'est Catherine ou sa mère, l'une ou l'autre, ou peut-être l'une et l'autre finalement : «j'allais la tuer»

Lorsque Catherine parle de la réaction de ses parents à sa consommation, elle utilise des termes chargés, ce qui nous apparaît révélateur de la nécessité, d'une certaine vitalité impliquée par ce recours aux substances, ce recours à un objet externe. En référence à sa mère, Catherine exprime que par son rythme de vie et sa consommation : «Moi je fumais du pot, pis c'était tout le temps ma faute dans l'fond, pis que j'allais la [mère] tuer dans l'fond. Pis là c'était *full* intense.» . La jeune mentionne par ailleurs que son père ne va «pas commencer à se tuer par rapport au fait que genre toi, ta vie tu décides de faire autre chose». Le rapprochement de ces citations mettrait en évidence, de façon grossie certes, mais bien parlante, comment psychiquement, le père resterait sain et sauf face à la violence à laquelle Catherine soumet son propre corps, alors qu'elle «tuerait» sa mère par ce qu'elle s'inflige à elle-même. Comme si les corps avaient les mêmes racines et qu'ils pouvaient s'affecter directement: «[Ma mère] me répète souvent que je vais la tuer genre, ou qu'elle va aller prendre des antidépresseurs pis tout.» Soulignons ici la solution évoquée par la mère afin de contrer une souffrance psychique, soit la médication; solution légitime pour de nombreux individus, certes, mais force est de constater qu'elle s'inscrirait non loin de la solution que Catherine admet elle-même.

À notre avis, la question de la consommation apparaît centrale en termes de soutien à la séparation entre Catherine et sa mère. Cette consommation s'inscrirait non seulement très jeune dans le parcours de la jeune femme, mais elle y figurerait de manière stable dans le temps, comme un appui de longue haleine à travers cette quête d'exister autrement. La drogue se présenterait ainsi comme en soutien au processus adolescent, comme un objet séparateur réel. Ainsi, bien que la jeune femme semble la cible de cette autodestruction dans la réalité, il ne serait peut-être pas si simple de discerner les acteurs psychiques sous-jacents à ce que nous comprenons comme une violence pour exister; mais encore une fois, à quel prix?

De fait, sa mère serait aux premières loges d'un spectacle, d'un mouvement qui déborde, comme si finalement, elle aussi était emportée par cette spirale de destruction du corps chez Catherine. On assisterait à une inévitable attaque corporelle, où la réalité viendrait presque se confondre avec le fantasme : «Je détruis plein de monde autour de moi qui m'aiment pis qui veulent pas me voir faire ça genre. Je fais juste plaisir à mon ego égoïstement qui lui le désire genre. Je sais pas.» Comme si Catherine avait concrètement besoin de créer un espace pour vivre, et que la destruction et l'isolement y étaient

nécessairement impliqués. Nous avons déjà évoqué le trauma de l'objectivation, d'un sentiment de réification à travers la scène maternelle; il nous apparaît que la violence inhérente à cette représentation et ce ressenti de ne pas s'appartenir, jusqu'aux origines du corps, pourrait forcer le recours à une violence toute aussi viscérale qu'elle aurait pu jadis être ressentie en tant qu'objet narcissique de l'autre. Et pour cette guerre qui ne saurait être menée de front, la consommation nous apparaît une arme de choix, un objet favorablement perçu en ses qualités d'objet séparateur: non seulement il permet à Catherine de s'éloigner de l'idéal parental, d'aspirer à rompre avec le désir d'autrui et ce qu'on attend d'elle, mais il implique une emprise réelle, comme une attaque concrète au corps psychique étranger, que nous supposons maternel, qui la parasiterait. Catherine tenterait de prendre une posture active au sein d'une conflictualité psychique, et ce, par la réalité de la consommation.

Ultimement, ces demandes qu'on la laisse vivre sa vie ne pourraient-elles pas, malheureusement, s'assimiler à une requête à l'effet que l'autre la laisse se tuer? En effet, ce fantasme d'attaquer l'autre pour être soi-même, elle l'infligerait à son corps de façon très réelle, comme s'il n'y avait pas de distance entre le fantasme et la réalité. La violence, ne serait-elle pas là aussi, c'est-à-dire dans cette impossible accession ou recherche de sens d'un fait psychique à entendre presque comme toxique, autrement que par ce qui lui est tangible, concret?

Si la drogue permet d'accéder à l'illusion d'une séparation, Catherine rapporte qu'elle pouvait se rapprocher de sa mère lorsqu'elle se sevrerait, comme si la distance n'était finalement pas tout à fait intériorisée et toujours à maintenir: «quand je consommais pu, pis j'étais *full* comme... j'étais anorexique pis [ma mère] c'était ma meilleure amie là. Là j'ai *full* été proche à ce niveau-là. Mais, elle était pas *down* [partante] là (rire).» On notera la survenue de symptômes physiques d'allure «anorexique», qui pourraient eux aussi être envisagés sous l'angle de la reprise d'un certain contrôle. On constaterait, en quelque sorte, l'échec du tiers séparateur qui ne serait pas intériorisé, ni intériorisable d'ailleurs.

Du reste, cette recherche de distance psychique par le réel du corps semble échouer à un autre niveau : non seulement elle aliènerait Catherine à la répétition de la mobilisation du corps, mais elle ne serait qu'une illusion. Alors que Catherine tend à s'éloigner de ses parents, et plutôt de sa mère, de s'en séparer, cette modalité singulière de la quête la rapprocherait, notamment à travers l'inquiétude et la mobilisation psychique de l'autre dont elle tente pourtant de se différencier: «Ma mère elle était *full* anxieuse sur le fait de... elle voulait pas perdre son enfant par rapport à la drogue, elle faisait beaucoup de craintes par rapport à ça pis elle voulait beaucoup comme contrôler, par...par peur genre.» Plusieurs

épisodes de consommation auraient d'ailleurs répétitivement forcé le retour de la jeune chez ses parents, à la suite de son déménagement : «je faisais beaucoup de comme *passed out* (perte de conscience) dans les restaurants ouverts 24h. La police qui va me porter chez [mes parents]». Soulignons que la prostitution semble elle aussi de l'ordre d'une tentative de séparation qui échoue. Dès que sa mère a su qu'elle se prostituait, activité qui rendrait pourtant la jeune autonome, elle aurait réagit fortement: «'Ah non, tu te prostitues, *what the fuck* (c'est quoi le problème) ? Tu pourrais venir à la maison, pis na na na. Pis je prendrais soin de toi, na na na''. Pis là c'est mon ego aussi j'suis *full* comme : Non non, j'suis partie. (mime une expression de la colère)» On notera ici la déception maternelle, mais aussi une réponse suggérant un rapprochement, une volonté de ramener sa fille près d'elle, ce que Catherine ne semble pouvoir tolérer.

De fait, si le message manifeste envoyé par Catherine en serait un d'opposition, le message latent nous apparaîtrait ambivalent, à tout le moins. Rappelons-nous que jadis, c'est aussi par le corps, ses maladies, que Catherine et sa mère se seraient rapprochées. Catherine, à travers son corps, son usure et sa mobilisation constante, ne serait-elle pas en train de solliciter la mère alors que la seule issue réaliste à cette quête serait justement d'atteindre ces limites du corps? Serait-ce un cri du corps dont nous avons précédemment soumis l'idée? Ne serait-elle pas en train de s'assurer de la présence des parents, de la mère plus spécifiquement, et ce, malgré tout ce qui a pu être mis en scène pour s'en éloigner?

Encore une fois, cette trame de fond ne semble passer que par le corps. Le corps rendrait compte de l'urgence, de la gravité de la situation aux parents : «ma mère quand elle avait vu mes bras, elle était comme : yo. Elle s'en allait fermer la porte, barrer les portes. Pis moi j'ai fait comme : "non". Faque j'ai comme ouvert la porte et j'ai crissé le camp juste avant qu'elle m'emmène à je sais pas où.» (2.1, p.15) Encore une fois, Catherine semble devoir se rendre très loin avant de ressentir la présence parentale qu'elle aspirerait pourtant à mettre à distance, mais qu'elle susciterait pourtant à travers le corps, mais: «Là je dois m'enfuir de la ville parce que là mes parents ils savent que je m'injecte vraiment là. Ils ont vu tous mes trous, toute.»

7.2.4.3. D'une dépendance à une autre; le trop-plein de l'autre

Ces effets d'éloignement puis de rapprochement, cette joute de yoyo relationnelle qui aurait cours entre Catherine et sa mère persisterait à travers son parcours. Très jeune, Catherine aurait amorcé des tentatives de distanciation réelle face à sa mère, notamment par un voyage au Nouveau-Brunswick à 16 ans pour travailler. Rappelons aussi qu'elle était partie très jeune en appartement, avant même la fin de

sa scolarisation de niveau secondaire. Ici, il ne serait pas uniquement question de mouvements exploratoires attendus à l'adolescence, de ces oscillations normales face aux parents. Catherine nous semble plutôt terrassée par une nécessité de vivre loin de ceux-ci, et plus manifestement loin de la mère, bref de jouer hors de la scène maternelle de laquelle elle ne pourrait se dérober:

[L]à j'ai dit à ma *mom* (mère) : «C'est fini là, je m'en vais. Je te fais du mal à vivre sous ton toit, je me fais du mal à vivre sous ton toit. Chaque jour que tu me vois, j'suis pas ce que tu voudrais voir chaque matin, pis moi, chaque fois que je te vois me voir, je me rends compte que je te déçois.» (rire) J'étais comme : «Ça marchera pas là t'sais, on se fait juste du mal.» Faque, j'ai *full* pris la décision, pis je suis partie sur un *Go*, à Hochelaga.

Cette distance réelle évoquée nous intéresserait surtout en ce qu'elle serait témoin ou symptôme d'une prise de distance psychique difficile à négocier entre la jeune et sa mère. On assisterait en effet à un trop-plein de l'autre que Catherine devrait systématiquement mettre à distance. Malgré ces tentatives viscérales de s'éloigner d'une relation de promiscuité pour exister, celles-ci apparaîtraient paradoxalement mener Catherine vers une dérive, d'une dépendance à une autre, qui rythmerait son parcours et qui autoriserait, entre autres, les allers-retours vers sa mère.

Chez Catherine, l'intensité de la révolte, l'intensité de cette aspiration à l'individuation n'aurait d'égal que l'acuité des vulnérabilités affectives qui transcendent son discours autour de la dépendance: «Ton cachemire, garde ton insécurité pis ton confort pour toi, pis laisse-moi vivre la vie pour moi.» Catherine réagirait fortement à la dépendance, elle la nie, elle s'y objecte fondamentalement au point d'orienter fondamentalement sa trajectoire :«T'sais avant sûrement que je devais me prouver ça à moi-même là. Pas besoin d'eux-autres, pas besoin d'eux-autres. J'ai besoin de personne dans la vie. J'suis genre : "*fuck* tout le monde, *fuck* la société".» Cette indépendance, cette autonomie amplifiée dont elle se réclame, elle s'y accrocherait avec véhémence :

Mes parents, toute l'aide qui m'ont donnée, j'ai toujours fait : *fuck off*. Genre : «*Fuck vous*». J'ai toujours fait genre : «votre *cash*, gardez-le pour vous». [...] «Décrochez ! Votre *cash* je le veux pas, votre ci, votre ça, votre cachemire, vos doudous, votre chaleur, votre, vous qui beurrez mes *toasts* le matin. Je veux pas ça *man*. [...] c'est la seule chose que je suis fi re de moi dans ma vie c'est que j'ai toujours été comme : WOAR ! Genre quand même forte à ce niveau-là de prendre mes décisions pis faire mes shits.

L'intensité du rejet de la dépendance nous apparaîtrait en fait mettre en lumière une souffrance importante. Catherine emploie un vocabulaire révélateur, comme par exemple l'emploi du terme «offrandes» pour désigner une simple pinte de lait que ses parents désirent lui donner. On notera aussi

l'avidité orale qui semble s'exprimer à travers des références alimentaires nombreuses. D'ailleurs, pour Catherine, prendre soin d'un amoureux, c'est «prendre soin de lui [...c'est] faire sa bouffe». Elle évoque par ailleurs les «doudous», la «chaleur»; il y a quelque chose qui appellerait psychiquement à la prime enfance et aux représentations sensorielles qu'elle suppose.

Ainsi, malgré la mise de l'avant d'une grande autonomie, une grande débrouillardise, ce qui serait par ailleurs certainement objectivable à différents moments de son histoire, la sphère psychique serait tout autre: beaucoup plus vulnérable et épidermique à toute forme de dépendance ou plutôt d'ouverture relationnelle. À cet effet, évoquons comment la jeune parle de l'organisme où nous l'avons rencontrée: «Avant j'y allais quasiment chaque jour, là après j'ai fait comme une mini psychose en pensant comme: "ben là, j'suis binc trop dépendante à ça genre. J'ai pas le goût d'être dépendante à ça pis toute". Faque j'ai décidé de pu venir.» Il y a un trop-plein de l'autre, tout comme il y a un trop-plein de sa mère, voire éventuellement de ses clients. On aurait finalement l'impression que Catherine passerait, tristement, d'une dépendance à laquelle elle se refuse à une autre, ou plusieurs autres plus acceptables pour elle, mais probablement aussi plus mortifères et qui isoleraient la jeune de plus en plus.

Si la prostitution se serait présentée comme une porte de sortie face à la dépendance en ce qu'elle représente son emploi, cette activité serait aussi à envisager à travers une aliénation au désir de l'autre, alors qu'elle se maintient dans une forme de dépendance par rapport à ses clients. Au début, Catherine se sent bien dans ce rôle de masseuse qu'elle adopte facilement:

J'étais comme à l'aise [à faire des actes sexuels plus explicites], j'étais pas comme, j'étais comme, ça c'est fait automatiquement pis c'est ça qui m'a fait peur genre. Que je m'en câlissais là. J'étais comme : «regarde, c'est ça tu veux là, moi ça me prend juste moins de temps là de faire ça *live* (maintenant)».

Elle rapportera pourtant, éventuellement, un sentiment grandissant d'être prise au piège par les demandes et le désir de l'autre qu'elle ne peut refuser et face auxquels elle se sent liés: «c'est des clients plus réguliers, ils veulent plus de trucs. Pis en ce moment je suis genre, *fucking* tannée là, je suis dans grosse prostitution.» «Parce que là je veux pu me prostituer là, ça devient trop intense.» Elle mentionne : «Ça me tente... mais t'sais avec ces deux trois clients là, oui je les apprécie, je les connais depuis *full* longtemps pis toute, pis ils me demandent des trucs, pis j'sais que sinon je vais les perdre, mais il me donnent pas plus de cash. J'suis comme : dans l'fond c'est quoi la merde genre?» Catherine donne l'impression d'être au centre d'un mouvement qui s'amplifie et qu'elle amplifie, mais duquel elle n'aurait plus le contrôle.

Catherine mentionne tout de même qu'elle apprécie ses clients, elle évoque un certain attachement. C'est d'ailleurs l'impression qui s'en dégage lorsqu'elle en parle, c'est-à-dire des relations tolérables qu'elle souhaite conserver. Nous irions même jusqu'à dire qu'ils feraient partis des gens les plus stables autour d'elle. Nous pourrions d'ailleurs émettre l'hypothèse que la distance impliquée par l'acte prostitutionnel, étayée par un échange monétaire, viendrait peut-être atténuer cette impression de trop-plein, tout en figeant la relation à une certaine distance, du moins, en apparence. Lorsqu'elle quitte pour des voyages de longue durée, elle mentionne qu'elle n'a pas à leur répondre ni à leur donner de nouvelles; elle peut simplement le fuir.

7.2.4.4. L'identité-déchet

«Mais comme, [ma mère] peut pas se détacher on dirait de ma réalité, qui est pas associée à comment elle, elle voudrait genre comme réalité, pis je crois que c'est ça qui la blesse là. Elle s'accroche trop à un rêve que je sois quelque chose que je suis pas ça t'sais.» Au bout de ce combat, de cette révolte, Catherine semble toute aussi accrochée à ce rêve porté par la figure maternelle, un rêve qu'elle aborderait en négatif, certes, mais qui persisterait, comme une ombre toujours sur elle : «C'est ta mère, c'est sûr au fond de toi tu veux y faire plaisir, tu veux qu'elle soit fière de toi, tu veux qu'elle soit genre heureuse de te voir. Pas qu'elle te regarde pis qu'elle est comme : "estie de déchet genre" (rire).» Le terme «déchet» revient à de nombreuses reprises dans le discours de la participante, notamment quatre fois dans le second entretien, dans des contextes où Catherine se qualifie elle-même en s'autodévalorisant : «J'me trouve *full* dégueue, déchet, genre poche d'être aussi toxico» Elle va aussi employer des termes dénigrants tel que: «j'étais une merde». Comme au bout d'une illusion, on assisterait à l'échec de l'idéalisation de cette identité marginale positive qui la définirait pourtant fondamentalement :

J'ai de la misère à dessiner *fucking* genre. Je me rends compte que je suis peut-être pas une artiste pantoute, pis j'ai toujours voulu être une artiste, pis j'ai toujours pensé que j'étais une artiste dans la vie. Je dessine pas là, j'fais quoi là? Je fais rien dans vie, j'suis juste un *junky*, j'suis juste une toxicomane. C'est ça je me rends compte en ce moment, pis ça me fait capoter.

On note ici comment le regard déçu des parents, de la mère particulièrement, aurait été intériorisé par Catherine. Elle reste prisonnière d'une certaine forme de déception parentale, qu'elle continuerait à mettre en scène, «... encore.» Au plan identitaire, c'est finalement, et tristement, ce qui semble lui rester, soit cette impression de n'être finalement rien, voire pire, un déchet, cette «*pookie*» qu'elle incarne. Au matin du deuxième entretien:

«Tantôt [ma mère] est arrivée à la maison, pis on était supposées se voir à 7h du matin, pis on avait tout prévu ça [...] J'avais tellement bu hier (rire), on a tellement bu. Pis là, tous mes amis eux autres ils étaient genre dans le salon, pis il y en avait des costumé , pis là genre pis toute, pis ma mère était juste comme : «... encore».»

Comme s'il y avait chez Catherine quelque chose qui appelait à ce regard déçu et résigné de l'autre sur elle comme «déchet»; sa mère n'était pas arrivée à l'improviste, il y a quelque chose de mis en scène par Catherine, mais qui la dépasse.

Cette identité-déchet, Catherine nous a semblé la porter par le regard parental, mais aussi, en cohérence avec ce qu'elle perçoit du regard de la société sur elle, tout en faisant écho au parallèle entre le positionnement social et celui familial: «Tu es pas considérée comme un gens, t'es pas considéré comme *whatever* (peu importe). T'es considéré comme un déchet qu'on va donner une estie d'amende parce que t'es sur un criss de gazon genre.»

La prostitution correspondrait, voire nourrirait activement cette image dégradée d'elle-même que Catherine endosserait aussi, finalement, à ses propres yeux: «Ils [les clients] me donnent pas plus de *cash* (argent), ils en ont pas vraiment plus t'sais. Pis là j'ai vu des prix, pis j'suis comme : dans l'fond genre, j'fais des trucs que comme, j'suis crissement prostituée, mais je veux pas aller dans un sens prostitué.» On retrouve cette volonté de ne pas participer à ce qui est pourtant répétitivement mis en scène et qui contribuerait à un sentiment de honte d'elle-même : «Je veux pas que personne fasse ça, mais moi je l'ai fait, je me le fais subir». Catherine se fait «subir» cette activité, elle se fait subir une certaine violence. Il nous semble ici particulièrement intéressant de mettre en évidence la représentation du corps, au plan fantasmatique bien sûr, qui est mobilisée à travers la prostitution: «Ben ça me fait capoter là, j'suis comme : c'est *wack* (dingue, confus) non ? Il me semble que c'est *wack*. [...] Ben que le gars lui, il soit excité par la petite fille.» Catherine évoque cette petite fille, peut-être ce petit ange qu'elle jouerait pour le client, ce petit corps qui était pourtant si cher aux yeux maternels, et qui est ici à nouveau impliqué dans un monnayage au profit de la tenue d'un rôle prescrit par le désir de l'autre; un rôle qu'elle se fait subir à répétition.

7.2.5. Le *loop* infini de merde

Cette dernière catégorie traite d'un fort sentiment chez Catherine de stagner, de tourner en rond, et ce, malgré le mouvement et l'urgence manifeste de vivre qui se dégagent de son parcours. Comme dans un

temps qui se répète sans cesse, sans appui, comme circulaire, elle revient toujours au même. Prisonnière de sa propre existence, elle donne à voir un immobilisme frénétique dont elle ne peut se dérober, un «*loop* (boucle) infini de merde» qui nécessite le corps autant qu'il le fatigue, qu'il l'use vers la mort.

7.2.5.1. La temporalité circulaire ou la quête a-vide

Catherine est propulsée, elle agit, elle «vi[t] le moment présent» et ce dernier est constamment en mouvement. Bref, elle est en marche, en création ou en quête de sa vie: «Ma vie c'est comme une exploration genre, tout le temps été éphémère. Je prenais de l'information genre : "Han c'est quoi la rue genre ? Han c'est quoi le crack ? C'est quoi ça ? C'est quoi ça ? Han, quelqu'un ci, ça, c'est quoi ?"» . Cette quête est active, elle bouge; Catherine explore un peu partout. En contraste avec une enfance vue comme figée ou «*full* bloquée», la jeune se montre très tôt à l'adolescence avide de découvertes, de sensations, avide d'ouverture au monde, de développement d'elle-même. Si nous avons référé à l'idée du film, la vie de Catherine donne souvent l'impression d'en être réellement un. Il ne s'agirait pas d'un film ennuyeux, mais d'un film à travers lequel il n'y a aucun temps mort; les péripéties se succèdent et s'entrecroisent à un rythme effréné alors que les changements de décors, d'acteurs, d'univers ne manquent pas. Lorsqu'elle nous a parlé en rencontre, les idées de Catherine avaient tendance à fuir et s'entremêler. Elle s'exprimait très vite et nous racontait «*full* plein d'histoires genre, *full* coq-à-l'âne, *full* parlé, *full* méga beaucoup.» Rappelons qu'elle avait pourtant «fumé un bat (marijuana) pour pas parler trop» . Sa ligne de vie est en ce sens parfois difficile à suivre alors que la jeune femme se dévoile à travers une succession, ou plutôt un patchwork d'anecdotes disparates. Elle est «vraiment quelqu'un comme *full* impulsif, spontané genre. Pis t'sais, ça peut *switcher* (changer du tout au tout) d'un bord pis de l'autre en une journée, une seconde, une fraction de millième de seconde là, t'sais.» Elle vit dans l'instantanéité du moment, et son parcours, c'est cette suite relatée pêle-mêle de bribes immédiates. Le temps se mélange alors qu'il n'y a que peu de repères, peu de limites; on a presque l'impression d'une temporalité qui tendrait vers l'infini : «mon party, il peut continuer. J'suis mercredi pis j'suis encore comme réveillée».

On constatera néanmoins qu'autant le rythme se révèle rapide, autant il paraît englué: «Je me rends compte que c'est tout ce qui me tente dans vie là, c'est fumer des bats.» Et c'est d'ailleurs un peu l'impression paradoxale que laisse l'analyse de la quête de Catherine. À l'adolescence, la jeune est animée d'une envie de vivre, voire d'une urgence de vivre, mais une urgence de vivre quoi en fait? Vers où, vers quoi tend réellement cette quête? Ce sont des questions auxquelles Catherine ne semble avoir que peu de réponses à ce jour : «Je prenais de l'information, de groupes de musique, des ci, des ça. Mais, comme, t'sais j'ai jamais comme moi-même *checké* ma propre information, *checké* qu'est-ce que j'avais

vraiment besoin à travailler.» Comme si elle avait toujours eu le regard tourné vers l'extérieur, vers ce qui pourrait la définir, définir le rôle opposé à l'idéal familial qu'elle aspire à jouer dans d'ultimes tentatives d'être sujet; elle se serait finalement oubliée en chemin, justement comme sujet principal. Ainsi, autant cette avidité est mise de l'avant, autant on assiste à une quête qui n'aboutit pas, qui tourne finalement toujours à vide.

Le sentiment qui reste à Catherine à l'issue de cette quête, c'est une vive, pour ne pas dire oppressante impression, de ne pas avancer, c'est-à-dire de «*looper*», de «*déloop[er]*», d'«*encore loop[er]*» et de «*reloop[er]*». C'est à ce piège d'une temporalité circulaire qu'elle se confronte, à l'échec systématique de son illusion; malgré tout le mouvement qui habite son parcours, malgré cette vivide instantanéité, le temps brille par une circularité aliénante. Il est stationnaire, il revient toujours au même alors qu'elle-même y revient forcément toujours aussi, comme une incessante répétition, «*un loop infini de merde*». Lorsque Catherine nous donne accès à des éprouvés qui sortent du registre des défenses, c'est-à-dire qui sortent de l'esprit du film exposé à l'autre ou de la trame narrative plus provocatrice, spectaculaire et idéalisée, c'est à ce sentiment d'échec répétitif que Catherine se voit confrontée:

Estie c'est ça on est jeudi pis je suis comme : bon, depuis lundi j'suis supposée d'aller faire mon passeport, gros *fail* (échec). Parce que je suis supposée partir la semaine prochaine, gros *fail*. Supposée d'avoir loué mon appart, gros *fail*. J'suis supposée d'avoir genre travaillé un petit peu plus parce que la semaine passée j'ai toute dépensé en drogue, gros *fail*. J'suis comme : tabarnak ! Ça va pas ben mes affaires (rire).

Soulignons ici la fonction récurrente du rire à travers le discours de la jeune femme, fonction qui nous apparaît s'inscrire dans un registre peut-être plus hypomaniaque, voire maniaque, bref en contrepoids à des affects dépressifs auxquels il semble très souffrant de se confronter. Le rire pourrait servir à mettre à distance ces affects, or, il apparaît assez peu coûteux, dans tous les sens du terme, lorsque comparé à d'autres alternatives qui habitent la dynamique psychique de Catherine: «Je pense juste à une ligne de poudre en ce moment parce que j'suis *fucking* fatiguée, ou un *shoot* de poudre genre. Ça ce serait encore plus malade là», extrait de ce second entretien, après nous avoir parlé de cette déception maternelle.

Ainsi, malgré les revendications, le bruit, le mouvement qu'elle donne à voir, on a plutôt l'impression de déplacements étourdissants que d'une trajectoire vers autre chose. Comme si tout ce qu'elle entreprend tombe à plat, elle est aliénée par cet immobilisme, par ce temps comme suspendu sans qu'elle ne puisse y trouver de repères et qui, malgré ses efforts, n'avance pas: «Je fais beaucoup la débauche. T'sais, j'fais la débauche au lieu de venir ici. J'trouve, des fois ça me *loop* dans le même cycle de comme t'sais si je

travaillerais ici ou je ferais de quoi, mais j'ai *fucking* de la misère à faire de quoi. Il y a plein d'activités là. J'suis juste *vedge*, comme...»

À travers cette répétition, cette circularité, l'on pourrait aussi voir la difficulté de vivre une vie d'adulte. Cette roue qui tourne lui éviterait peut-être de se confronter de trop près à une temporalité linéaire, qui elle, y mènerait inévitablement:

[J'ai] plein de problèmes avec la police genre pis je m'en allais avoir mes 18 ans, pis j'étais comme : « ça me tente pas d'avoir toute ça » [...] J'm'en allais pas dans me 18 ans pantoute. Mais je me souviens que j'étais comme : ah j'ai plein de problèmes avec la police, pis je suis tannée p s je me faisais tout le temps pogner. Pis j'étais comme : « coudonc, c'est sans fin. »

Catherine se dévoile prise au piège dans ce *loop* infini, cette boucle infinie de merde, comme figée dans une répétition qui se décline de différentes manières, en apparence, mais qui la contraint à rejouer toujours un peu la même chose.

7.2.5.2. La spirale autodestructrice ou le désir de mort

Catherine passe d'une dépendance à l'autre, d'un objet à l'autre, d'une débauche à une autre, mais jamais on ne la voit se poser, s'ancrer et faire sens de ce mouvement qui se présenterait ultimement comme une forme de fuite d'elle-même:

Je me sus repiquée dernièrement pis là [mes parents] sont comme : «tabarnak estie ? Qu'est-ce que tu fais ?» Pis moi-même j'suis comme : «Qu'est-ce que je fais ?» T'sais, j'veux aller au Nicaragua, j'ai pu une cent genre, faut que je vende mes trucs, j'arrive pas à être assidue. Il y a rien qui marche, il y a rien qui va. Pis j'ai l'impression qu'en crissant mon camp ça va m'aider, mais non.

De fait, pour s'extirper de ce *loop* infini de merde, Catherine aspire à fuir. Pensons d'abord à l'évasion mystique recherchée par la consommation afin d'accéder à un espace psychique plus apaisant, autant qu'il l'aliène. Pensons aussi à la fuite réelle, aux déplacements du corps; ces moments où le tourbillon va trop loin et où la jeune n'aurait d'autre moyen envisageable que de quitter réellement: «Quand ça s'en va trop *deep* (profond) là, genre je pars tout le temps, je m'enfuis tout le temps genre. C'est ça mon autodéfense là. Genre je me détache de tout ce que j'ai et je m'enfuis avec un sac-à-dos. J'suis comme : C'est clair qu'il y a quelque chose de mieux qui va se rendre là-bas.»

Catherine nous présente le Nicaragua comme le lieu à atteindre, l'objet d'une quête dans laquelle elle s'engage, un peu à l'image d'un Eldorado où elle pourrait enfin prendre soin d'elle-même et faire une pause de son tourbillon et du trop-plein de l'autre: «Pour ça quand je m'en va au Nicaragua pour ça je consomme pas là.» Mais malheureusement, cette terre promise fantasmée ne nous apparaît encore qu'illusion:

J'ai rencontré quelqu'un pis là c'est là que j'ai appris à faire faire de la DMT. J'suis partie du Nicaragua parce que je faisais trop de kétamine. [...] Ouais, pis j'partie parce que je faisais trop de kétamine ici aussi, je faisais trop le party là. Genre je me détruisais aussi. Mais là je fais rien. Parce que j'ai toujours des projets quand je reviens ici, pis tout ce que je fais c'est *looper* dans *dope*. Là j'étais là : je fais rien. Mais là j'avais plein de clients pis toute.

Catherine y retourne toujours; si elle se donne l'impression passagère de s'extirper de la répétition ou d'aspirer à la quitter, elle ne fait que la suspendre un bref instant pour finalement l'alimenter à nouveau, mais ailleurs physiquement. Dans de nouveaux décors, ce même tourbillon la suit: «je me rends compte que c'est tout le temps de même estie. C'est pas une période difficile, c'est juste tout le temps de même genre.»

«Faque c'est pour ça que je m'en vais faire plein de *cash*, pis voir si je peux pas crever là, au Nicaragua (rire)». Derrière cette fuite réelle, nous voyons quelque chose de l'ordre d'un fantasme de mort que ferait miroiter l'exil. Force est de constater que la répétition de ce *loop*, le retour au même, avancerait finalement toujours un peu, elle progresserait lentement, quoique, tristement. Telle une spirale autodestructrice qui se referme discrètement en son centre, on a parfois l'impression, qu'ultimement, tel serait le réel objet de la quête de Catherine : la mort.

Catherine avance alors qu'elle n'a «comme pas de retour, mais t'sais. C'est dur pour le corps ça.» C'est d'ailleurs ce qu'elle donne à voir en premier, ces attaques au corps, constantes et bien réelles, une destruction fatigante. En parlant de sa consommation : «C'est malade. Mais t'sais il y a tellement de *side effects* (effets secondaires) de merde genre, faque c'est *full* de la merde dans l'fond (rire).» Nous en avons nous-mêmes été témoin lors des rencontres, visibles sur sa peau, sur ses bras. Elle est le «*commander autodestructor*» (commandant de l'autodestruction), une autodestruction qui traduirait ce désir de mort qui s'incarne par son corps.

Catherine nous apparaît ainsi en marche lente, silencieuse, en progression vers l'objet de sa quête. Malgré l'excentricité ou une certaine exubérance mise de l'avant par Catherine, il s'agit ici d'un versant de cette quête qui s'opère sans bruit, loin des regards, comme sans appel :

Genre je me *shootais* [...] Mais il y a pas beaucoup de monde qui l'ont su ça, t'sais. *Full*, j'étais *full* quand même ninja là, en esti. Discrète à *cutter* (très discrète). Pour ça que tout le monde est comme : «*what the fuck* tu as des problèmes au coeur ? Criss Cath, depuis combien de temps là tu t'injectes genre ?» [...] je suis quand même *commander space traveller* (commandant voyageur de l'espace). (rire)

On revient à cette idée du négatif de la pellicule, mais cette fois-ci à travers l'idée de cette spirale qui prend fin en se retournant sur elle-même, dans un ultime repli sur soi, résonnant avec un état qui tend quasiment vers l'inerte, évocateur de ce fantasme «de rester une vibration» qui se tisse en filigrane à travers le parcours de la jeune. Soulignons toutefois que ce versant de la quête, aussi mortifère puisse-t-il être, au moins, elle en est le «*commander* (commandant)» .

CHAPITRE 8

DISCUSSION

Pour faire suite aux deux études de cas, la présente discussion se propose de revenir sur certains éléments saillants, parfois convergents, qui ressortent de ces deux trajectoires uniques. Ces éléments nous apparaissent en mesure d'éclairer, en partie du moins, nos questionnements liés au phénomène de prostitution adolescente chez les jeunes femmes.

À la suite de l'analyse des données, nos réflexions s'articulent autour de trois axes principaux. Il s'agira premièrement de revenir sur l'hétérogénéité fondamentale dans laquelle se fonde le phénomène à l'étude. À défaut de faciliter une compréhension généralisée et généralisable, la pluralité situationnelle qui le façonne cacherait en fait une grande cohérence individuelle. De fait, la «prostitution de chacune» et la mobilisation du corps qui en découle s'inscriraient, comme naturellement, sur une trame de fond subjective qui nous permettrait de mieux comprendre et de qualifier non pas simplement la prostitution, mais aussi des mouvements adolescents qui se jouent en arrière-scène et qui utiliseraient cette voie de la prostitution, qualitativement singulière à chaque jeune femme, afin de se déployer.

Deuxièmement, nous suggérerons d'envisager l'idée selon laquelle le sens de cette mobilisation corporelle, malgré son caractère bruyant, dépasserait son entendement par les participantes. Ces façons diversifiées de recourir au corps seraient à envisager comme des ébauches de représentations ou supports à un processus de symbolisation qui restent prisonniers de leur ancrage corporel originaire; le processus ne saurait advenir autrement. Ce mouvement dépasserait l'adolescence et s'inscrirait à travers l'ensemble du parcours des jeunes femmes. On remarquera néanmoins combien la préséance du corps et la donne pulsionnelle typiques de cette période développementale viendront exposer ce rapport particulier au corps que chacune des participantes mobilisera à sa manière, et qui orientera le déploiement de son adolescence.

Troisièmement, la place de l'objet sera envisagée à l'aune d'occasions de mise en sens ratées, telles que vécues par Melyssa et Catherine. Nous tenterons de penser l'implication de l'autre, et éventuellement de suggérer une approche qui permettrait de s'inscrire comme soignant, à travers le parcours de ces jeunes, ou du moins d'y aspirer. Nous proposerons en ce sens des pistes d'intervention, mais surtout une logique ou une cohérence de l'environnement soignant afin d'esquisser les contours d'une réponse pertinente à ces recours répétitifs à la mobilisation du corps.

Seront aussi discutées, sous un angle peut-être plus collectif, certaines embûches relatives à notre démarche de recherche, lesquelles auront finalement permis de réfléchir au positionnement, voire à la réponse sociale en regard de la prostitution. Malgré des intentions légitimes de protection vis-à-vis des jeunes femmes qui se prostituent, cette réponse nous est apparue à risque d'encourager un clivage entre elles et les «gens ordinaires» (Mayer, 2011, p. 40), voire de se substituer à leur parole et éventuellement à leur pouvoir d'agir.

Nous terminerons par l'évocation de certaines limites à la présente recherche et, en correspondance avec ce que l'analyse et la discussion auront pu susciter comme questionnements, la présentation d'éléments intéressants à explorer au sein d'études ultérieures relatives au phénomène de prostitution adolescente chez les jeunes femmes.

8.1. Des trajectoires cohérentes; «à chacune sa prostitution»

À l'issue des résultats, il apparaît bien évident qu'aucune des deux formes de prostitution adolescente qu'il nous a été donné d'étudier ne pourrait se généraliser à l'ensemble des jeunes femmes qui ont des comportements prostitutionnels. Si nous évoquons au tout début de cet essai comment le phénomène revêt de nombreux visages, c'est un peu ce à quoi nous confronte la présentation des études de cas qui évoquent deux expériences distinctes de prostitution. Ainsi, afin de mieux saisir la nature du phénomène tout en respectant sa complexité, ces différences irréductibles nous permettraient d'affirmer : «à chacune sa prostitution», c'est-à-dire à chacune sa façon de la vivre, de se la représenter, de l'investir et, ultimement, de la définir, bien au-delà de l'acte sexuel réel rémunéré. En effet, la prostitution dont fait état Melyssa n'est pas celle de Catherine, c'est-à-dire que les fonctions qu'elle occupe, les formes qu'elle prend, les enjeux relationnels impliqués, tout cela diverge grandement d'une jeune femme à l'autre.

Par ailleurs, à travers ces deux présentations hétérogènes, s'incarnent différents questionnements auxquels tout adolescent devra se confronter ou se résoudre d'une quelconque manière. Rappelons que l'ambition initiale de notre démarche était de faire dialoguer ce phénomène avec l'adolescence telle qu'entendue par la théorie psychanalytique, c'est-à-dire un processus psychique dynamique et singulier. Nous nous intéressons plus particulièrement à la place du corps, alors que la prostitution en appellerait inévitablement à sa mobilisation. Nous souhaitons ainsi explorer l'inscription et la conflictualité psychique sous-jacentes à cette mobilisation corporelle, en résonance avec le processus de symbolisation, mais aussi, en résonance avec l'autre afin d'offrir des pistes pour penser une approche des soins.

Force est de constater que les trajectoires adolescentes de Melyssa et de Catherine divergent foncièrement sur différents aspects du processus adolescent, et ce, malgré le point commun qu'est la prostitution : la nature des enjeux, la conflictualité psychique sous-jacente, le cœur des questionnements adolescents apparaissent fort différents. En référant à *leur* prostitution, soit à une prostitution singulière et cohérente à chacune, chaque situation prostitutionnelle peut être envisagée comme une façon unique qu'aurait une jeune femme de répondre aux enjeux et questionnements que soulève son propre processus adolescent. Melyssa et Catherine ne cherchent pas les mêmes réponses à travers leur prostitution, et la forme que prendront leurs activités prostitutionnelles contribuerait à mettre en lumière, avec subtilité, les mouvements psychiques adolescents qui se déclinent sur une trame de fond encore plus vaste et cohérente qui se déclinent à travers cette sollicitation du corps.

D'ailleurs, si la prostitution permet à ces deux parcours adolescent de s'actualiser par le corps, elle ne s'y limite pas. À travers leurs trajectoires, on retrouve la prostitution, mais aussi, par exemple, la drogue ou encore les déplacements du corps: les fugues pour Melyssa et la nécessité de voyager pour Catherine. Plusieurs thématiques se recourent, mais elles n'auront pas la même portée pour chaque participante et ne se présenteront donc pas de la même manière. Ces thématiques s'imposent en fait comme autant de pièces d'une même trame de fond ou d'un même casse-tête que la logique psychique individuelle contribuerait à assembler. Selon cette idée, les pièces du casse-tête de Melyssa ne pourraient être permutées avec celles de Catherine, et ce, même s'il s'agit de thématiques communes. Il serait effectivement plutôt ardu d'imaginer Melyssa dans le genre de consommation de substances ou dans le style de prostitution que pratique Catherine, et vice-versa. Ce qui apparaît ultimement intéressant, ce n'est pas tellement l'idée de repérer ces thématiques que celle de les qualifier, c'est-à-dire ici de saisir la nature propre de chaque pièce de ce casse-tête, sa forme, sa grosseur, sa couleur, comment elle trouve sa place et se positionne par rapport aux autres pièces, et plus manifestement ici par rapport aux enjeux adolescents; bref, ce qui fait son unicité à travers ce puzzle global tout aussi unique. Malgré la pluralité des situations et la singularité de l'expérience individuelle, et au-delà des facteurs de risque objectivables ou prédisposant aux comportements, notre propos tend à mettre en lumière le caractère signifiant de ceux-ci, dans la façon dont ils se déclinent et se conjuguent, lorsqu'envisagés à la lumière d'un parcours plus large et d'une trame de fond subjective.

Pour contribuer à exemplifier notre propos, nous serions tentée de faire appel à quatre présupposés souvent convoqués lorsqu'il s'agit de prostitution, presque comme des lieux communs désignés en lien avec les **motivations sous-jacentes** ou les formes que prennent sa pratique. Avant de poursuivre, nous

sommes consciente qu'il s'agit ici d'une façon quelque part subjective d'organiser notre propos et de présenter notre réflexion; elle nous est néanmoins apparue pertinente en ce qu'elle permet, sans nécessairement s'appuyer sur une «justification scientifique», d'aller au-devant de certains présupposés ou idées reçues que l'on ne saurait contourner alors qu'ils font finalement bien partis d'un certain regard social sur le phénomène. Nous référons à la présence d'éléments de dissociation et de traumatismes sexuels (Farley, 2005), à la consommation de substances (Fortin et Fournier, 2006), au rapport à l'argent (CSESM, 2020), ainsi qu'aux liens entre la jeune femme, le proxénète et le client (CRPSPC, 2005). Nous verrons comment ces angles d'observation, qui nous permettront de parler de la prostitution, s'incarnent et se tissent bien différemment à travers le parcours de chacune des participantes rencontrées, tout en nous permettant de mieux comprendre différentes facettes du processus adolescent qui leur est propre.

8.1.1. Présence d'éléments de dissociation et traumatismes sexuels

En ce qui a trait aux éléments de dissociation que nous avons notés chez Melyssa et certainement chez Catherine, plusieurs études portant sur la prostitution en ont relaté la présence en lien avec des événements à caractère traumatogène et plus spécifiquement d'ordre sexuel (Trinquart 2010). Ces événements sont régulièrement présentés comme prédispositions à la prostitution, voire conditions sine qua non à son apparition (Deschamps, 2006; Farley, 2005). Nous ne remettons pas en doute la présence déjà démontrée d'éléments dissociatifs, ni même l'étiologie traumatique qui pourrait s'y inscrire, à caractère sexuel, ou non, chez un individu pratiquant la prostitution. Du reste, il s'agit plutôt ici de mieux comprendre leur portée afin de mieux saisir, subjectivement, cette représentation d'un corps clivé qui est évoquée de manière plus ou moins franche quoique dissemblable chez les deux participantes.

Melyssa n'évoque pas d'expérience traumatique ciblée ou particulière à l'enfance. Il est intéressant de se demander si le traumatisme ne pourrait pas se révéler d'un autre ordre (Ayerbe et al., 2011), justement en lien avec les failles apparentes du milieu familial, par exemple de l'ordre de la négligence. Et d'ailleurs, n'est-il pas justement le propre du traumatisme de se révéler en après-coup, c'est-à-dire de ne pas s'être révélé comme tel au moment où il a été vécu, s'inscrivant plutôt dans la chair afin de modifier le rapport au quotidien de la personne? À cet effet, Melyssa a parlé d'un *cadre suffocant* (6.2.1.2) et plus spécifiquement de punitions, lorsqu'elle était petite, qui s'appuyaient parfois sur le corps et son contrôle par l'autre, un contrôle exercé jusque sur les besoins primaires de l'enfant. Ceci nous apparaît avoir pu nourrir la représentation d'un corps clivé ou dissocié qui transcende le parcours de la jeune. De fait, cette soumission à l'autre, cette utilisation désincarnée du corps afin d'acquiescer aux attentes d'autrui, ainsi que ce rapport au cadre aliénant qui mobilise, voire met à mal le corps, sont des éléments que nous

retrouverons à différents moments à travers l'histoire de Melyssa. Rappelons par ailleurs qu'à l'enfance, Melyssa avait été mise à part, intimidée, et pour nous en parler, pour exprimer ce rejet, elle a employé un exemple sollicitant le corps : cette odeur de cigarette parentale pour laquelle elle était moquée par ses pairs, une *force des racines* (6.2.1), ancrée dans une honte qu'elle était contrainte de porter par son corps, au su de tous. À l'enfance, c'est aussi à travers son corps qu'elle «réagissai[t]» avec ses poings. À défaut de pouvoir traduire par la parole son expérience de l'intimidation, son corps se mobilisait, en réaction, ce qui aurait contribué à ce qu'on l'identifie à «quelqu'un qui faisait des problèmes».

En début d'adolescence, Melyssa attaque le cadre par son corps. Elle a commencé à fuguer, à consommer avec des pairs et à avoir quelques échanges sexuels avec des jeunes du quartier. Elle était voulue par les autres, comme enfin acceptée, mais en échange de son corps, concret et nouvellement sexualisé cette fois, pour rejoindre l'autre. Elle utilise ce nouveau corps pubaire comme un outil, une nouvelle fonctionnalité dont elle disposerait à des fins de recherche identitaire et relationnelle. Ces expériences sexuelles ne vont pas être rapportées comme des abus sexuels; la jeune femme en parle plutôt comme une démarche consciente vers la liberté à travers une quête de découvertes et de sensations. Elle va tout de même employer une formulation qui laissera sous-entendre que si les relations sexuelles complètes ont été très peu nombreuses, il s'agissait d'un âge particulièrement jeune pour expérimenter; en somme, que ça faisait beaucoup pour elle. Sans parler de traumatisme, cette allusion aura néanmoins résonné pour nous avec le processus économique sous-jacent, soit «un afflux d'excitation qui est excessif relativement à la tolérance du sujet et sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations.» (Laplanche et Pontalis, 2007, p. 499) L'idée de quantité aura ainsi évoqué quelque chose de lourd à métaboliser, à quoi elle pouvait peut-être ne pas être psychiquement préparée malgré l'atteinte d'une certaine maturation du corps. Son corps aurait été soumis à une exploration dont elle était en apparence l'instigatrice, à une transaction apparemment banale et cohérente pour Melyssa au plan corporel, mais qui l'était peut-être beaucoup moins sur le plan de sa résonance psychique; comme si son corps l'avait devancé. Tout au long de son adolescence, la jeune femme aurait entretenue une sexualité décrite comme réflexe, soutenant cette idée de corps clivé alors que l'appropriation subjective de sa nouveauté génitale et pubertaire s'en verra d'autant plus complexifiée (Ladame, 2008).

C'est ainsi par le corps que Melyssa tentera de se définir à l'adolescence afin de s'extirper de cette position où elle subissait le poids des origines familiales et les conséquences de sa façon de s'exprimer. À l'adolescence, des «changements dans [s]a mentalité » se seraient opérés alors qu'elle aurait eu envie de se découvrir, au-delà de son milieu familial, dans un *refus des origines* (6.2.2.1). Ce corps aurait servi de

support, d'outil, voire de vecteur central à une quête identitaire, *une quête de soi par le corps* (6.2.2.2), c'est-à-dire transitant par la recherche de sensations, ou encore par l'utilisation de ce corps comme monnaie d'échange pour trouver des modèles identificatoires sur qui prendre appui. Elle a évoqué ce mimétisme des autres jeunes femmes plus vieilles qu'elle en CJ; à sa sortie de centre d'accueil, Melyssa reste confrontée à cette même quête, et face à un très grand vide. C'est l'univers de la prostitution qui lui aurait alors offert une réponse parfaitement articulée à cette quête identitaire et cette quête de l'autre, dans la façon de la mener, c'est-à-dire en mettant le corps à l'avant-scène. Cet univers lui aurait permis de se métamorphoser. Ceci avait pourtant suscité en elle un sentiment de vertige s'apparentant à cette même idée du trop-plein psychique auquel nous nous référerions. Melyssa ne se reconnaissait plus, elle ne reconnaissait plus son corps et n'arrivait pas à saisir tout à fait ce qui se produisait. Son corps lui permettait d'avoir l'air adulte, de se fondre à l'univers prostitutionnel et d'y prendre part, mais l'intrégration subjective serait restée en souffrance, comme s'il ne s'agissait que d'un costume ou d'une identité de surface, empruntée ou interchangeable, que Melyssa ne pouvait ressentir comme sienne, comme si elle ne lui appartenait pas tout à fait. La prostitution, son corps et son histoire la dépassaient, à nouveau.

Paradoxalement, c'est-à-dire malgré le malaise ci-haut décrit par rapport à *sa métamorphose prostitutionnelle* (6.1.4.2), elle évoquera aussi une certaine aisance à endosser ce rôle, comme s'il y avait quelque chose d'assez naturel. Rappelons-nous comment Melyssa était arrivée à perdurer dans le milieu assez longtemps, elle avait développé une certaine capacité, une autonomie dans le domaine, et rappelons-nous aussi combien cette prostitution était portée de longue date. De fait, la jeune femme évoque cette idée d'une *prostitution prédestinée* (6.2.4), presque comme une inquiétante étrangeté (Freud, 1919) portée par son corps qui la ramène à différentes formes de prostitution, de monnayage du corps. À cet effet, rappelons que la mère de la jeune femme s'est elle-même prostituée jadis. Conjugés à cette idée d'être dépassée par les événements, comme si elle n'était pas totalement l'instigatrice ou le sujet de sa trajectoire, ces éléments auront évoqué pour nous l'idée d'un registre transgénérationnel à l'œuvre, de l'ordre de la répétition de l'identique (De M'Uzan, 2017). Comme si cette mobilisation du corps, par la prostitution, mais aussi éventuellement par la consommation de substances ou le rythme de vie, la dépendance à l'autre par exemple, traduirait justement quelque chose qui se transmet, d'une génération à l'autre, sans que cela ne puisse être pensé. Nous référons ici à un héritage transgénérationnel d'éléments bruts, c'est-à-dire d'expériences qui n'auraient pas pu faire l'objet d'un travail de réflexion ou d'élaboration psychique (Tisseron, 2007). La voie d'expression par le corps qu'implique la prostitution nous apparaîtrait ici tout indiquée pour pareil phénomène en ce qu'elle

permet de faire circuler ce matériel brut, des enjeux qui restent en mal de sens et de représentation symbolique. Rappelons qu'avant qu'elle n'agisse cette prostitution prédestinée, Melyssa ne savait pas qu'elle marchait sur les mêmes traces que sa mère. Qu'est-ce qui, de la prostitution maternelle, aurait été impossible à mettre en mots, et ainsi agit à travers la propre prostitution de Melyssa? De fait, à l'adolescence, ce corps pubaire, à défaut de se distinguer de celui de la mère, en suivrait ainsi le dessein. Schaeffer mentionne qu'à l'adolescence : «C'est par le corps que devra s'effectuer la retrouvaille, ou l'affrontement à l'imgo maternelle et au corps de la mère [...] pour parvenir à une appropriation subjective d'un corps de femme et d'un sexe féminin» (2008, p. 65). Pour Melyssa, cette représentation clivée du corps donne l'impression qu'elle reste accolée à la répétition d'un passé qui transige par son corps, une composante historique de cette mobilisation du corps par la prostitution qui mettrait encore davantage en évidence cette tentative d'appropriation subjective d'un corps sexué clivé.

À la différence de Melyssa, Catherine aura pour sa part évoqué la présence d'abus potentiels, survenus à un très jeune âge. Si elle n'a pu confirmer la nature de ceux-ci ni leur survenue dans la réalité, pour la jeune, ce ressenti très violent, cette toxicité, ne semble pas pouvoir s'expliquer autrement que par la présence de traumatismes à la hauteur de cette souffrance qui l'assaille depuis très longtemps. Que l'abus soit réel ou non, son corps se présente comme un agresseur certainement réel pour Catherine. En référence à ce *corps suffoquant* (7.2.1.1) et dissocié, la jeune réfère elle aussi à une forme, quoique différente, d'inquiétante étrangeté aussi évoquée par Melyssa. Catherine parle d'un sentiment très fort d'une étrangeté ancrée dans une réalité corporelle persécutrice : elle voulait s'«arracher le corps». Rappelons d'ailleurs que Catherine avait été soumise à une forme d'asthme sévère étant jeune, maladie qui avait d'ailleurs été le motif d'un rapprochement maternel marqué, inscrit dans ce lien vital menacé. Rappelons aussi que lorsqu'elle était toute jeune, son corps aurait parfaitement coïncidé avec le fantasme maternel, comme si elle avait été utilisée par la mère à titre d'objet narcissique, par l'apparence de son corps, pour correspondre à cette photo de la famille parfaite. À l'enfance, ce *règne du faux* (7.2.2.1) aurait contribué pour Catherine à un *drame de l'impossible subjectivation* (7.2.2.2); comment se concevoir en tant que sujet à part entière dès lors que son corps ne saurait lui appartenir tout à fait?

À l'adolescence, Catherine donne à voir, en apparence du moins, une quête identitaire, par *une révolte positive* (7.2.3.1) qui utilise principalement le corps, notamment la recherche de sensations par la drogue, la consommation de substances dans les fêtes, le style vestimentaire, la danse, les voyages ou encore l'art. Cette révolte irait à l'encontre des attentes parentales, tel qu'attendu chez plusieurs adolescents dans la recherche d'une identité différenciée (Richard, 1998) Chez la jeune femme, on

constate néanmoins quelque chose qui se joue peut-être en-deçà de la mouvance identitaire adolescente. Nous envisageons par ailleurs cette idée de négatif en termes de définition identitaire: Catherine s'accroche à un anti-casting de cette famille parfaite, et plus spécifiquement de cette mère; comme si elle y restait fondamentalement attachée, la seule issue serait ce versant en négatif. Elle ne veut pas porter les mêmes tenues que sa mère, elle ne veut pas se raser les jambes comme celle-ci le souhaiterait. Or, à défaut de contribuer à un mouvement d'appropriation subjective du corps sexué, ces changements semblent vécus à travers l'œil ou la réaction de sa mère. Le corps sert de terreau pour attaquer la mère, plutôt que d'un support à l'appropriation subjective du corps pubaire qui pourrait soutenir, en partie, un dénouement favorable du processus adolescent. Catherine se montre en ce sens aliénée à une *révolte nécessaire* (7.2.3) , beaucoup plus fondamentale, qui passerait par cette représentation du corps clivé pour aspirer à exister subjectivement. Certains liens ou hypothèses avec les abus pourraient aussi être faites, nous n'avons toutefois pas assez de détails. On observe néanmoins que c'est par le corps que Catherine tenterait psychiquement de «se déloger d'une place mortifère qu'elle occupe dans le désir de ses parents» (Maazi et al., 2006, p. 254), plus manifestement de sa mère. C'est aussi par le corps qu'elle aspirerait, fantasmatiquement, à déloger ce corps étranger, par des attaques (anorexie, consommation, prostitution) ultimement bien réelles sur son propre corps. Ces symptômes anorexiques, et plus largement différentes façons de mobiliser le corps, semblent se révéler comme des tentatives de s'appartenir, de se subjectiver, un processus qui passerait, pour Catherine, inévitablement par l'attaque du corps clivé que sous-entendent ces manifestations variées.

À travers la prostitution, Catherine fait état de sa «*touch*» ou de son don pour les massages, comme si elle bénéficiait d'une intuition corporelle qui lui permet de se «connecter», jusque dans ses hormones, avec le client; comme si elle ne faisait qu'un, il n'y a plus de limites du corps. Or, derrière ce fantasme, elle parlera aussi de son malaise par rapport à une prostitution dont elle est dépendante et qu'elle se ferait subir, sans savoir pourquoi; elle ne comprend pas pourquoi elle s'inflige ces agressions. C'est en effet son corps qui est présent dans pareilles situations; elle-même tente de s'évaporer et de transcender les limites corporelles en s'aidant de substances qui, encore une fois, transitent par celui dont elle tente pourtant de s'évader. Par la prostitution, Catherine viendra aussi éventuellement confirmer cette image déchue, cette *identité-déchet* (7.2.4.2) qu'elle porte.

Dans l'idée qu'une même conflictualité psychique prend la forme de différents symptômes, il semble pertinent de relever les symptômes d'allure anorexique dont Catherine a souffert à l'adolescence viendrait illustré l'idée. Ceux-ci ne s'étaient révélés à elle qu'une fois signifiés par l'extérieur, c'est-à-dire

par sa mère qui l'avait contrainte à se peser. Insistons sur le fait que Catherine n'était pas en quête d'un idéal de beauté par la maigreur qu'elle affichait. Elle répondait à des motivations apparemment plus viscérales, de l'ordre de la contamination par l'autre. Elle ne mangeait plus parce que l'autre contaminait son corps. Son corps disparaissait au gré d'une lutte féroce contre un contaminant oral (une multinationale en particulier). L'objet qui nourrit est toxique, Catherine doit s'en défendre et assainir son corps. Les symptômes d'anorexie s'inscrivent pour Catherine dans une période où elle était d'ailleurs très proche de sa mère; elle était sa «meilleure amie». Rappelons à cet effet comment plusieurs auteurs mettent de l'avant une fonction séparatrice du père défaillante impliquée dans le développement de symptômes anorexiques; ce qui n'est pas sans rappeler ce mythe familial chez Catherine où sa mère évince le père. Recalcati (2010) évoque certaines présentations anorexiques comme des refus ou des forteresses qui viseraient à stabiliser la position de sujet; c'est «un choix pour le refus» (Recalcati, 2010, p. 5) Catherine ne saurait subjectiver la séparation de l'autre, ce à quoi un «idéal nirvanien d'une sorte de séparation absolue, apathique, anesthésique, d'une séparation qui s'oppose à toute expérience de manque et de perte» (Recalcati, 2010, p.7) viendrait pallier, comme un processus de subjectivation fondamentalement ancré dans le refus, comme en négatif.

De fait, au bout de cette quête pour exister qui s'opère bruyamment chez Catherine à l'adolescence, c'est à la maladie que la jeune femme se voit confrontée, comme si son corps s'adressait à elle. Elle nous a parlé de problèmes cardiaques, entre autres. Les maladies du corps semblent toujours à même de rappeler une certaine réalité par le corps, voire peut-être éventuellement permettre un balbutiement de reconnaissance d'une différence entre soi et l'autre, ou plutôt d'une ultime séparation sans doute recherchée. Catherine est aliénée à cette façon de traiter ce corps clivé afin d'exister comme sujet, s'opposant ainsi à cette représentation maternelle intrusive dont elle doit se défaire pour exister.

On retrouve en filigrane chez Catherine cette idée du négatif; comme si pour celle-ci, les élans de vie allaient de pair avec les élans de mort. Ceci rappelle le concept de pulsion de mort chez Freud. Alors que celui-ci parle de «ramener l'être vivant à l'état anorganique» (Laplanche et Pontalis, 2007, p. 371), Catherine parle de se désintégrer, de devenir une «shadow (ombre)» (2.2, p. 15). Elle rêve de son évasion du corps, de son exil pour «crever» (2.1, p. 32) ailleurs, seule façon pour elle, paradoxalement, d'être soi-même. Le concept de narcissisme négatif (Green, 1993), fondamentalement ancré dans le masochisme, apparaît également éclairant pour envisager la quête de Catherine. Tout se passe comme si elle ne pouvait s'appartenir entièrement. Elle ne saurait être sujet si l'autre demeure indifférencié, vécu comme persécuteur interne (Green, 1993). Dès lors, la «relation» ne deviendrait qu'empiètement, sous forme de

sadisme perpétuel (Roussillon, 1994). Catherine va aux extrêmes pour ne pas correspondre à l'image qu'on attend d'elle, mais elle s'aliène ainsi à travers ce mouvement d'opposition qui s'apparente à une opposition perpétuelle de l'autre pour survivre, pour être sujet: «La recherche de la relation à l'autre n'alimente plus qu'une revendication d'autonomie [...] C'est dire qu'un tel combat n'a pas pour but le partage du plaisir, mais la possibilité de trouver refuge dans le repli narcissique et l'autosuffisance.» (Green, 1993, p. 133) Comme si le seul moyen pour Catherine d'échapper à cet autre interne serait l'asphyxie mutuelle ou la mort de la mère en soi (Chagnon, 2006). Cette lutte est vitale, alors que le repli narcissique qu'elle implique constituerait paradoxalement un suprême et «formidable élan de la pulsion de vie» (Vacheret, 2008, p. 15).

Or, à d'autres moments, Catherine ne veut pas perdre ses clients dont elle a besoin. La jeune parle dès lors d'une forme de dépendance aliénante au désir de l'autre; elle doit se soumettre à l'autre si elle ne veut pas le perdre. Rappelons que ce sont de ces clients, de même que de sa mère et de la drogue, dont Catherine devra périodiquement s'évader. Du reste, elle y demeure aliénée, de par son besoin de financer les évasions quotidiennes par la drogue, tout autant que ces grandes évasions par le voyage pour contrer le trop-plein de l'autre et d'elle-même. On assiste ainsi à deux versants d'une même quête pas la consommation, soit l'évasion de l'autre en soi, tout autant qu'à une dépendance aliénante à cet objet.

On constate ici comment, malgré la représentation d'un corps clivé dont rendent compte les récits de Melyssa et Catherine, celle-ci ne s'inscrit pas de la même manière chez l'une et chez l'autre, pas plus qu'elle ne se présente de façon similaire à travers leur prostitution respective. Alors que ce corps est réhabilité et extrait de la honte familiale en plus d'être une monnaie d'échange affiliative pour Melyssa, Catherine réfère à une honte d'elle-même découlant de sa prostitution empreinte d'agressions que la jeune femme se fait subir.

8.1.2. La consommation de substances

Rappelons déjà que la fréquente concomitance de la toxicomanie et des comportements de prostitution ne serait plus à démontrer (Dorais, 2004; Fortin et Fournier, 2006). Il nous apparaîtrait néanmoins réducteur d'envisager la drogue comme motif isolé et principal à la prostitution. Il en est de même pour la consommation de substances lorsque considérée en tant que causalité unique aux processus dissociatifs évoqués ci-haut. La consommation viendrait en fait soutenir ou cohabiter, c'est-à-dire s'inscrire, encore une fois, en cohérence avec cette logique ou cette trame de fond subjective de

chacune. À l'image de la prostitution, l'on constate combien la façon de consommer des substances chez les participantes, les effets recherchés et la nature des substances préférées vont foncièrement différer, mettant encore une fois en lumière une complexité et une richesse sur le plan de la compréhension de l'individu qui se dévoile lorsque ces thématiques sont prises en compte et appréciées qualitativement – au-delà de lien de causalité ou de corrélation. Corcos et Jeammet (2006) avancent à cet effet que le choix d'objet addictif ne serait pas vide de sens. Il dépendrait plutôt de l'offre réelle, donc de conditions socio-économiques et culturelles, mais surtout d'une concordance aux caractéristiques psychiques individuelles; la structuration et conflictualité psychiques orienteraient le choix de la substance consommée et discriminée selon la fonction et les effets spécifiques recherchés (de façon plus ou moins consciente).

En ce qui a trait à Melyssa, sa consommation se révélera comme soutien à différents modes d'être. À l'adolescence, la jeune femme est investie d'un travail exploratoire, de découverte; elle s'essaie, identitairement en «essay[ant]de vivre différemment», en se métamorphosant, en empruntant différents costumes selon son environnement. Sa consommation se présente sous de nombreuses formes, évoluant dans le temps, en écho à son parcours et ce qu'elle vit à différentes époques de son histoire, incluant celles où nous l'avons rencontrée. Elle ne consomme pas de la même manière lorsqu'elle est en fugue des CJ, quand elle entretient des activités de prostitution, quand elle attend l'aide financière gouvernementale à sa sortie de la prostitution ou encore lorsqu'elle devient mère. Ses drogues privilégiées vont ainsi se transformer à travers le temps, en lien avec ce qu'elle vit. Lors de sa période de prostitution plus active, on notera une préférence pour les amphétamines, alors qu'elle devait s'opposer aux besoins du corps (ce qui ramène à cette image du corps dissocié). Elle nie son besoin physique afin d'accéder à un besoin psychique ou affectif : celui d'être avec l'autre et, en ce qui a trait à la prostitution, d'être productive pour l'autre. Lorsque nous l'avons rencontrée, la jeune ne consommait plus ce type de substances. Elle nous a plutôt parlé de marijuana afin d'encadrer ses pensées et tolérer une forme de solitude, comme si elle essayait de faire taire, peut-être, une partie d'elle-même.

Malgré une recherche de distanciation face aux modèles parentaux, en consommant, Melyssa reproduit le comportement parental, tout en dérogeant à ce que qu'ils pouvaient attendre d'elle. Très tôt à l'adolescence, elle souhaite vivre sa propre vie, se définir différemment des parents, de ses racines. À l'issue des rencontres, la jeune femme consommait pourtant la même substance que ses parents et revenait à un mode de vie passif, similaire à son milieu infantile. Cette façon qu'aurait Melyssa de mettre en scène quelque chose de la génération passée, sans élaboration aucune, sans repérer cette répétition

de l'identique, renverrait probablement, de nouveau, à une forme de répétition transgénérationnelle qui transcende son histoire.

Pour Catherine la drogue est à l'avant-plan et représente l'idéalisation d'une purification mystique qu'elle *se fait subir* sous le couvert d'une évasion et d'une guérison du corps nocif qui l'habite. Tou se passe comme si à travers la substance, elle reprenait à son compte quelque chose d'une possible agression antérieure par autrui. Elle évoque l'importance des propriétés médicinales attribuées à certaines substances hallucinogènes (DMT, Peyolt, ayahuasca) qu'elle consomme pour panser une représentation traumatique d'un corps clivé suffocant.

De fait, la consommation de substances permettrait à Catherine de soutenir un mouvement de subjectivation, ou du moins d'y aspirer. Par le corps, elle aspirerait à prendre ses distances psychiquement (et physiquement) en s'affranchissant, en apparence, de toute dépendance à l'autre. Nous aurons d'ailleurs vu comment les moments de sobriété correspondent à un rapprochement avec la mère dans la réalité, mais sont aussi liés à l'apparition d'autres symptômes transigeant par le corps, plus spécifiquement d'allure anorexique. Ces symptômes ont disparu lorsque la jeune a recommencé à consommer et a repris ses distances avec sa mère; comme si les mouvements de séparation-individuation résonnaient jusque dans son corps, dans ses racines, et devaient systématiquement transiger par un objet ou une limite externe. Catherine a par ailleurs évoqué une période de sobriété des drogues (en omettant les drogues médicinales) durant un voyage, c'est-à-dire alors qu'il y avait une distance physique entre elle et son terreau familial. Par la consommation, Catherine semble aspirer à «être» ou à exister hors de l'emprise maternelle. Le Maléfan (2017) parle d'«Être décorporé sous kétamine» alors que Reynaud Maurupt et Akoka (2004) évoquent «ces nouveaux voyageurs immobiles», ce qui nous apparaît imager cette quête d'elle-même, chez Catherine, qui se confond à une quête afin de se voiler de la réalité. Évoquant la lourdeur, l'inadéquation et la nocivité de son corps, en aurait-elle enfin terminé avec ce persécuteur corporel réel? Les substances hallucinatoires lui permettraient de dire oui, mais pour un bref moment seulement. En effet, ces expériences idéalisées se concrétiseraient ultimement par une répétition, une nécessité physique de consommer, toujours à assouvir, qui enferme Catherine dans une *spirale autodestructrice* (7.2.4.2) axée sur la simple réponse au besoin qui anéantit toujours davantage son désir; elle est aliénée à ce *loop infini de merde* (7.2.4) qui se vit à travers le corps.

La mise en lumière de ces deux rapports différents aux substances, ces formes de toxicomanie, renverrait à des conflits psychiques qui s'inscrivent dans des dynamiques qui ne se recoupent pas totalement. Alors

que les deux participantes s'appuient sur un objet externe afin de répondre à différents questionnements adolescents, ceux-ci ne se formulent pas de la même manière et ne rechercheront donc pas les mêmes réponses à travers les drogues. En résumé, pour Melyssa, la drogue lui permet de moduler son être, tout en lui permettant de se modeler à l'autre et à son environnement. Pour Catherine, on retrouve ce caractère vital d'un objet séparateur bien plus fondamental que la révolte apparente qu'il contribue à mettre en scène; il lui permet d'aspirer à exister comme sujet, malgré la dépendance à laquelle il l'aliène.

8.1.3. La place réelle de l'argent

Certains auteurs auront exprimé l'importance, voire la centralité de l'aspect financier comme motivation à la prostitution (Deschamps, 2006). Encore une fois, à notre avis, le rapport à l'argent se dévoilerait avec cette même cohérence individuelle qui habite le parcours de chacune. L'argent, entendu au sens intéressé ou calculateur, nous a semblé bien secondaire pour Melyssa, voire presque complètement désinvesti. Malgré cet apparent désintérêt, ce que représente l'argent, par sa concrétude, ne se révélera pas moins important. Cet argent, en ce qu'il provient du travail productif du corps, viendrait assurer lui aussi la présence de l'autre, telle la dette jamais totalement acquittée envers son amie que Melyssa paie par son corps, mais aussi, en argent comptant alors qu'elle choisit de donner une part de ses gains; c'est cette concrétude de l'argent qui lui permet de mesurer la productivité de son corps, justifiant ainsi sa place auprès de l'autre. De plus, cet argent déboursé par le client s'avère important en ce qu'il ferait foi d'un désir pour le corps de Melyssa; elle est désirable et cet argent signifie concrètement que son corps peut aspirer à sortir de la honte qui le marque.

Rappelons que pour Melyssa, la représentation du «devenir adulte» reste prisonnière d'une certaine concrétude signifiée par la loi: elle est en CJ ou elle ne l'est pas, elle est mineure ou elle est majeure. Elle relate qu'à l'adolescence, elle n'avait aucune représentation d'elle-même comme adulte, ou plus largement dans le futur, au-delà de cette affranchissement de la DPJ. Elle donne l'impression que son univers réflexif, voire fantasmatique, aurait été court-circuité par cette propension chez elle à attaquer le cadre, ainsi qu'à ce mouvement incessant qui l'enjoint à se chercher au-delà de celui-ci. Une fois sortie des CJ, de façon très tangible, les revenus de la prostitution lui permettront de justement accéder à un sentiment d'être adulte, c'est-à-dire d'être autonome financièrement et de subvenir à ses besoins dans la réalité. L'argent lui permet de «prendre soin» d'elle-même, et éventuellement de ses parents, alors que s'opère un renversement des rôles entre les générations. Cette autonomie financière que ses parents n'atteignent pas, Melyssa y arrive quelques semaines après sa sortie du CJ; c'est par la prostitution qu'elle devient adulte.

Puis, alors qu'elle aspire à se différencier, le fait de réussir dans le milieu prostitutionnel, signifié par le temps passé dans cet univers et l'argent qui en découle, renverrait toujours à cette idée de rivalité : Melyssa arrive à démontrer monétairement qu'elle se démarque des autres femmes de sa famille qui se ont, elles aussi, inscrites à travers cette répétition comportementale.

Par ailleurs, aux yeux de Catherine, ses parents font preuve d'un mode de fonctionnement très capitaliste, d'accumulation de biens et de richesses, auquel elle n'adhérerait pas du tout. L'aspect financier chez elle pourrait se penser, d'une part, selon cette inscription de la prostitution au sein d'un milieu marginalisé qui accepte Catherine : à défaut de trouver un emploi légal, cet univers hors-normes lui permet d'être indépendante de ses parents. Cet argent pourrait aussi se penser en cohérence avec le rapport aux limites entretenu par Catherine. À la différence de Melyssa, Catherine a besoin d'argent alors qu'elle a quelques projets, tels que sa salle d'art ou ses voyages, qui nécessitent tous des dépenses, voire de l'épargne, ce qu'elle n'a pas. Dès qu'elle a un gain, elle le dépense en fêtes sans fin, sans limites. Cet argent de la prostitution lui permet d'assouvir sa dépendance et de faire tourner un manège aussi étourdissant qu'infini. On constate ici le revers de l'accumulation parentale, c'est-à-dire que pour Catherine, cette accumulation est impossible; rien ne doit la retenir, la fixer ou l'arrêter.

D'autre part, Catherine relate qu'elle demanderait beaucoup trop peu pour ce qu'elle «accepte» sexuellement de faire. En ce sens, l'argent s'est aussi avéré le reflet concret de la faible valeur personnelle qu'elle se reconnaît, de son *identité-déchet* (7.2.3.4) tel que nous le mettions en lumière dans les résultats. Si l'argent permet à Melyssa d'aspirer à apaiser sa honte, celle-ci se verrait plutôt confirmée à travers cette transaction réelle pour Catherine. Il semble que pour cette dernière, tout va dans le sens de la destruction de soi, tant psychiquement que physiquement.

8.1.4. Le rapport au client et au proxénète

Revenons maintenant sur les trois acteurs principaux impliqués dans la situation de prostitution, soit la jeune femme, le client et le souteneur (CSF, 2012). C'est la donne relationnelle qui s'incarne ici, et sa façon de se déployer, ou non, entre les différentes parties nous apparaît intéressante à qualifier en ce qu'elle nourrit la réflexion sur la trame de fond propre à chaque jeune femme, tout en mettant en lumière des dynamiques relationnelles qui particularisent le phénomène à l'étude.

Il demeure important de reconnaître le lien d'abus ou de coercition souvent mis de l'avant lorsqu'il est question de proxénétisme ou de clientèle (Miller, 1998; CRPSPC, 2005), mais il apparaît tout aussi

pertinent et justifié de s'extraire d'une préconception des liens entretenus, afin de saisir toutes les nuances relationnelles qui colorent l'univers prostitutionnel et qui permettent ultimement d'accéder aux enjeux affectifs plus profonds qui se jouent à l'adolescence pour Melyssa et Catherine. Si une certaine représentation sociale de chacun des acteurs (probablement marquée de divers préjugés) et des liens qui les unissent pourrait être évoquée, les études de cas présentées nous éclairent au contraire sur une réalité plurielle de relations qui se présentent finalement comme assez complexes à définir.

Melyssa aurait rencontré un certain nombre de clients. Elle n'a toutefois pas fait état de liens particulièrement importants ou de relations à long terme avec ces derniers. Outre l'importance de leur fonction, par leur regard ou par l'argent qu'ils lui donnent, ces clients ont été présentés de façon indifférenciée et plutôt secondaire. C'est d'ailleurs avec cette même indifférenciation que Melyssa nous a présenté les intervenants ou les jeunes en CJ qui ont pourtant fait partie intégrante d'une bonne partie de son parcours adolescent. L'investissement relationnel principal dont elle témoigne se sera certainement logé au niveau de son amie, sa mentore dans la prostitution et la vie adulte. À travers son processus adolescent, Melyssa donne l'impression de faire «feu de tous bois pour se poser face aux autres et [...] se poser à ses yeux» (Kestemberg, 1962, p. 63), et c'est en cette jeune femme qu'elle aura trouvé une façon de soutenir cette quête mouvementée. Rappelons que Melyssa avait toujours été attirée par ses aînés, des modèles plus vieux qu'elle, ce que représentait aussi cette jeune femme. Entre le saut dans le vide à la sortie des CJ et la monotonie parentale qui l'attendait, Melyssa a trouvé une forme de réponse cohérente à différents niveaux, notamment en ce qu'elle s'appuie sur le corps. Son amie lui aurait proposé une réponse qu'elle pouvait entendre et recevoir, alors qu'elle ne la connaissait pas du tout. Sans y penser, il y aurait eu un accordage naturel propre à soutenir de nombreux mois de prostitution.

Notons que Melyssa ne va pas présenter son amie comme une proxénète bien qu'en apparence elle corresponde tout à fait à cette définition : celle de vivre des fruits de la prostitution d'autrui (Poulin, 2004). La jeune mentionne qu'elle était libre de partir et que c'est de son plein gré qu'elle restait et donnait en bonne partie ses gains. Si elle demeure aujourd'hui encore confuse quant à la nature des intentions de cette amie, n'était-ce pas une façon de vivre la relation que la jeune connaissait déjà, c'est-à-dire à travers cette confusion quant aux intentions de l'autre? Cette confusion, voire méfiance, Melyssa en parle en lien avec ses parents à l'enfance, mais aussi face aux intervenants en CJ lorsqu'elle était toujours mineure. Lorsque nous l'avons rencontrée pour la dernière fois, cette participante avait revu son amie, elle lui avait même présenté son enfant. C'est Melyssa elle-même qui avait communiqué avec cette

dernière; pourtant, elle s'est dit étonnée de cette rencontre. Les évènements se succèdent sans qu'elle n'en saisisse tout à fait la portée ou le sens alors qu'elle en est, parfois, pourtant elle-même l'instigatrice.

On constatera ici comment l'idée de *pimp* (souteneur) irait beaucoup plus loin qu'une représentation sociale ou qu'une définition usuelle; elle se montrerait en réalité plus subtile et profonde aux yeux des acteurs qui vivent la prostitution, qui vivent en fait de vraies relations tout aussi nuancées et complexes que celles qui s'actualisent à l'adolescence, hors d'un contexte prostitutionnel. En ce sens, soulignons que cette amie répondait aux critères de sélection de notre étude. Plus encore, Melyssa nous a elle-même fait part de son ambition, voire même de quelques tentatives, de créer une «agence», donc (et bien qu'elle ne le nomme pas ainsi) d'être la proxénète de jeunes femmes, de même que son amie. On constate que la frontière s'étirole quant au discernement de catégories d'acteurs bien tranchées ou d'étiquettes claires et distinctement définies sur les liens qui se nouent à travers cette univers prostitutionnel dont Melyssa nous a fait part.

Catherine est pour sa part très seule dans sa prostitution qu'elle tente de cacher à son entourage et plus manifestement à ses parents. Elle n'évoque pas de souteneur. Elle a travaillé pour un salon de massage, mais ne s'est pas exprimée sur les liens qu'elle aurait pu entretenir avec le ou la propriétaire. De fait, cette relation, à l'image des relations qu'elle aurait pu nouer avec d'autres masseuses, n'a pas été mentionnée. Pour Catherine, et tel que nous l'avons vu, ses clients comptent parmi les quelques stabilités restantes dans sa vie, aux côtés peut-être de sa mère et de la drogue serions-nous tentées de dire. Certains clients l'auraient suivie depuis ses débuts. Ceci apparaît important à travers son parcours alors qu'outre sa famille, et principalement sa mère, ce sont finalement les seules relations à long terme dont elle fera état. Tel que mentionné dans les résultats, Catherine vogue à travers des groupes de pairs changeants, des individus de qui elle est très proche, puis elle passe à un autre environnement relationnel. La situation de prostitution, médiatisée par l'argent notamment, semble offrir une distance relationnelle plus acceptable ou tolérable pour Catherine, comme s'il permettait de simuler, concrètement, une séparation ou une mise à distance. À certains moment, la jeune donne l'impression d'être en contrôle et confortable avec ces clients qu'elle dit choisir et à qui elle répond, ou non, selon son choix.

À la lumière de ces réflexions autour de quatre thématiques régulièrement associées au phénomène de prostitution, bien que le parcours des jeunes femmes rencontrées en renforce la pertinence, force est de reconnaître que la compréhension du phénomène se dévoilerait principalement à travers la richesse

d'une mosaïque d'histoires singulières, une pluralité de significations individuelles. Il apparaît dès lors évident qu'une compréhension axée sur la recherche de similitudes observables et de généralisations objectivables risquerait de passer à côté de cette cohérence naissant d'une compréhension riche et authentique du phénomène, pour chacune. Plus encore, le risque serait de négliger l'importance de ce que donne à voir une jeune femme d'elle-même, de ses besoins, de ses processus adolescents, de sa trame de fond subjective qui se dévoile à travers sa propre prostitution et qui offrent autant des leviers pertinents pour l'intervention. Ceci nous a d'ailleurs semblé évoquer une perspective ancrée dans des valeurs féministes alors que la jeune femme tendrait à être perçue comme «experte» (Gilbert et al., 2020, p. 78) d'elle-même et de la singularité de sa trajectoire. Pareille posture soutiendrait la place fondamentale du sujet et la reprise de pouvoir sur leur propre vie (Gilbert et al., 2017).

8.2. Ébauches de représentation par le corps; la persistance de l'originaire

Malgré les divergences des deux trajectoires, quelque chose nous semble foncièrement unir les parcours de Melyssa et de Catherine : la place du corps (à distinguer de sa fonction ci-dessus). Le corps se révèle en effet central, comme un pilier fondamental au fonctionnement de chacune des jeunes femmes, un fil rouge qui tisse, différemment certes, les voies respectivement empruntées par ces deux jeunes femmes afin que se déclinent leurs parcours adolescents, et plus largement leur parcours de vie. Bien sûr, la nature des conflits psychiques sous-jacents et la forme qu'ils prennent ne sont pas les mêmes chez les deux participantes, mais ce corps et sa mobilisation diversifiée se situeraient en soubassement, omniprésents à travers l'histoire de chacune.

Dès l'enfance, Melyssa a évoqué cette sollicitation du corps alors qu'elle n'avait pas les mots, mais plutôt son corps et ses poings pour se défendre de l'intimidation qu'elle vivait, c'était son langage; pas plus qu'elle n'avait cette capacité de recourir à la parole pour s'adresser à une travailleuse sociale lui ayant été affectée. Elle était une enfant silencieuse. Nous avons évidemment aussi évoqué les punitions corporelles, les déménagements multiples, les placements de la fratrie et les conséquences sur l'équilibre familial au sein d'un système où la parole était restreinte. Pour Catherine, nous ne pourrions passer à côté de ce qu'elle a mis de l'avant comme fondement de la relation à la mère, c'est-à-dire ces sévères crises d'asthme l'affligeant alors qu'elle était toute jeune et qui auront forcé le rapprochement. À l'enfance, cette participante réfère à une mobilisation du corps par le négatif alors qu'elle se devait d'être l'enfant calme, docile et silencieuse, conforme à l'idéal familial.

Bien que le recours corporel apparaisse en trame de fond des deux trajectoires, on constate néanmoins qu'à l'adolescence, sa prégnance se révèle particulière, notamment à travers l'intensité de sa mobilisation répétitive. Chez les deux participantes, cette place octroyée au corps outrepasserait ce qui touche la prostitution. Les deux participantes évoquent ce thème, par exemple, sous le jour de la recherche de sensations, des découvertes sexuelles, de la consommation d'alcool et de drogues ou par un rythme de vie rapide sollicitant le corps dans ses derniers retranchements. Melyssa a parlé de fugues, de photos de mannequin, de crises, d'automutilation, des garrots qu'elle se faisait. Pour sa part, Catherine a abordé la massothérapie, la médecine traditionnelle, le yoga, la danse, les symptômes anorexiques, les maladies, les pertes de conscience, les fuites du corps par le voyage. On constate une primauté du corps qui se dévoile à travers sa sollicitation, sa maltraitance parfois, mais toujours sa mise de l'avant bref, sa mobilisation en ce qu'elle implique de conscient et d'inconscient, alors que les participantes n'apparaissent pas toujours à même de saisir ce qui se profile à travers ces recours répétés à celui-ci.

D'autres formes diversifiées de cette sollicitation du corps auraient aussi pu être citées. C'est d'ailleurs pourquoi à travers cet essai, nous avons choisi, et réitérons ce choix à l'issue des analyses, de spécifiquement employer l'expression «mobilisation du corps» afin de décrire ce qui nous intéresse. Nous aurions pu évoquer d'emblée les comportements, actes, agirs, acting out, passages à l'acte ou crises psychosomatiques, et encore bien plus. Nous nous sommes volontairement arrêtée dans un premier temps sur cette appellation a-théorique dès lors qu'elle permet justement de traduire (voire de relier) un plus riche éventail de manifestations, toutes faisant appel ou transigeant par le corps pour s'exprimer.

Mais n'est-il pas un peu le propre de l'adolescence de recourir au corps, d'extérioriser par le corps un matériel psychique, alors que le réel des changements corporels est à la source du processus développemental dont il est question? Nombre d'auteurs diront que oui (Gutton, 2013; Richard, 1998). À cet effet, Roussillon parle des «langages premiers» (2014, p. 10) en tant que formes d'expression à travers le corps, imprégnées de mouvements archaïques ou infantiles résiduels qui se réactualisent à l'adolescence du fait de la sollicitation inévitable du corps maturant. Il y aurait donc quelque chose de normal, d'attendu dans cet ancrage sur le corps adolescent en tant que fondement d'un processus de symbolisation et d'appropriation subjective d'un matériel archaïque réactualisé. Pour les participantes, face à l'assaut pulsionnel inhérent à l'adolescence, c'est tout un pan de la pensée, de la psyché qui semble rester coincé dans le réel du corps, de ses sensations, mais où le sens, l'aspect symbolique et figuratif resterait limité (Roussillon, 1999). De fait, cette façon de solliciter à répétition le réel du corps s'inscrirait dans un mode de représentation concret, que nous dirions évocateur d'un fonctionnement ou

d'une logique psychosomatique. À cet effet, Green propose de penser un cadre de référence s'appuyant sur une logique des mécanismes psychosomatiques pour expliquer ce qui, de la vie psychique, utilise le corps pour se voir exprimé: «La crise psychosomatique représente un véritable acting out. Un agir au-dehors orienté vers le dedans, car, comme dans l'acting out, le but essentiel est l'expulsion de l'intrus (l'affect) hors de la réalité» (Green, 1973, p. 181). Le corps servirait de support à un matériel psychique non subjectivé, qui s'exprime et se présente comme un balbutiement tangible de sens, mais qui échouerait à s'inscrire autrement que par l'expulsion. Le réel l'emporte sur l'imaginaire et le symbolique, sans que les participantes ne semblent pouvoir agir autrement (Cupa, 2008). Les traces perceptives, corporelles, sont frayées et empruntées au détriment d'une vie fantasmatique qui reste discrète, quasi absente (Pirlot, 2008). De fait, chez les participantes, le sens ou les représentations symboliques n'adviennent pas alors que la réalité de la mobilisation du corps s'accroît et se diversifie, ou alors, elle se restreint jusqu'à l'enfermement dans des comportements compulsifs, voire mortifères: «Le malade psychosomatique serait un psychopathe corporel, qui traite son corps comme les psychopathes traitent la réalité sociale, avec désinvolture extrême et où le sadomasochisme est de quelque manière non seulement inconscient, mais forclus». (Green, 1973, p. 181) Cette citation n'évoquerait-elle pas un peu ce qui se donne à voir chez Melyssa, lorsqu'elle se fait des garrots, ou encore à travers ce rythme de prostitution effréné, par la drogue, l'automutilation ou la quantité de clients? Chez Catherine, cette part de *psychopathie* face à son propre corps se reconnaîtrait assez aisément dans la façon avec laquelle elle le traite, jusqu'à la perte de conscience et à la maladie notamment.

Toujours dans cette logique psychosomatique, et puisque les deux participantes ont fait mention de cette recherche de sensations, il apparaît intéressant d'insister sur les procédés autocalmants qui y participent. Nous référons en fait à la fonction contenante des éprouvés du corps qui permettraient une gestion de la quantité psychique (Szwec, 2008). Il s'agirait en fait de «tentatives d'ordre somatique plutôt que psychologique pour faire face à l'absence ou à la douleur mentale, et ne fournissent qu'un soulagement temporaire à la souffrance psychique.» (McDougall, 2004, p. 518-519). Ce fonctionnement demeurerait coincé au niveau du ressenti, donc du réel. De M'Uzan (1994) parle des esclaves de la quantité; et à différents moments dans l'histoire des participantes, nous avons l'impression d'une soumission à cette recherche acharnée de contenance, de gestion quantitative. L'excitation somatique ou l'éprouvé pourrait ainsi précisément s'envisager comme une façon de contre-investir le processus de représentation fantasmatique (Pirlot, 2008). La consommation, et plus largement cette mobilisation qui transite par le corps, ne permettrait pas de faire un travail psychique ou symbolique fondé sur ce qui est vécu affectivement.

De fait, chez Melyssa, comme chez Catherine, nous avons l'impression que le corps précédait la pensée, qu'il mettait en scène des aspects d'elles-mêmes obscurs voire inconscients et qui, malgré leur mise en scène corporelle, n'arrivaient pas à faire naître du sens autrement. Il y a quelque chose qui se joue par le corps, qui est porté par celui-ci, mais ce quelque chose n'advient pas, du moins autrement que par la persistance de sa mise à mal. L'on pourrait à nouveau une répétition à l'identique où rien ne bouge, rien ne change: «L'énergie ne fait que s'accumuler et se décharger. [...] une exigence impérieuse du type du besoin, la répétition d'une expérience de décharge; un besoin toujours identique dans son indifférenciation au besoin antérieur et court-circuitant la mémoire.» (De M'Uzan, 2017, p.34)

Melyssa, tout comme Catherine, ont fait état d'une volonté de mieux se connaître, de mieux saisir qui elles étaient, mais aussi de mieux saisir le sens de ces répétitions à travers leur vie, dont elles devaient faire sens en après-coup. À cet effet, Melyssa a offert une magnifique allusion à la métaphore freudienne autour de l'archéologie. Cette participante nous a partagé son rêve, de longue date, de devenir archéologue:

C'est l'histoire [qui m'intéresse] j'ai tout le temps aimé les histoires. J'aime découvrir, j'suis très curieuse comme personne. Pis de comprendre comment que les êtres humains en sont venus à ce qu'on est aujourd'hui pis avant. Il y a plein de choses qu'on a pas encore découvertes.

Freud évoquait cette métaphore afin de traduire le «maintien de toutes les phases [psychiques] antérieures à côté de la forme ultime» (Freud, 1930, p. 53), leur pérennité et leur actualité au sein d'un inconscient qui reste intact malgré le temps qui passe, qui perdure et que l'on découvre tels des monuments du passé. Melyssa évoque à plusieurs reprises son désir d'élaborer son passé, c'est-à-dire d'y revenir afin de faire sens de ce qui a été vécu : son enfance houleuse, sa traversée des CJ et sa période dédiée à la prostitution. La capacité d'introspection et de liaison aura d'ailleurs semblé mobilisable chez Melyssa; elle a envie, non sans ambivalence et difficultés, de déterrer ce qui a été vécu pour le digérer et se l'approprier autrement que par une mobilisation concrète du corps. Tout comme l'archéologue, par un travail de fouilles, déterre des reliques concrètes du passé afin de mieux se comprendre historiquement et mieux s'expliquer le présent, Melyssa va *déterrer* ses souvenirs d'évènements vécus, mais non métabolisés psychiquement. Cette référence à l'archéologie évoque ainsi un passé qui dépasserait la jeune et qui l'affecterait néanmoins, mais qui ne peut être tout à fait pensé. On retrouve ici l'hypothèse de la répétition transgénérationnelle, à l'image des reliques d'un passé toujours enfouies qui orienteraient pourtant le sens de l'histoire et de l'actuel. Les modalités de cette éventuelle quête de soi demeuraient toutefois obscures lorsque nous l'avons rencontrée.

Malgré une idéalisation de sa consommation de drogue, Catherine évoque, à certains moments, une préoccupation pour son rythme de vie, pour l'usure de son corps; elle aimerait comprendre ce *loop*, cette répétition qui l'assiège à travers la dépendance aux substances et dont elle n'arrive pas à se distancier. Pour Catherine, cette quête d'elle-même passera par une quête de guérison. Elle porte la représentation d'un trauma à un particulièrement jeune âge viendrait traduire, selon nous, ce ressenti d'une entorse aux origines d'elle-même, comme s'il s'agissait d'éprouvés originaires qui transcenderaient son histoire. Catherine ne peut être sujet sans s'aliéner; elle est comme empoisonnée par l'autre qu'elle arriverait plus ou moins à se représenter à travers cette notion d'abus en bas âge qui oriente sa trajectoire à l'adolescence.

Par ces mouvements de recherche d'elle-même, Melyssa et Catherine donnent l'impression qu'elles cherchent à atteindre quelque chose de l'ordre d'un fondement ou d'une origine insaisissable d'elle-même. Elles sont toutes deux en quête, mais une quête qui reste difficilement intelligible, qu'elles arrivent difficilement à mettre en mots et à comprendre. On notera qu'à la différence de Melyssa, pour qui la donne affective est mise de l'avant et que l'investissement relationnel demeure manifeste, Catherine témoigne d'un registre de fonctionnement peut-être plus fondamental, celui, simplement, de l'« être ». À cet effet, il nous semble pertinent de convoquer Aulagnier alors qu'elle parle de l'originaire ou du pictogramme. Elle propose en effet une vision de la psyché impliquant l'originaire comme topique distincte: «une forme d'activité psychique forclosée du connaissable, à jamais et pour tout sujet». (Aulagnier, 1975, p. 19) Cette auteure souligne «l'importance primordiale de la sensorialité dans ce qu'elle nomme "la mise en vie de l'appareil psychique"» (Miller, 2001, p. 40) Cette phase inaugurale de la psyché renverrait au registre de l'expérience sensorielle, une représentation strictement ancrée dans l'image de la chose corporelle, mais aussi ancrée dans la psyché maternelle, ses propres expériences, ses affects, bref son discours (Troisier, 1998). Ce mouvement de jonction entre le bébé et la mère, ce pictogramme comme activité de représentation primordiale, représenterait la naissance du sujet et la genèse d'un fond figuratif «toujours à l'oeuvre [et] qui persiste parallèlement» (Aulagnier 1975, p. 19) aux processus primaires et secondaires, ainsi qu'à leurs productions. Il y a persistance de ce pictogramme, de cet originaire, au carrefour du devenir sujet et de la naissance du processus de symbolisation. Cet originaire teinterait dès lors l'ensemble de la vie psychique, lui donnerait sa couleur propre, en assise de toute son histoire et de son rapport à la production de sens.

Cette trame de fond que nous évoquons par la cohérence de la sollicitation du corps à travers des mouvements de répétitions plus ou moins délétères, ne laisserait-elle pas transparaître quelque chose de

ce fond figuratif, de ce mouvement originaire? Cet originaire, ancré dans le corps, actif à tout âge, mais pourtant si opaque à la conscience, renforce selon nous cette hypothèse d'une cohérence à travers le parcours de chacune, au-delà de l'entendement des participantes. Dès lors, en parallèle à la cohérence individuelle au niveau de la nature des conflits psychiques, une cohérence en termes de rapport à l'appropriation subjective, à un «mode général de rapport au monde aussi bien relationnel que pulsionnel » (Roussillon, 2012, p. 125) serait à relever. Sous cet angle, la mobilisation acharnée du corps représenterait possiblement un fardeau tragique dans la façon de faire (ou non) sens de ce qui advient, puisqu'enraciné dans un tissage originel.

8.3. La réponse de l'autre

Dès lors, ces situations ou ces dynamiques dont témoignent Melyssa et Catherine, ne seraient-elles pas d'autant plus ardues à comprendre? Peut-être. Alors, comment le faire? Comment, comme soignants, s'inscrire différemment dans le parcours de ces jeunes femmes dont les trajectoires semblent parfois tristement tracées d'avance, au-delà de leur volonté ou de leur désir?

En ce qui a trait à la question de l'intervention ou des soins à travers le parcours des participantes, on constate que cette thématique est abordée sommairement par les participantes. Melyssa aurait cherché à fuir l'intervention des soignants, à s'extirper du cadre, pendant une bonne partie de son adolescence. Pour sa part, Catherine n'en fait quasiment pas état. La question de «l'autre», de sa place et de sa réponse, n'en demeure pas moins intéressante à considérer, dès lors que cette place de second ordre serait en soit signifiante. Roussillon insistera sur le fait qu'«un mouvement pulsionnel devient langage, [et] il peut devenir langage à l'adolescence, par la réponse que les objets référentiels lui apportent» (2014, p. 10), et ce, plus spécifiquement sur le plan de l'étayage des capacités de symbolisation. De fait, plusieurs théoriciens auront affirmé l'importance réelle de l'objet et plus manifestement en termes de réponses premières, primitives, voire originaires, qui se réactualisent à l'adolescence : «Les "réponses" historiquement reçues de la part des objets significatifs des premiers âges ont aussi contribué antérieurement à infléchir le "cours des événements psychiques" du sujet.» (Roussillon, 2012, p. 199) Pour Aulagnier, c'est dans la rencontre que la création du sujet est permise: «Avant qu'il ne puisse s'autonomiser, [le Je] se construit dans la relation qu'il établit avec le désir d'un autre Je, celui de la mère le concernant» (Troisier, 1998, p. 31). De fait, Aulagnier positionne la fonction de la mère et de son discours au centre de sa théorie du développement de la psyché et du devenir sujet; l'autre est partie intégrante de cette expérience originaire et fondamentale à la création du sujet et au dessein du processus de symbolisation.

Il convient dès lors de penser l'importance de la place de l'objet dans un contexte d'intervention thérapeutique. Pour ce faire, nous emploierons le terme «soignant» au sens large, incluant par exemple les thérapeutes, mais aussi les intervenants de diverses natures : éducateurs, enseignants, bref tous ceux qui sont susceptibles d'éventuellement relayer cette fonction de «la mère» dans la rencontre. Comme il s'agit ultimement de penser des pistes d'intervention, nous ne référons pas aux parents par cette appellation. Soulignons, puisque nous nous intéresserons aux réponses reçues, qu'il ne s'agit évidemment pas de blâmer les «autres» rencontrés au fil du temps par les participantes, mais plutôt d'une exploration autour de ce rôle que pourrait, ou non, jouer l'autre.

Avant de poursuivre, et bien que nous en ayons fait mention en avant-propos, il nous apparaît pertinent de rappeler que nos expériences au sein de milieux insitutionnels (hôpital, ressources, DPJ) auront sans aucun doute eu l'effet d'orienter notre regard et nos réflexions, particulièrement au sein de cette présente section qui pourrait tendre vers un travail peut-être moins strictement inductif par rapport aux données de la présente recherche.

8.3.1. Les occasions ratées d'une mise en sens ou les réponses systématisées

Roussillon suggère d'envisager cette mobilisation répétitive du corps comme une «compulsion à symboliser» (2012, p. 200), c'est-à-dire qu'il y aurait autant de chances d'encourager la mise en sens à travers la réponse de l'objet qu'il y aurait recours au corps perpétrés. Il y a ainsi ouverture sur «une élaboration possible, consécutivement à [leur] réalisation [;] l'occasion d'une mise en sens, à condition que cette occasion soit saisie opportunément, soit par le sujet lui-même, soit indirectement par son entourage immédiat» (Chouvier, 2008, p. 9). Au sein des parcours adolescents exposés, on retrouve une panoplie de situations où le recours au corps vient signaler ou laisserait transparaître des conflits psychiques sous-jacents, en offrant une chance de s'en préoccuper, plus ou moins consciemment. On retrouvera aussi, plus spécifiquement, des épisodes que nous pourrions envisager comme potentiellement charnières; des expériences, des situations où l'on sent une potentialité de mise en sens particulière, mais qui semblent pourtant tomber à plat. Pour mieux nous expliquer ces pannes de sens ou ces insuccès à en faire naître, nous suggérons de penser le caractère systématique des réponses reçues ou vécues telles que relatées par Melyssa et Catherine. C'est ce caractère tranché, figé et rigide des réponses qui nous apparaîtrait contributif d'une certaine répétition, tout en passant à côté de la possibilité de faire advenir de l'altérité.

Sous toutes réserves, ces opportunités d'une mise en sens nous sont apparues plutôt nombreuses à travers le parcours de Melyssa. À l'adolescence, elle manifeste bruyamment son désir, sans doute ambivalent, que l'autre intervienne. Un paradoxe apparaît entre les attaques en boucle du cadre (par exemple: rejet des règles du quotidien en unité, fugues, automutilation) et la sollicitation de la contenance de celui-ci qui s'actualisera, en réponse, par une intensification des mesures coercitives. C'est ainsi que l'escalade suit son cours, toujours selon un mouvement d'action-réaction. C'est ce *dialogue fou* (6.2.3.2) dont nous faisons mention au sein des résultats qui se manifeste ici, c'est-à-dire un dialogue vide de sens qui n'échappe pas à une circularité que la réponse de l'autre, du soignant, alimenterait. Cette réponse reste somme toute la même, en aspirant pourtant à un nouveau résultat. Melyssa relate, alors qu'elle était en CJ, des allers-retours chez ses parents, les déplacements en arrêt d'agir ou à l'hôpital, les mouvements à travers les différentes unités, tout comme elle décrit ses allers-retours répétitifs du corps à travers ses fugues. D'ailleurs, plus tard, c'est par la prostitution qu'elle retrouvera ce même rythme du corps déplacé, d'une ville à une autre. Godfrind parle de «système fermé» (2008, p. 45) pour évoquer cet immobilisme entre les comportements manifestés et un type de réponse qui ne peut s'inscrire différemment, c'est-à-dire autrement que par ce qui est plutôt consciemment attendu ou envisageable par le sujet. Lorsque mineure, Melyssa sait bien qu'en transgressant les règles, d'autres limites, généralement plus répressives, s'imposeront de façon assez mécanique. Ces réponses, elles nous apparaissent en fait se limiter à ce qui est concret : tout devient une question de cadre, de règles, de portes fermées ou non, de chambre verrouillée ou non. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler le débat social de 2016 face aux fugues répétées de jeunes femmes à Laval et que nous avons mis de l'avant en introduction.

Melyssa attaque ce cadre, et ce, peu importe la forme qu'il prend, position subjective qui aura sans doute complexifié le rôle des soignants. Or, la réponse systématique de l'autre, telle que rapportée par Melyssa, ne semble pas permettre de sortir de ce niveau très concret qu'appellent ses comportements. De fait, tant au sein des nombreuses unités de vie fréquentées qu'à l'hôpital psychiatrique, cette spirale coercitive reste nourrie et amplifiée, presque comme des caisses de résonance, par Melyssa elle-même et par la réponse du cadre institutionnel. À défaut de soutenir une relance de l'activité fantasmatique ou symbolique, un mouvement plus créatif peut-être, on assiste chez Melyssa à un enfermement jusqu'au retournement compulsif des agressions sur son propre corps. Rappelons que Melyssa ne pouvait rien garder dans sa chambre, on lui enlevait ses draps pour éviter qu'elle ne se blesse. Or, comme en écho à la réponse réelle de l'autre, plus Melyssa était restreinte (un peu comme une répétition par l'environnement de la réponse parentale à l'enfance d'ailleurs), plus l'activité psychique de la jeune nous

a semblé s'appauvrir jusqu'à la recherche mortifère de cette ultime sensation d'engourdissement. Melyssa n'a pas refait état de ces comportements automutilatoires spécifiques une fois sortie des CJ.

La médication s'inscrirait aussi dans ce type de réponses immuables et probablement moins ancrées dans la rencontre authentique de l'autre. Tel que mentionné, Melyssa a évoqué une réponse médicale en parfait écho à sa propre dynamique de consommatrice; un moyen externe, concret et corporel de réagir au fait psychique : elle était «vraiment mouvementée», la médication devait régler le problème. Ce cadre médicamenteux pour réguler ses comportements, Melyssa l'a accueilli avec joie (quoiqu'en prenant sa médication de façon libérale, elle attaque en quelque sorte ce cadre). Reste qu'elle consomme aujourd'hui de la drogue avec comme objectif de calmer une agitation, mais cette fois de la pensée...

Cette spirale au sein des CJ s'est interrompue par la date charnière de l'atteinte de ses 18 ans. Cette situation nous a d'ailleurs semblé constituer un exemple probant d'une occasion de mise en sens très puissante, et pourtant ratée. Melyssa se souvient évidemment de la date de sa sortie des CJ, mais surtout de son contexte. La jeune a souhaité quitter une journée avant son réel anniversaire puisqu'elle avait à coeur de partir en présence d'intervenantes significatives à travers son parcours institutionnel. Malgré ses demandes, et puisqu'elle avait de nombreuses conséquences accumulées toujours en suspens (et qui le seront d'ailleurs restées), Melyssa a dû quitter, fermement, le jour de ses 18 ans. Cette situation évoque pour nous l'image d'une incarcération; Melyssa devait finir son temps ferme. On constate bien ici comment les règles, le cadre et sa rigidité auront peut-être entravé une possibilité de faire sens autrement de cette fin, autrement que par le sentiment, quoique probablement cohérent avec son parcours, d'avoir terminé son temps en CJ et d'être libérée des contraintes concrètes de son adolescence. Ceci n'est d'ailleurs pas sans rappeler paradoxalement le sentiment de liberté qu'elle avait pourtant recherché lorsqu'elle avait demandé à ce que la DPJ la prenne en charge, dans ce passage de l'enfance à l'adolescence.

Nous ne sous-entendons pas que cet évènement aurait drastiquement changé le cours des évènements pour Melyssa. Nous nous questionnons plutôt à savoir comment la jeune aurait-elle pu recevoir cette reconnaissance ou cet accueil positif par l'autre de sa demande éminemment relationnelle et formulée en mots plutôt qu'à travers l'attaque du cadre. Comment cette réponse aurait-elle pu s'inscrire autrement pour la jeune que ce à quoi elle pouvait s'attendre de la parole de l'autre? Comment aurait-elle pu recevoir cet autre discours? C'est dire que malgré l'ambivalence relationnelle manifeste, il y a quelque chose chez Melyssa qui reste dans l'ouverture à l'autre, dans une recherche avide même, qui se répète de

façon plus ou moins mortifère à certains moments, certes, mais qui demeure active. Métaphoriquement, Melyssa a la main tendue, ce qui est perceptible à travers des manifestations comportementales paradoxales et une capacité d'être avec l'autre contradictoire, mais bien présente.

Soulignons à cet effet que lorsque s'est opéré un changement de trajectoire pour Melyssa, c'est-à-dire lorsqu'elle relate sa sortie de la prostitution, elle cible trois éléments déclencheurs principaux: la fatigue liée à l'usure du corps, les conflits relationnels avec son amie, mais aussi la rencontre avec ce client qui avait payé pour une heure, au plein tarif, sans solliciter d'acte sexuel. Ce client, en s'intéressant à elle et en l'invitant à s'exprimer sur sa prostitution, avait semblé ouvrir ou permettre une brèche réflexive. L'autre avait offert à Melyssa un espace pour penser son expérience plutôt que d'uniquement la vivre, concrètement et à haute vitesse. Alors que semblait s'enliser la jeune dans ce travail acharné et répétitif du corps, à l'image d'ailleurs des attaques de son propre corps en CJ, ce client hors norme aurait touché quelque chose différemment, ne serait-ce qu'en interrompant le rythme effréné. Il aurait été impossible de prévoir que pareille démarche de la part d'un «client» puisse avoir une telle résonance. À un autre moment de son parcours, peut-être que Melyssa n'aurait pas été à même de saisir cette forme de réponse de la part d'autrui. La jeune femme rapporte qu'il y avait tout de même quelque chose de surprenant dans cette rencontre, elle ne s'attendait pas à ça. Sans vouloir valoriser particulièrement cette stratégie d'intervention, le caractère créatif, non envisagé et étranger à ce qu'elle connaissait ou pouvait anticiper apparaît ici important à souligner; quelqu'un s'était intéressé à elle spontanément, sans qu'il n'y soit légitimement tenu. Peu de temps après, Melyssa quittait «pour la dernière fois» son amie et se débrouillait par elle-même pour rentrer au Québec; ce dont elle était d'ailleurs très fière, car si ce client lui avait offert son aide au besoin pour sortir du milieu prostitutionnel, elle n'en avait pas eu besoin. La réponse de celui-ci se sera finalement limitée à cette heure d'échanges langagiers, dans ce contexte précis.

À cet effet, rappelons que Melyssa avait apprécié les rencontres de recherche. Elle pouvait penser, avec l'autre, selon la demande et le cadre de l'autre, c'est-à-dire de la situation de recherche, à son parcours qui la questionnait toujours. Cette participante nous avait mentionné ses difficultés «à faire des réflexions»; aujourd'hui, elle semblait plus disponible à être accompagnée en ce sens. La démarche de recherche lui avait d'ailleurs donné envie de rechercher un lien thérapeutique pour parler de son histoire. Elle s'était tournée vers un psychiatre qui ne lui avait pas prescrit de médication, même si telle était la demande de la jeune : elle voulait calmer ses pensées, s'appuyer sur cet objet externe que représente la médication afin de s'apaiser. La réponse médicale a semblé être différente et étonnamment rassurante

pour Melyssa qui avait entendu à travers celle-ci, comme pour la première fois, qu'elle n'avait pas de problèmes : elle était donc «normale».

Malgré le changement de trajectoire qui s'est opéré dans son parcours, il restait néanmoins quelque chose en suspens chez Melyssa : elle ne comprenait pas tout à fait son histoire. Bien qu'elle ait accès à des personnes ressources, un espace thérapeutique qui aurait spécifiquement permis cette élaboration recherchée ne lui aurait pas été offert. Tel que nous l'aurons évoqué précédemment, suite à son changement de trajectoire, Melyssa a semblé revenir à une certaine origine ou un tracé familial. Lors de notre quatrième rencontre, la jeune avait eu un enfant, elle ne fréquentait plus le centre de ressources avec lequel elle avait eu un lien scolaire et n'avait pu obtenir de diplôme académique. Elle était stable au plan matériel, mais entièrement dépendante financièrement de son conjoint. Melyssa se retrouvait, hormis sa famille, plutôt isolée, soumise à une routine un peu lassante, seule ou aux côtés de sa mère. La jeune restait pourtant empreinte d'une grande nostalgie de cette vie prostitutionnelle qui faisait toujours partie d'elle-même et qui avait jadis répondu à des questions et des besoins, identitaires et relationnels, qu'elle semblait toujours en attente de combler.

Pour Catherine, ces occasions de mise en sens nous sont apparues moins évidentes à saisir, presque comme si elles n'avaient pas existé hors de l'enceinte familiale. Cette participante se dit «*commander space traveller* (commandant voyageur de l'espace)» (2.1, p. 25), référant au fait qu'elle aurait été capable de passer entre les mailles du système et d'échapper à l'attention de son entourage pour que personne ne se doute de ses comportements ou de l'ampleur du besoin d'aide sous-jacent. C'est le bruit assourdissant de l'arbre qui tombe alors que personne n'y assiste. Il n'y aurait jamais eu d'implication directe de la DPJ, à aucun moment dans son histoire, du moins de ce que la jeune en relate. Elle évoque tout de même un signalement qui aurait été fait par le milieu scolaire, mais non retenu comme elle était presque en âge de décider de ne plus être scolarisée. Tout au long de son parcours scolaire et face à ses absences répétées ou à son refus de coopérer, Catherine écopait de retenues ou alors on la scolarisait en marge de ses pairs dans un cadre qui l'isolait encore davantage, ce à quoi elle aspirait par ailleurs puisque qu'elle se sentait déjà différente de ceux-ci. De son propre aveu, elle réussissait à obtenir de bonnes notes lorsqu'elle le voulait, ce qui la maintenait hors de problèmes plus sérieux. Toujours à l'adolescence, lorsqu'elle consommait dans les parcs ou lorsqu'elle perdait connaissance suite à des fêtes, la réponse du système, ici de la police, aurait justement été de la ramener systématiquement chez ses parents.

Catherine, aurait-elle vraiment navigué à travers ces comportements de consommation, d'anorexie, de fêtes, d'instabilité, tout au long de son adolescence sans qu'il n'y ait intervention soutenue de soignants? La jeune femme donne cette impression. Il convient d'une part de se questionner à savoir est-ce que le cadre législatif, en ce qu'il a de systématique, aurait pu faire obstruction à la prise en charge d'un tourbillon autodestructeur qui aurait pourtant pris forme dès le début de l'adolescence? Peut-être. L'histoire de Catherine donne l'impression que cette image de la famille parfaite, notamment de parents établis, éduqués et aisés économiquement, conjugée aux limites fixes du système, l'aurait emportée sur la nécessité de se préoccuper d'une souffrance pourtant manifeste. D'autre part, au-delà de la portée parfois limitée d'un cadre fixe et ancré dans un certain contexte social, la réponse de l'autre, pour Catherine, serait d'emblée disqualifiée. Il y a effectivement quelque chose de très fort chez elle, dans sa dynamique, qui aurait pu contribuer à déjouer consciemment, mais surtout inconsciemment, les réponses potentielles de l'autre. Selon cette idée de négatif ou de retour à zéro qui tisse son parcours, Catherine s'enferme, elle s'enlise dans des comportements autodestructeurs alors qu'elle n'admet personne, ce qui n'est pas sans faire écho à la grande solitude dont elle fait état. En lien avec notre propos précédent sur l'originaire, la constitution de l'identité (ou du Je), cette façon de s'isoler pour exister traduirait à nouveau cette idée de narcissisme négatif (Green, 1993) qui aurait certainement pu contribuer à rarifier ces occasions de mise en sens, et ce, en appauvrissant significativement la capacité de Catherine à établir un lien avec l'autre ou tout soignant. Rappelons qu'avec cette participante, le processus de recherche s'était interrompu après deux rencontres seulement. Catherine s'était évaporée, comme elle semblait l'avoir fait tout au long de son histoire. Bien qu'il ne s'agisse pas d'abdiquer devant la complexité de pareille dynamique, ne serait-il pas logique ou un peu plus explicable que les intervenants, les soignants, n'aient pu accéder à sa souffrance, n'aient pu encourager davantage que les choses puissent se vivre différemment?

Chez Melyssa, la volonté, voire la capacité, introspective est plus aisément repérable. Elle témoigne d'une femme affective et relationnelle mobilisable en ce que sa quête identitaire se fait sous la forme d'une recherche d'appui sur des figures alternatives et hors du milieu de vie «légitime»; on retrouve néanmoins cette quête d'un lien à l'autre, sur lequel tabler à l'adolescence en termes d'intervention clinique. La situation est tout autre pour Catherine qui vivrait une impossibilité d'être avec l'autre, comme un trop-plein de l'autre du fait de ce processus de subjectivation qui s'opère sur fond de repli narcissique complet, comme dans un effacement fondamental. On constate dès lors comment les positionnements de chacune des jeunes femmes par rapport à l'autre, par rapport au soignant, diffèrent à plusieurs niveaux, ce qui impacterait sans doute les opportunités d'une mise en sens pour chacune. Par ailleurs,

outre ces divergences individuelles dans cette posture face à l'autre et face à la compréhension de soi, et malgré les difficultés qu'elles peuvent impliquer pour le soignant, force est de constater que le caractère immuable et systématique des réponses reçues par les participantes, à travers leur histoire, auraient potentiellement échoué à freiner la répétition par le corps.

8.3.2. Réflexion autour d'une posture d'intervention

À la suite de ces réflexions, comment rester attentifs à cesdites occasions de faire naître du sens afin d'éviter qu'elles ne contribuent à une répétition qui s'actualise à travers le recours au corps? Comment se porter garant du symbolique et penser des pistes d'intervention qui permettraient de faire sens ou de considérer une pluralité de situations ou de trajectoires qui sollicitent le corps, sans pour autant renoncer à la complexité individuelle que chacune suppose?

À la lumière des divergences observées chez les participantes, il nous semble qu'un cadre fixe d'intervention, c'est-à-dire l'imposition d'une théorie ou d'une méthode spécifique et universelle, donc moins ancrée dans la réalité subjective de chaque jeune femme (Gilbert et al, 2017), échouerait à atteindre ce qui est fondamentalement en train de se dérouler, de se déployer à travers leurs mouvements adolescents singuliers. Cette idée viendrait d'ailleurs questionner la manière de penser le travail clinique en institution ou plus largement la quête du système de soins alors que l'on semble retrouver, à ce jour, une volonté d'uniformiser les pratiques, d'encourager des approches spécifiques ou de suggérer des formations axées sur un traitement unique? Gilbert (2004) mettait en lumière une cohérence dans ce qui peut être attendu de la parole de l'autre à travers le parcours de jeunes; quelque chose se rejoue, jusqu'à ce que «les paroles des aidants apparaissent enfin recevables [et permettent] de remettre un sens dans leur histoire» (2004, p. 304). En effet, il semble que tous devraient fondamentalement s'engager dans une navigation à l'aveugle, autant les jeunes que les soignants, en essayant de se positionner différemment, d'atteindre cet originaire peut-être, presque fortuitement, afin d'arriver à se positionner en marge de cette «mère anticipée» (Miller, 2001, p. 41). Il s'agirait d'arriver au moment où l'intervention, le discours, peuvent être entendus et vécus différemment, tel le hasard d'une rencontre qui se crée et des événements vécus de façon concomitante (Gilbert, 2004) et donc, dès lors, de s'ouvrir à un maximum de chances de toucher différemment l'autre en espérant accéder à un matériel différent, voire surprenant puisque hors répétition. En conséquence, nous proposons d'envisager une logique, une posture de soignant qui éclairerait de façon heuristique nos réflexions autour de la place du soignant à travers ces parcours adolescents qui mobilisent le corps à répétition.

Afin de penser cette logique ou cette posture, nous suggérons d'évoquer une conception des soins ancrée dans le concept d'objet médium malléable de Roussillon comme ligne directrice de pensée, concept dont il soutient la pertinence quant à la dynamique adolescente et qui permet de penser les caractéristiques d'un objet ou d'un milieu symbolisant, c'est-à-dire «grâce auquel l'activité de symbolisation va pouvoir se développer et s'appréhender» (2012a, p. 180). Le soignant, par sa posture, suffisamment bon à incarner ce médium malléable, permet l'étayage des capacités de symbolisation engagées (Richaud, 2006). Ces caractéristiques seraient envisagées à travers celles d'un jeu ou plutôt d'un médium pour le jeu d'enfant, soit la pâte à modeler. Cette fonction symbolisante proprement reconnue à l'objet se penserait selon deux axes fondamentaux, soit une gestion quantitative, c'est-à-dire un travail de contenance à travers une présence effective; ainsi qu'un travail de production de sens, du symbolique et des échanges empathiques qui permettent le développement de la vie psychique. Roussillon (2009) reconnaît de nombreuses qualités à ce médium (indestructibilité, extrême sensibilité, indéfiniment transformable, inconditionnellement disponible, singulier), mais nous insisterons plus spécifiquement sur le fait que celui-ci reste fondamentalement à modeler : là où il y a quantité, il autorise qu'advienne qualité alors que cette pâte prend forme et vie; elle représente et permet l'élaboration de tout un univers imaginaire qui peut évoluer. Le soignant ne connaît pas le sens ou la forme à donner à «cette pâte».

On revient à cette idée selon laquelle le soignant navigue sans connaître l'exacte direction, il «marche "côte à côte"» (Roussillon, 2012, p. 129) avec la jeune. Il est néanmoins garant du processus, de «l'utilisation "symbolique" du médium qui [le] spécifie» (Roussillon, 2012, p. 189), comme un objet transitionnel du processus de représentation (Drieu et al., 2021). La définition même de ce concept insinue une flexibilité, une adaptation fondamentale à l'autre, l'accordage avec ses besoins et la nature de son développement psychique, spécifiquement ancrée dans la qualité du développement de ses capacités de symbolisation (Roussillon, 1997). Alors que nous parlions de réponses systématiques, souvent répétitives, qui encouragent une certaine répétition, ne sommes-nous pas ici un peu à l'opposé, c'est-à-dire en posture d'accueil et d'étayage d'un matériel subjectif non symbolisé, voire d'un mouvement psychique que l'on ne saurait atteindre à travers une forme de réponse préfaite ou désengagée, voire parfois défensive (Gilbert et al., 2017)?

Dans cette logique de malléabilité, certaines pratiques thérapeutiques nous sont apparues des avenues fertiles à explorer alors qu'elles résonnent naturellement avec ce concept, tout en sollicitant concrètement le corps. Nous référons ici plus spécifiquement aux approches médiatisées en ce qu'elles

offrent un espace pour contourner certaines résistances, mais surtout un espace pour mettre à jour un matériel non symbolisé : «Ces médiations permettent de mettre en figurabilité quelque chose qui n'est pas élaboré, qui est resté au niveau du corps. Elles permettent de contenir, d'éclairer ce qui fait partie de l'archaïque.» (Jordana, 2008, p. 179) Nous pensons par exemple au psychodrame d'approche psychanalytique. La mobilisation du corps, au sein d'un espace contenant, permettrait d'«offrir "une béquille sensorielle" aux patients [afin] d'animer leurs capacités fantasmatiques associatives en ayant recours aux fantômes des thérapeutes» (Szwec, 2008, p. 24). Rabain parlera d'un :

phénomène de co-pensée, de co-construction, de cocréation, qui permet de mettre le patient au contact du plus intime de sa créativité primaire. Cette coprésence introduit un espace d'illusion, un espace de transitionnalité [...] [permettant de] renouer avec une créativité laissée en jachère. (2011, p. 135).

Toujours à titre d'exemple, nous pensons aussi à l'art-thérapie qui, pour Edan et Knecht-Favrod, «représente une façon pour rompre l'anti créativité, la monotone, c'est-à-dire «de la mise en acte par une mise en oeuvre dans le sens où celle-ci favorise peu à peu un accès au symbolique » (2011, p. 183). Plusieurs autres approches médiatisées reconnues pour leur pertinence à l'adolescence, tel que la thérapie par la danse (Jordana, 2008) ou les dispositifs thérapeutiques par l'écriture (Boulay et al., 2020), et bien d'autres auraient pu être citées. Ces approches nous apparaissent justifiées dans le contexte des résultats en ce qu'elles s'envisagent comme transitionnelles, c'est-à-dire comme un passage vers le déploiement du processus de symbolisation qui transige par le corps, par sa production (Edan et Knecht-Favrod, 2011).

À cet effet, Melyssa a mentionné à plusieurs reprises cette demande, ressentie comme une injonction, d'avoir à réfléchir seule. On lui donnait des réflexions à faire suite à des comportements transgressifs, ou en lien avec ses idées noires et l'automutilation qui l'amenait à l'hôpital; elle n'y arrivait pas, de façon authentique du moins. D'autre part, la jeune a relaté un épisode de soins, une thérapie de groupe, qui pourrait d'ailleurs s'envisager comme une forme de médiation (Jordana, 2008), d'une dizaine de séances autour des troubles du comportement. Bien qu'elle ait beaucoup apprécié, elle n'avait pu poursuivre ces séances au-delà de leur durée prédéterminée. Pourtant, cette approche semblait certainement appropriée pour Melyssa, particulièrement agissante à l'adolescence, et pour qui des soins semblaient tout indiqués:

Le groupe représente dans son ensemble une projection de l'image du corps et notamment le corps maternel. L'exploration et la constitution des limites, des enveloppes, des

contenants et des contenus de ce corps groupal vont pouvoir peu à peu être introjectés par les adolescents, assurant des bases narcissiques et identitaires nécessaires à la symbolisation qui leur fait souvent défaut (Dupouey, 2017, p. 16)

Sans aller très loin dans cet ordre d'idée, rappelons que Melyssa devait être hospitalisée fréquemment, notamment parce qu'elle souhaitait sortir de son environnement; sans qu'elle ne fasse directement le lien, elle a aussi spécifiquement mentionné que ce groupe thérapeutique se tenait à l'extérieur des murs des CJ. Cette mention semblait importante pour elle, comme si quelque chose, ne serait-ce que dans cette façon de déplacer le corps vers cet au-delà du cadre suffocant des CJ venait apaiser ce sentiment d'asphyxie.

Nous ne savons pas quelles modalités d'espaces thérapeutiques médiatisés Melyssa a pu se voir offrir à travers son passage en CJ, ni éventuellement par cette ressource qu'elle avait trouvée à sa sortie de la prostitution : la jeune femme n'en n'a pas fait mention. Alors qu'elle peinait à recourir à la pensée et à la parole afin de traduire ce qu'elle pouvait vivre, aurait-elle pu trouver appui sur ce type de médium concret? Conjugé à cet intérêt manifesté face à la thérapie de groupe, il serait plausible de croire que la médiatisation qu'impliquent pareils dispositifs thérapeutiques aurait pu encourager la relance d'une activité psychique et symbolique. Nous ne savons pas non plus si Catherine a eu accès à ce type de services à travers son adolescence, mais tout porte à croire, en plus de son penchant pour l'art, que ce type d'espace thérapeutique aurait pu favoriser un balbutiement d'implication dans un processus de soins ou de relation à l'autre, aussi discret soit-il.

Il serait difficile de se prononcer sur ce qui aurait interpellé, ou non, chacune des jeunes femmes. De fait, plusieurs autres approches médiatisées auraient pu être évoquées, mais loin de nous l'idée d'en suggérer une plutôt qu'une autre, voire même de donner l'impression que l'intervention, le travail des soignants, devrait inévitablement passer par ces espaces. Il s'agirait plutôt d'un « bricolage du dispositif clinique», avec la jeune, dans une optique d'être «au plus près de l'adéquation "sur mesure" à un sujet donné» (Roussillon, 2012, p. 97). Cette proposition suppose qu'il faille non seulement envisager ces offres thérapeutiques comme des voies privilégiées de mise en sens, mais aussi leur permettre d'être offertes selon cette même logique de malléabilité, que le déploiement de leur cadre puisse s'adapter à la réalité matérielle et psychique de jeunes femmes comme celles que nous avons rencontrées. Cet exemple de la thérapie de groupe pour Melyssa traduirait une contrainte administrative qui malheureusement et ultimement, viendrait impacter directement le travail des soignants en ce qu'elle interfère directement

avec la posture de soins suggérée, qui se voudrait ancrée dans la réalité des jeunes femmes, aussi singulièrement et authentiquement que possible.

Nous sommes consciente que cette logique de soins peut nécessiter des ressources humaines, matérielles, monétaires. Ceci dit, à titre d'exemple, certains organismes communautaires disposent d'une salle d'art, salle qui est, selon un horaire établi, ouverte aux jeunes. Un intervenant ou un thérapeute est sur les lieux, mobilisable selon les voies empruntées par le matériel psychique convoqué. Divers organismes œuvrant auprès de populations marginalisées nous sont apparus plus naturellement en phase avec cette recherche d'un processus de soins malléable, en tant que lieux de soins privilégiés pour les adolescents. En effet, ceux-ci s'inscrivent en marge de la société normative et permettraient d'offrir des services à une population qui ne voudrait ou ne saurait s'inscrire au sein d'un environnement institutionnel – forcément plus normatif. Cette posture en marge correspondrait à notre avis au processus adolescent usuel, c'est-à-dire à un éloignement transitoire du groupe social majoritaire, afin de par la suite pouvoir revenir dans la société (Quentel, 2011). Quoique Melyssa fait état d'un sentiment de marginalité porté, comme inhérent à sa représentation d'elle-même et de ses origines, elle aspire à une inscription sociale différente en tant qu'adulte, comme en auront témoigné sa volonté de faire les entretiens à l'UQÀM ou son insistance à se dire loin du milieu de la rue.

Pour Catherine, cette marginalité est vitale, elle la définit. À cet effet, nous avons mentionné que Catherine avait été référée à une institution psychiatrique; elle n'avait pas donné suite. Il s'agit bien d'une réponse systématique qui dirige, légitimement certes, cette jeune vers une solution pour qu'elle puisse s'aider. Mais à la lumière de l'histoire de cas relatée, n'est-il pas un peu farfelu de croire que cette option puisse être retenue par la jeune? Rappelons comment Catherine nous a fait faux bond à de nombreuses reprises alors que nous avons rendez-vous; un rendez-vous fixé à travers d'innombrables courriels. Elle avait une certaine attache à l'organisme où nous l'avons rencontrée parce qu'elle pouvait s'y présenter quand elle le voulait, quand soudainement elle avait tel ou tel plan pour lequel cet organisme pourrait peut-être l'aider ponctuellement. En offrant des services au-delà de la majorité légale, le soutien proposé par plusieurs organismes communautaires apparaît ainsi s'inscrire dans une continuité moins systématique et probablement davantage arrimée au développement psychique adolescent de l'ordre du processus individuel. On constate effectivement qu'autant Melyssa que Catherine restent au cœur de ce processus alors qu'elles atteignent l'âge de 18 ans. À cet effet, il serait probablement intéressant de considérer le concept d'«adulthood». Celui-ci permettrait de se représenter une période pubertaire, et donc aussi au-delà de la majorité légale, mais à travers laquelle on retrouverait toujours un

aménagement actif de la personnalité, comme en après coup de la puberté, mais tout aussi charnière en termes d'aménagement des conflits psychiques convoqués par sa survenue (Anatrella, 2003).

Il nous apparaît par ailleurs important d'insister sur le fait que cette posture de soins ne correspond pas uniquement aux espaces cliniques. Elle permet effectivement d'envisager une logique de soins applicable, à notre avis, à différents milieux qui n'ont pas nécessairement de mandats thérapeutiques à proprement parlé, tel que les «milieux de vie» ou les organismes communautaires. Roussillon met de l'avant le concept d'objet médium malléable, mais aussi celui d'environnement médium malléable (2012), qui nous apparaît permettre de penser, justement, ce espaces fréquentés par les adolescents; nous pensons aux milieux institutionnels, tels que les CJ fréquentés par Melyssa, mais aussi, par exemple, les milieux scolaires ou organismes communautaires, tel que mentionné. L'environnement malléable permettrait de réfléchir le cadre et les interventions du quotidien à l'aube de ces caractéristiques symbolisantes afin qu'elles puissent s'en imprégner. Cette logique thérapeutique pourrait faire partie des réflexions du milieu de vie tout entier, à travers notamment la façon d'établir les règles, de les faire appliquer et de faire sens de ce qui se déploie jour après jour. De fait, il s'agirait de penser à cet idéal d'un environnement où «tout est bon à symboliser» (Roussillon, 2012, p. 189), soit un environnement sensible, disponible, malléable en termes de réponses de tous les jours cohérentes comme guide à travers cette navigation à l'aveugle dont il est question. Insistons qu'il ne s'agit pas d'un plaidoyer pour l'absence de cadre, mais plutôt d'un cadre qu'il est permis de faire évoluer alors que «la "libre utilisation" suppose ainsi une certaine flexibilité, une certaine "transformabilité" du médium proposé et de l'utilisation qui peut en être faite.» (Roussillon, 2012, p. 189)

Force est de constater que cette malléabilité va de pair avec une thématique très chère à Catherine, c'est-à-dire la créativité. Et pour cause, l'adolescence est une période particulière où des forces créatives doivent être mobilisées afin de permettre au moi de se réorganiser, de faire quelque chose des conflits qui l'assaillent et de ces éprouvés primaires réactualisés qu'il doit réaménager, s'approprier autrement (Gutton, 2011). Dans une optique de soins, nous définirions ce concept dans le sillage de Winnicott, c'est-à-dire non pas au sens d'une création artistique, mais plutôt en son caractère fondamental, universel, référant à «une attitude du sujet face à la réalité extérieure [associée] à la santé et au goût pour la vie : il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue» (Aubourg, 2003, p. 173), presque comme une trame de fond affective aux soins. Nous parlons d'une créativité qui se joue dans la façon d'être, dans la façon de s'adapter à l'autre, d'entendre ce qu'il mobilise, dans la façon de penser le cadre, de le rappeler, de tisser des liens, de

partager le quotidien; bref une créativité du quotidien que devrait pouvoir incarner l'environnement soignant. Dans cette définition de la créativité, on notera plus particulièrement le recours au terme «sentiment». Cette mention nous semble rejoindre la théorie d'Aulagnier (1975) en ce qu'elle accorde une place capitale à l'émotion qui fait pont entre le corps et la vie psychique alors qu'elle imprègne le discours de la mère en référant au collectif, à l'émotion nommée. À travers le lien, le soignant est fondamentalement et affectivement sollicité alors qu'il se doit d'être «créatif et vivant» (Roussillon, 2012, p. 170). Roussillon mentionne:

Le plaisir partagé et l'implication libidinale qu'il suppose sont nécessaires et même sine qua non pour l'intégration de l'expérience. Un objet disponible par devoir, un objet non détruit, mais non atteint ne signifie rien, rien d'autre que l'indifférence de l'objet à ce que lui adresse le sujet. (2012, p. 185)

À cet effet, Melyssa nous a exprimé ce qu'elle pensait, à ce jour, être les motivations des soignants pour que ses séjours en hôpitaux ne s'éternisent pas: l'argent, «ils payent une chambre d'hôpital ». On retrouve à nouveau cette idée d'une certaine froideur dans la représentation de l'autre en position de soignant; un peu comme cet agent de sécurité qui la veillait la nuit ou les portes des CJ qui se sont refermées derrière elle sans les intervenants qu'elle avait investis. La donne relationnelle est brouillée comme si le cadre entravait la présence de l'autre et la réponse se poserait ultimement comme a-relationnelle. Gilbert et al. (2017) ont mis en lumière l'importance de l'implication affective, d'une présence pleine et assumée de la part des intervenants qui œuvrent auprès de populations vulnérables. Cette dimension affective de l'emploi, une dimension personnelle et authentique, contribuerait à offrir la contenance recherchée et à donner du sens aux événements actuels, et ce, en autorisant un travail intersubjectif qui s'établit et s'opère en-deça de ce qui serait objectivable. C'est dans cette idée de lien, d'espace entre soi et l'autre qu'il nous apparaît important d'insister, sur l'aspect *inter* de l'intervention, c'est-à-dire sur cette mutualité, encore une fois, ancrée dans le vécu de la jeune femme, mais aussi de l'autre, qui apparaît un levier d'intervention fondamental. À plusieurs reprises, Melyssa va évoquer l'idée d'un quotidien en CJ qui tourne en rond, qui l'aliène; elle suffoque dans ce cadre et dans cette accumulation de conséquences qui l'éloignent de l'autre. Catherine va pour sa part évoquer l'idée d'une intention possiblement malveillante du milieu scolaire, qui voulait « la faire chier pour [s]es absences». Toutes deux témoignent d'un quotidien qui devient emmuré par une forme de répétition, d'un resserrement du cadre, au détriment peut-être du processus qui se joue derrière en termes de capacité d'être et d'être avec l'autre.

À notre avis, pour permettre à cette créativité de s'exercer en clinique, mais aussi à travers les interactions du quotidien, pour demander au soignant, à sa personne, de foncièrement s'engager, certaines prémisses et conditions apparaissent nécessaires. Nous pensons plus spécifiquement aux soignants qui sont aux premières loges de la mobilisation du corps, soit les éducateurs en CJ, les intervenants scolaires, les intervenants dans les organismes communautaires, etc. Dans ces espaces de vie, ces espaces de tous les jours, au contact de l'environnement réel, la créativité nous apparaît aussi nécessaire que menacée. Comment leur permettre de rester disponibles, c'est-à-dire affectés et affectables, sans que cela ne se fasse à leur détriment? Au-delà d'une formation rigoureuse en amont des soins, nous croyons qu'il est impératif que les individus qui constituent cet environnement de soins puissent échanger et bénéficier d'espaces de supervision, d'espaces qui permettent la réflexivité et l'élaboration, et ce, dans une optique de ne pas se laisser submerger par de vigoureux sentiments de sidération et d'impuissance que peut convoquer la mobilisation répétitive du corps (Godfrind, 2008, p. 50). Nous pensons ici plus spécifiquement au travail de psychologue qui permettrait, par sa posture de retrait, de soutenir des équipes de soignants du quotidien et de favoriser la réflexivité autour de dynamiques susceptibles de solliciter affectivement le soignant. À travers les entretiens, nous avons-nous-mêmes eu, surtout auprès de Catherine, un puissant sentiment d'impuissance presque tragique face à un fonctionnement, psychique et réel, qui l'aliénait. La rencontre avec Melyssa, malgré une certaine fatalité émanant de son parcours, appelait peut-être moins à ce sentiment de néant par rapport à l'avenir. Bien entendu, nous n'avions pas une posture de soignante, mais afin de prendre en compte ce qui peut-être provoqué chez ceux-ci, des espaces de parole et de supervision nous apparaissent nécessaires dans la mesure où ils prennent soin à la fois du soignant et de la jeune qui bénéficie directement d'une compréhension plus fine de ce qu'elle manifeste, ce qui impactera naturellement la façon d'y répondre. En fait, il s'agirait probablement d'offrir aux soignants des espaces portés par ces mêmes caractéristiques symbolisantes, prenant en compte la subjectivité et l'humanité nécessaires à ces rôles.

8.4. Une réponse sociale à risque: entre protection et objectivation

Pour faire suite à cette réflexion sur les réponses ayant ponctué les histoires de Melyssa et de Catherine, et pour clore cette thématique de la réponse de l'objet, nous suggérons de revenir sur un positionnement ou un regard social sur le phénomène dont nous avons été témoin à différents niveaux à travers nos démarches de recherche. Nous avons en fait constaté une grande retenue à étudier ce phénomène en rencontrant des jeunes femmes, motivée par ce qui nous a semblé un désir manifeste de les protéger. Si les intentions derrière ce positionnement restent fondamentalement nobles, cette façon

d'appréhender le phénomène aura pour nous traduit quelque chose de l'ordre d'une réponse sociale. Lorsque nous l'envisageons comme telle, c'est-à-dire comme une réponse, il nous apparaît réaliste de penser qu'elle pourrait ainsi impacter, de différentes façons, le parcours des jeunes femmes; ce pourquoi il nous apparaît intéressant d'en discuter ici.

Tout au long de notre démarche, nous avons pu constater à quel point les expériences de prostitution constituent un sujet tabou, difficiles à aborder sans être «mise à l'épreuve» et particulièrement questionnée sur nos intentions et notre idéologie. Ce fut parfois le cas dans les programmes et organismes sollicités pour participer au recrutement, mais nous avons aussi initialement été challengée à cet effet lors de la présentation de notre projet au comité d'éthique; comme si le fait de parler avec ces jeunes femmes constituait un risque susceptible de provoquer une détérioration psychique.

Au moment du recrutement des participantes, nous avons approché plusieurs organismes. Un seul d'entre eux, avec qui nous avons d'ailleurs un lien de recherche préexistant, a accepté de poser des affiches de sollicitation, voire même de nous référer à d'autres ressources. Si certains organismes n'ont pas donné suite à nos demandes, nous avons aussi eu la chance de nous entretenir avec des intervenants très ouverts à nous aider autrement, notamment en partageant des informations sur leur compréhension. Le malaise et les entraves à nos démarches se situaient plutôt au niveau de la mise en relation avec ces jeunes femmes. Soulignons qu'il n'était pas question de sollicitation active de la part des intervenants, il s'agissait d'affiches que les jeunes consulteraient librement et à leur discrétion dans des lieux à l'abri des regards, selon leur volonté.

Nous avons ainsi eu, à plusieurs reprises dans le processus, le sentiment qu'il y avait un mur presque étanche qui nous séparait des participantes potentielles. Nous avons pu lire sur ce clivage entre «elles» et «nous», une «distinction entre les gens ordinaires et la prostitution» (Mayer, 2011, p. 40), or, nous le ressentions et nous y heurtions certainement. De fait, ce positionnement dont nous faisons état ou cette réponse face au phénomène nous a parfois semblé nourrir cette ségrégation réciproque évoquée par Deschamps (2006). En accentuant le clivage, c'est aussi notre méconnaissance du phénomène et les taches aveugles susceptibles de biaiser notre compréhension de celui-ci qui s'en retrouvent probablement accentuées.

Par ailleurs, ce clivage nous a semblé entrer en collusion avec une marginalité déjà portée par les participantes. De fait, la prostitution semble incarner, dans la réalité, une marginalité vécue d'abord

psychiquement. Pour Melyssa, la marge serait intrinsèquement liée à ses racines; le soutien de la part de cette société « productive » à laquelle sa famille n'appartient pas fait partie de son univers depuis toute jeune du fait de la situation parentale. Elle est cette enfant pas comme les autres, à qui une travailleuse sociale est attirée pour pallier le manque des parents, puis elle est cette enfant rejetée et intimidée qui n'appartient pas au groupe. Pour Catherine, la marge apparaît comme sa seule issue pour aspirer à exister hors des contraintes de l'autre. L'on constate comment elle investit la marge, le monde de la rue, dès un très jeune âge, comme pour exister d'abord, et autrement ensuite. Bien que la marginalité soit vécue et envisagée différemment chez Melyssa et Catherine, elle se dévoile néanmoins comme partie intégrante de leur identité. En accentuant cette division entre la société normative et les univers de la prostitution, c'est ce clivage entre elles et nous qui est intensifié, contribuant de ce fait à dicter les voies qu'elles pourraient ressentir comme leur étant réservées. Rappelons que Melyssa avait souhaité faire les entretiens de recherche à l'université et qu'elle cherchait, par son changement de trajectoire, s'inscrire dans une voie légale ou socialement reconnue. Ce passage d'un pan de la société à un autre semble périlleux; la prostitution reste une étiquette ou un fardeau qu'elle porte toujours au quotidien, ne serait-ce qu'aux yeux des autres, des gens de son quartier tel qu'elle nous l'a mentionné. Bien que la question de recherche portait spécifiquement sur la prostitution, nous n'avons pas eu l'impression qu'elle aurait pu amplifier l'étiquette; pas plus qu'elle n'aurait contribué à une détérioration psychique. Au contraire, nous avons plutôt eu l'impression que Melyssa avait apprécié pouvoir s'inscrire authentiquement et légitimement, avec ce parcours qui est le sien, au sein d'un milieu qui n'est pas en marge. Cette jeune a semblé bénéficier de son expérience alors que l'espace de parole proposé a été manifestement investi. Melyssa avait d'ailleurs spontanément offert de nous mettre en contact avec d'autres jeunes femmes du milieu qui auraient aimé, elles aussi, nous faire part de leur trajectoire. Il semble que parfois, ce qui est véhiculé socialement ne puisse concorder avec le vécu des jeunes femmes, lorsqu'on arrive à y accéder bien sûr.

En questionnant les réponses reçues de la part des organismes et en nous intéressant à la posture de ces derniers, la motivation à restreindre systématiquement l'accès aux jeunes femmes nous a semblé ancrée dans un désir sincère de protection; une volonté bienveillante de ne pas exposer les femmes qui se prostituent à un certain voyeurisme ou à une recherche de sensationnalisme insensible à ce qu'elles pourraient vivre. À cet effet, certains programmes nous auront fait part des nombreuses demandes journalistiques qu'ils recevaient, ce qui pouvait évidemment amplifier les résistances systématiques face à la sollicitation de tiers. On sentait le désir de ne pas traiter ces jeunes comme des objets d'étude, un

peu à l'image de bêtes de foire ou de curiosités à exploiter socialement peut-être et répéter une posture considérée comme liée à l'exploitation.

Par ailleurs, à notre grand étonnement, l'un des programmes approchés, non communautaire mentionnons-le, nous demandait de limiter le nombre d'entretiens à un seul, tout en exigeant une rémunération des participantes questionnable pour un comité d'éthique et considérablement plus élevée que ce à quoi nous nous engageons initialement. On nous assurait par ailleurs que les participantes étaient disposées à parler, qu'elles avaient été guidées justement pour répondre à différents sujets touchant la prostitution. Nous avons certainement été étonnée par le paradoxe, pour ne pas dire l'ironie de cette situation de négociation avec une tierce personne sur la façon dont les rencontres se tiendraient, ce que les femmes feraient ou non, diraient ou non; l'idée d'un monnayage de l'autre et d'une substitution à son autonomie aura d'autant plus résonné dans le contexte du phénomène à l'étude. Évidemment, ces balises, notamment l'enjeu monétaire, ne pouvaient correspondre, selon nous, à un consentement libre éclairé à partager leur histoire. Par ailleurs, le discours subjectif étant fondamental à notre méthodologie, celui-ci nous semblait à risque d'être entravé dans sa nature et son déploiement par cette gestion des communications publiques; comme si nous n'aurions pas tout à fait eu accès à elles, à leur parole.

Nous comprenons la position des organismes. Nous nous sommes néanmoins questionnée à savoir si ce refus systématique ou ce désir de protection tout aussi systématique, empreint d'une certaine méfiance face à l'autre qui s'intéresse, ne serait pas à risque de répéter certains éléments rencontrés à travers le parcours de ces jeunes femmes. Répétition du clivage ou de la ségrégation réciproque qui contraint à la marginalité, répétition d'une réponse systématique, oui, mais encore. D'une certaine façon, en refusant de présenter la recherche, d'informer les jeunes femmes de cette démarche et de leur signifier notre intérêt, et ce, dans l'intention légitime de ne pas les objectifier, un choix a tout de même été fait à la place de celles-ci ce qui nous apparaît finalement les avoir tout de même objectifiées. Leur voix n'est-elle pas, dès lors, restreinte, ou du moins orientée? Loin de nous l'idée d'inviter à moins de confidentialité dans les ressources ou à une exhibition superflue de l'expérience intime de ces jeunes femmes. Du reste, ce positionnement social nous apparaît constituer une réponse qui ne serait pas sans impact pour les jeunes femmes, même individuellement. Cette perspective apparaît d'ailleurs cohérente avec les valeurs féministes que nous citons plus-haut (Gilbert, 2017), c'est-à-dire : sortir d'une conception préalablement et idéologiquement déterminée afin de plutôt s'en remettre à la connaissance et à la prérogative des jeunes femmes quant à leur propre expérience et leur propre trajectoire de soins, comme sujet.

8.5. Limites de la recherche

Cette recherche ne constitue que la pointe de l'iceberg de ce que représente le phénomène de prostitution à l'adolescence, c'est-à-dire que nous avons eu accès à deux expériences de la prostitution, parmi plusieurs, que nous avons analysées selon des objectifs particuliers, ayant ainsi orienté notre vision du phénomène présentée à travers cet essai. Les résultats contribuent néanmoins à un entendement autre que purement comportemental du phénomène, quoique sans avoir la prétention de le saisir entièrement.

En ce qui a trait à la nature de l'échantillon, le nombre de participantes reste somme toute assez modeste et peu représentatif de la diversité des histoires singulières, bien que leur histoire reflète sans doute celle de l'histoire de certaines jeunes. Il est vrai que la façon de procéder au recrutement selon certains principes éthiques et cliniques, c'est-à-dire en passant par des organismes afin de s'assurer d'un lien préétabli, ne pouvait d'emblée rejoindre certaines jeunes femmes. D'autres trajectoires auraient sans aucun doute contribué à affiner notre compréhension en permettant de faire émerger de nouveaux processus ou en rejoignant ceux que nous avons mis en lumière. Bien que nous ne pourrions confirmer la valeur statistique de nos résultats, nous sommes d'avis que ce sont des dynamiques qui pourraient être pertinentes à la compréhension d'autres trajectoires, teintées par la prostitution, mais s'en s'y limiter. La transférabilité des résultats ne résiderait pas dans la recherche de contextes identiques, mais plutôt de situations, d'expériences de certains des éléments dynamiques évoqués dans les résultats. Rappelons à que nous nous intéressions aux processus psychiques singuliers tels que révélés par une séquence d'entretiens axés sur le déploiement et la profondeur du discours, plutôt que sur le nombre de participantes. L'apport est dans le fait de considérer, justement, des trajectoires « singulières » et d'ainsi pouvoir en observer la cohérence à travers chacune d'elle.

Bien évidemment, nous n'avons eu accès qu'à une partie de la réalité de l'expérience des participantes; comme il s'agit d'une rencontre co-construite, où la subjectivité de la chercheuse et de la participante ont pu être mises à profit, la démarche a inévitablement été teintée de notre propre perspective, notre compréhension psychodynamique de l'humain notamment et de notre propre parcours. Nous avons effectivement dû parler de nos présupposés, mettre en lumière notre propre façon de voir les différentes institutions, mais aussi notre conception du recours au corps à l'adolescence et les raccourcis théoriques que nous étions peut-être sujette à emprunter. Tel qu'explicité dans la section méthodologie, nous avons néanmoins mis en place plusieurs mesures afin de s'assurer d'une confirmabilité des résultats et ainsi permettre de limiter une subjectivité de la chercheuse qui orienterait indument les données et leur

analyse, plutôt que de contribuer à les co-construire. Ce sont ces mesures, telles que les discussions entre chercheuses et le retour constant sur notre compréhension, qui nous assurent néanmoins une confiance en ces résultats. En après-coup, nous sommes d'avis que l'expérience clinique de la chercheuse aura probablement eu un impact sur la façon de conduire les entretiens et de les analyser. Nous avons évité de recourir, pour l'analyse, à des extraits où il pouvait y avoir apparence de suggestion, notamment par certaines formulations que nous avons nous-mêmes employées en premier lieu. Une autre façon de mener les entretiens aurait potentiellement permis d'accéder à un matériel parfois plus riche ou évocateur de sens quant à certaines thématiques. Nous sommes aussi d'avis que des analyses plus poussées, encore plus élaborées auraient pu être appliquées; nous avons fait certains choix, selon nos objectifs de recherche, mais aussi parfois cliniques ou éthiques qui pourraient aussi limiter la profondeur de l'interprétation. Nous pensons ici plus spécifiquement à cette troisième participante avec qui nous avons interrompu le processus de recherche.

8.6 Recherches futures

À la suite de ce projet qui avait comme objectif de mieux comprendre la prostitution à l'adolescence chez les jeunes femmes, force est d'admettre que nombre de recherches resteraient à conduire, dans ce sillage ou selon des angles différents, afin de parfaire notre compréhension du phénomène. Notre perspective qui considère l'adolescence comme un processus et non une tranche d'âge développementale prédéterminée nous apparaît d'une part nécessaire à considérer lorsqu'il est question de recherche portant sur l'adolescence. Par ailleurs, en ce qui a trait à la prostitution, nous avons bien évidemment pensé à l'étude de son homologue masculin, c'est-à-dire comment, selon ces mêmes questions et objectifs de recherche, les jeunes hommes vivent-ils leur prostitution à l'adolescence, comment s'inscrit-elle dans leur trajectoire réelle et psychique?

Du reste, les résultats obtenus nous auront aussi donné envie de pousser la réflexion sur la prostitution adolescente au féminin notamment en explorant davantage le terreau familial, ces objets parentaux. Comment s'inscrivent les parents de ces jeunes face à la trajectoire de leur fille, mais aussi comment s'inscrivent-ils, eux, dans leur propre trajectoire? Retrouverions-nous cette même résonance du corps, peut-être de manière différente?

Nous serions aussi évidemment portée à questionner l'expérience des intervenants, et plus spécialement ceux de proximité qui, dans le cas de Melyssa, auront joué un rôle de premier ordre. Comment la

mobilisation du corps et la propension à y recourir, engagent-elles la subjectivité des individus en posture de soignant?

Si une pluralité d'angles de recherches pourrait être empruntée, les études ayant pour visée la mise en lumière de la vie intrapsychique seraient aujourd'hui fondamentalement pertinentes, pour ne pas dire nécessaires, à différents niveaux. Pour les jeunes femmes, certes, afin d'aspirer à toujours mieux les comprendre. Mais aussi, égoïstement, pour nous, comme société, comment raffiner notre compréhension, comment se montrer authentiquement plus sensibles et empathiques à l'autre dans l'espoir de ne pas répéter, collectivement ou à travers nos réponses, ce qui a jadis pu s'inscrire comme répétition individuelle?

CONCLUSION

À travers ce processus de recherche, nous avons comme objectif de mieux comprendre le phénomène de prostitution chez les jeunes femmes. Plus spécifiquement, nous étions intéressée à dépasser une approche plus idéologique ou centrée sur l'observation du comportement, en nous intéressant à la réalité du parcours, mais aussi surtout, à sa résonance psychique. Pour ce faire, et sachant que plusieurs femmes situent l'origine de leur propre parcours de prostitution à l'adolescence, l'idée d'explorer la prostitution à travers le concept de processus adolescent, tel qu'entendu par la psychanalyse, nous est apparue particulièrement heuristique. De fait, cette conception de l'adolescence nous a semblé offrir les balises théoriques et cliniques conséquentes afin de se mettre à l'écoute de phénomènes psychiques dynamiques, sans pour autant suggérer ou se substituer à leur nature. Ces repères théoriques nous auront ainsi permis d'explorer la place du corps, la conflictualité qu'elle sous-tend ainsi que son inscription psychique, et ce, au-delà de la réalité objectivable de sa mobilisation par les activités de prostitution. Ces repères nous auront aussi autorisé à penser la nature du processus de symbolisation et la façon avec laquelle il peut se traduire à l'adolescence chez des jeunes femmes qui se prostituent, tout autant que l'investissement et la nature de la réponse de l'autre face à ces recours répétitifs au corps.

En cohérence avec notre volonté d'aller au plus près de l'expérience du phénomène de prostitution adolescente chez les jeunes femmes, nous avons opté pour une méthodologie de recherche qualitative d'orientation psychanalytique. L'objectif était de donner l'espace approprié à chaque jeune femme afin que son discours, son histoire, puisse se déployer au gré de sa propre subjectivité, ce pourquoi nous avons mené des entretiens semi-dirigés et nous sommes arrêtée sur une présentation des résultats sous forme d'études de cas, et plus spécifiquement celles de Melyssa et de Catherine.

Ces deux trajectoires auront permis de mettre en lumière deux parcours adolescents qui se déclinent de façon bien distincte ; si l'on retrouve chez les deux participantes la présence d'activités prostitutionnelles, celles-ci se présentent de façon différenciée, et les divergences révèlent toute la richesse des processus psychiques sous-jacents qui s'opèrent à l'adolescence selon des trames de fond cohérentes et propres à l'histoire de chaque jeune femme.

Melyssa est investie d'une réelle quête identitaire et relationnelle à l'adolescence, *une quête de soi, au-delà de soi* (6.2.2). Et la puissance de cette quête n'aurait d'égal que la *force des racines* (6.2.1) dont elle tenterait de se différencier, mais qui semblent pourtant la contraindre à la répétition. À travers différentes

formes de recours au corps à l'adolescence, Melyssa est à la recherche d'elle-même, autant qu'elle est à la recherche de l'autre ; nous y aurons ainsi vu comme des *ébauches par le corps d'une parole en mal de sens* (6.2.3). Chez Melyssa, la prostitution s'est présentée comme une réponse naturelle, comme *une prostitution prédestinée* (6.2.4). La jeune, en utilisant son corps, en le rendant productif, aurait su répondre à différents besoins; nous pensons principalement à sa quête identitaire, à cette réhabilitation de son corps, voire d'elle-même, aux yeux de l'autre, et plus manifestement à cet investissement relationnel auprès de son amie. À travers le parcours de Melyssa se serait opéré *un changement de trajectoire* (6.2.5) ; malgré une volonté de se positionner différemment, on constatera comment la jeune va néanmoins perpétuer une certaine répétition familiale, tout en restant foncièrement habitée d'une certaine nostalgie prostitutionnelle face à un univers qui l'attire toujours, qui lui collait à la peau, mais aussi une relation dont elle n'arrivait pas tout-à-fait à faire le deuil.

Catherine nous confronte à *un corps comme acteur suffoquant* (7.2.1), c'est-à-dire un corps autre, clivé, qui la ferait souffrir, mais qui lui permettrait aussi de s'en évader, par la consommation de substances. La jeune aura parlé de cette impossibilité d'être à l'enfance, ce rôle qu'elle devait incarner sur *la scène maternelle* (7.2.2). à l'adolescence. On assiste à une *révolte nécessaire : une marginalité positive* (7.2.3) pour exister alors qu'elle tenterait de s'évader, par l'opposition, le négatif, de ce drame de l'impossible subjectivation; elle reste néanmoins contrainte, aliénée, comme dans une *révolte nécessaire, l'illusion d'une différenciation* (7.2.4), toujours à concrètement perpétuer. Catherine nous présentera d'ailleurs une prostitution cohérente avec cette volonté de s'éloigner du modèle identificatoire parental, une prostitution positive, marginale et ancrée dans ce fantasme d'absence de limite du corps avec le client, un corps dont elle s'évade. Or, derrière cette idéalisation, Catherine fait état de cette même aliénation à l'autre, cette fois-ci aux désirs grandissant de ses clients desquels elle reste dépendante. Elle soumet son corps à des attaques plurielles afin de pouvoir s'en évader, comme dans un *loop infini de merde* (7.2.5) qui se referme de plus en plus sur elle-même et cet ultime état de retour à l'origine.

De fait, ces rencontres avec Melyssa et Catherine, le partage de leur prostitution, de leur histoire, ont été révélatrices de toute la richesse qui se cache derrière les nombreuses situations de prostitution adolescente qui tissent un phénomène hétérogène. Et cette pluralité essentielle, tout autant que l'expérience fondamentale du phénomène, ne sauraient être captées, à notre avis, par le simple recours à des données objectivables. Nous aurons pu constater comment des variables objectives reconnues à travers la littérature scientifiques seront relevées chez Melyssa et Catherine, mais s'incarneront de façon tout aussi distincte que la prostitution de chacune. De fait, l'intérêt des études de cas aura ainsi plutôt

été de mettre en évidence une cohérence individuelle, une trame de fond qui colore la trajectoire de chacune et qui permet de mieux saisir leur prostitution respective.

Ces trajectoires auront par ailleurs permis de mettre en lumière une présence et une mobilisation du corps qui s'expriment par la prostitution, mais que l'on voit aussi se manifester à travers l'ensemble du parcours de chacune des jeunes femmes, bien que de façons distinctes. Ces constantes sollicitations du corps nous seront apparues traduire un rapport particulier au processus de symbolisation, évoquant des ébauches de représentation psychiques qui ne sauraient advenir autrement que par le corps, figé par un mouvement originaire en deçà du processus de symbolisation.

Finalement, l'analyse de ces récits de vie et de leur résonance relationnelle nous auront permis de réfléchir à la place de l'objet. À travers les trajectoires de Melyssa et de Catherine, des moments charnières auront pu être mis en lumière, des situations chargées d'une mise en sens potentielle, qui se seraient heurtés à des réponses systématiques, vides de sens et de reconnaissance subjective. À la lumière de ces récits de vie, nous espérons avoir ouvert une réflexion clinique autour de la cohérence des soins à travers ce recours au concept de médium malléable comme trame de fond. Nous avons à cet effet évoqué la pertinence d'approches thérapeutiques médiatisées, mais surtout de recourir à cette logique des soins singuliers afin de se porter garant d'une navigation à l'aveugle dans laquelle pourrait s'investir les soignants.

À l'issue de ces résultats, et plus largement de l'ensemble de cette démarche de recherche, nous ne pourrions plaider davantage en faveur de l'accroissement des recherches portant sur la prostitution à l'adolescence, et plus spécifiquement sous un angle psychique. Si nous croyons que cet essai contribue à éclairer une partie du phénomène, nous sommes bien consciente qu'il ne s'agit que d'un mince coup d'œil alors qu'il resterait un vaste terrain d'étude assez peu exploité à ce jour. Tel que soulevé, cette compréhension, au-delà de la représentativité statistique et de l'objectivable, nous apparaît une voix privilégiée, voire nécessaire, afin de mieux comprendre la complexité du phénomène, sans le dénaturer, et ainsi aspirer à mieux y répondre, en espérant sortir des lieux communs théoriques, et de la répétition que semble appeler la mobilisation du corps.

Et pour mieux connaître le phénomène, nous sommes aussi d'avis qu'il faille, certainement, continuer à s'intéresser à l'expérience et au récit des jeunes femmes qui pratiquent la prostitution. Par ailleurs, à travers notre réflexion, et tel que suggéré en discussion, ces jeunes femmes ne sont finalement pas

seules face à cette mobilisation du corps qui dépasse la prostitution. De fait, nous jugeons que plus d'intérêt pourrait être porté à l'entourage, à l'environnement relationnel réel de ces jeunes femmes tel que la famille ou les différents intervenants, ce qui permettrait probablement de mieux comprendre la nature d'un phénomène qui reste encore difficilement saisissable malgré sa persistance dans le temps.

ANNEXE A
AFFICHE DE RECRUTEMENT

RECHERCHE DE PARTICIPANTES

UQÀM Faculté des sciences humaines
Université du Québec à Montréal



Un regard nouveau sur la prostitution adolescente

Une recherche en psychologie sur l'expérience et le vécu des jeunes femmes offrant ou ayant offert des services de prostitution.

Nous recherchons :

- De jeunes **femmes** de **18-19 ans** parlant français
- Qui ont offert des **activités de prostitution** dans la dernière année
- Qui ont envie de **partager leur histoire** et leur expérience

Ce que la participation implique :

- **3 entrevues** d'environ 1 heure chacune
- Une compensation de **20\$ par entretien**
- L'**anonymat** et la confidentialité
- La possibilité de se retirer de l'étude en tout temps

Pour toute information

Coordonnées

Chercheuse : Dominique Bergeron-Drolet, doctorante
Directrice de recherche : Sophie Gilbert, Ph.D., psychologue
Téléphone :
Courriel : dominique.bergeron.drolet@gmail.com

Dominique Bergeron-Drolet
dominique.bergeron.drolet@gmail.com

ANNEXE B
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

REGARD SUR UNE INSCRIPTION INTRAPSYCHIQUE D LA PROSTITUTION ADOLESCENTE

Personne responsable du projet

Chercheure responsable du projet : Dominique Bergeron-Drolet

Programme d'études : Doctorat en psychologie

Adresse courriel : bergeron_drolet.dominique@courrier.uqam.ca

Téléphone :

Direction de recherche

Direction de recherche :

École et département: Université du Québec à Montréal, département de psychologie

Faculté : Faculté des sciences humaines

Courriel : gilbert.sophie@uqam.ca

Téléphone : 514-987-3000 poste 4441

But général du projet

Le but du présent projet de recherche est de voir la prostitution autrement, c'est-à-dire de dépasser le stigmate qui l'habite en s'intéressant plutôt aux soubassements psychiques du phénomène. Vous êtes ainsi invitée à prendre part à ce projet qui, nous l'espérons, permettra de mettre en lumière l'inscription de la prostitution au sein du processus psychique qu'est l'adolescence. Ainsi, à travers l'analyse des entrevues, nous tenterons de dégager le sens latent des actes liés à la prostitution afin d'affiner notre compréhension quant aux processus psychiques et individuels qu'implique le phénomène.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à donner trois entrevues individuelles au cours desquelles il vous sera demandé de vous exprimer sur votre expérience de la prostitution et, plus largement, de relater comment cette expérience s'inscrit dans votre parcours de vie. Chaque entrevue prendra environ 1 heure de votre temps et sera enregistrée numériquement avec votre permission. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans un essai doctoral et dans un article scientifique qui sera soumis à une revue savante. Si vous le souhaitez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles.

Avantages et risques

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la vision qu'ont les personnes participant à la recherche universitaire et des responsabilités qu'elle engendre. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous devez cependant prendre conscience que certaines questions pourraient raviver des émotions désagréables liées à une expérience de recherche que vous avez peut-être mal vécue. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. Il est de la responsabilité de la chercheuse, du chercheur de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue si cette personne estime que votre bien-être est menacé.

Anonymat et confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la personne responsable du projet et sa direction de recherche auront accès à l'enregistrement de votre entrevue et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement numérique et transcription codés) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé par la personne responsable du projet pour la durée totale du projet. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 5 ans après les dernières publications des résultats de recherche.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que, par ailleurs, vous être libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche (incluant la publication d'articles, d'un mémoire, d'un essai ou d'une thèse, la présentation des résultats lors de conférences ou de communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

Compensation financière

Le montant de la contribution financière remise aux participantes est de 20\$ par entretien.

Questions sur le projet et sur vos droits

Vous pouvez contacter la personne responsable du projet pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la direction de recherche des conditions dans lesquelles se déroule votre participation et de vos droits en tant que personne participant à la recherche.

Le projet auquel vous allez participer a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants (CERPÉ) de la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM. Pour toute question ne pouvant être adressée à la direction de recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la présidente du comité par l'intermédiaire de la coordonnatrice du CERPÉ, Anick Bergeron, au 514 987-3000, poste 3642, ou par courriel à l'adresse suivante : bergeron.anick@uqam.ca

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

Signatures

Participante

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles : oui non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante, du participant

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la personne responsable

Date

ANNEXE C

SCHÉMA D'ENTRETIEN

Présentation

- Chercheure (UQÀM, sans affiliation avec la ressource)
- But du projet de recherche (i.e mettre en lumière l'inscription de la prostitution au sein du processus psychique de l'adolescence)
- Modalités de participation: 3 rencontres d'une durée de 1h à 1h30
- Présentation du formulaire de consentement
 - Confidentialité, enregistrement, implications, limites
 - Réponses aux questions du sujet
 - Signature du consentement

Question d'amorce : «Qu'est-ce qui t'a amené à fréquenter l'organisme [nom de l'organisme]?»

- Comme les entretiens se veulent non-directifs, le suivi et le soutien du discours du sujet se feront par des relances associatives, des reflets et des reformulations, toujours avec le souci du chercheur de bien suivre le discours associatif du sujet. Ainsi, les thèmes proposés ne représentent que de grandes balises, des repères pour la tenue des entretiens.
- Certaines clarifications d'éléments abo dés par la participante pourront être demandées, et ce, à travers des questions ouvertes (ex : Peux-tu me parler un peu plus de... ?; J'aimerais comprendre un peu mieux... ?; Comment tu vois... ?)

Thèmes

Parcours de vie

- Évènements marquants et représentation de leur inscription pour le sujet
- Représentations de l'enfance

Processus adolescent

- Question identitaire ; comment la jeune se représente-elle ? Comment se décrit-elle ?
- Représentations du passage de l'enfance à l'adolescence, représentation de son adolescence
- Représentations des figures parentales
- Représentations de la relation avec les parents
- Groupe de pairs ? Groupe d'appartenance ?
- Explorer la fantasmagorie liée à l'idéal
- Étayage des rapports aux objets d'amour et personnes significatives dans la vie du sujet (passé et aujourd'hui)

Prostitution

- Inscription des comportements de prostitution dans le parcours de vie
- Comment la jeune se représente son entrée dans l'univers prostitutionnel ?

- Représentations de la prostitution pour le sujet (représentation passée et représentation actuelle) / Représentations de ce qu'est, pour elle, faire de la prostitution
- Comment ces comportements s'inscrivent-ils dans sa représentation d'elle-même ?
- Représentation de la réponse d'autrui à ces comportements

Mobilisation du corps

- Rapport et représentation du corps sexué
- Représentations de la sexualité
- Représentation de soi et de son identité sexuelle ? (Être femme ?)
- Explorer la mobilisation du corps dans d'autres situations

Projection dans le futur

- Comment la jeune se projette-t-elle dans le futur ?

Fin de la rencontre

- Invitation à élaborer sur d'autres thèmes qui n'auraient pas été mis en lumière, mais dont la participante souhaiterait faire part
- Exploration des raisons de participation à la recherche

Suite à l'enregistrement

- Exploration de ce que vit la participante au terme de la rencontre
- Reconnaissance du fait que certains éprouvés tels que la colère, des affects dépressifs, des questionnements, etc. pourraient survenir, et qu'il est normal de vivre ces sentiments (mention de la possibilité d'aborder ces éprouvés lors du prochain entretien)
- Références pertinentes données à la jeune selon l'état psychique manifesté

Passation du questionnaire sociodémographique

- Rempli suite au premier entretien

Passation verbale, i.e la chercheuse pose les questions à la participante

ANNEXE D
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

Code :

Date de naissance :

Lieu de naissance :

Si naissance hors Canada, date (année) d'arrivée au Canada :

Lieu de naissance des parents :

Occupation des parents :

Fratricité :

État civil :

Nombre d'enfants :

Âge des enfants (si applicable):

Scolarité (incluant diplômes) :

Situation résidentielle actuelle :

Autres ressources fréquentées:

Sources de revenu principales :

Consommation alcool (fréquence actuelle, passée) :

Consommation drogues (lesquelles, depuis quand) :

Médication psychiatrique (laquelle, depuis quand) :

ANNEXE E

AVIS FINAL DE CONFORMITÉ DU COMITÉ D'ÉTHIQUE DE LA RECHERCHE POUR LES PROJETS ÉTUDIANTS IMPLIQUANT DES ÊTRES HUMAINS (CERPE FSH)

UQÀM | Comités d'éthique de la recherche
avec des êtres humains

No. de certificat : 2023-4775
Date : 2022-08-24

AVIS FINAL DE CONFORMITÉ

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (avril 2020) de l'UQAM.

Titre du projet : Regard intrapsychique sur la prostitution adolescente

Nom de l'étudiant : Dominique Bergeron Drolet

Programme d'études : Doctorat en psychologie

Direction(s) de recherche : Sophie Gilbert

Merci de bien vouloir inclure une copie du présent document et de votre certificat d'approbation éthique en annexe de votre travail de recherche.

Les membres du CERPE FSH vous félicitent pour la réalisation de votre recherche et vous offrent leurs meilleurs voeux pour la suite de vos activités.



Sylvie Lévesque
Professeure, Département de sexologie
Présidente du CERPE FSH

RÉFÉRENCES

- Alcohol and Drug foundation (ADF). (2020). *Ayahuasca*. <https://adf.org.au/drug-facts/ayahuasca/>
- Alexandre, M. (2013). La rigueur scientifique du dispositif méthodologique d'une étude de cas multiple. *Recherches qualitatives*, 32(1), 26-56.
- Anatrella, T. (2003). Les «Adolescents». *Études*, 399(7-8), p. 37-47.
- Annan, K. (2001). *Nous les enfants; Honorer les promesses du Sommet mondial pour les enfants*. UNICEF. https://www.unscn.org/web/archives_ressources/files/pub_sgreport_adapted_fr_1.pdf
- Aubourg, F. (2003). Winnicott et la créativité. *Coq-Héron*, (173). <https://doi.org/10.3917/coFrance.0021>
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Presses Universitaires de France.
- Ayerbe, C., Dupré la Tour, M., Henry, P. et Vey, B. (2011). 3. Facteurs de risque. Dans *Prostitution : guide pour un accompagnement social* (p. 63-83). Érés.
- Badgley, R. F. (1984). *Rapport du Comité canadien sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes*. Ottawa: Ministre des Approvisionnements et Services Canada.
- Bélanger Sabourin, C. (2015). La transmission entre et à travers les génération : le travail du générationnel selon l'approche psychanalytique familial. *Intervention*, (141). P.53-64.
- Belice, D. (2014). *Les prostituées des gangs de rue*. vlb éditeur.
- Berthiaume, P., Fleury, E., Durocher, L. et Moïse, J. (2002). La prostitution juvénile: quoi de neuf? *Défi jeunesse*, 9 (1), p.23-30.
- Birraux, A. (1998). L'entretien et sa dynamique à l'adolescence. Dans C. Cyssau (dir.), *L'entretien clinique* (p.289-301). In Press Editions.
- Bouchard, A. (2003, 25 janvier). Prostitution juvénile: Pas toujours d'innocentes victimes. *Le Soleil*, p.A3.
- Boulay, C., Demogeot, N., Lighezzolo-Alnot, J. (2020). Dispositifs thérapeutiques par l'écriture à l'adolescence : une revue systématique de la littérature. *L'évolution Psychiatrique*, 85(2), p.282-297.
- Cayat, E. et Fischetti, A. (2007). *Le désir et la putain; Les enjeux cachés de la sexualité masculine*. Albin Michel.
- Centre de toxicomanie et de santé mentale (CAMH). (2020). *Index sur la santé mentale et la dépendance; Les Hallucinogènes*. <https://www.camh.ca/fr/info-sante/index-sur-la-sante-mentale-et-la-dependance/les-hallucinogenes>
- Centre québécois des ressources en promotion de la sécurité et en prévention de la criminalité (CRPSPC) (2005). *Mieux connaître et agir: Prostitution juvénile*. http://www.crpsspqc.ca/default.asp?fichier=etat_t_xte_synthese_02.htm

- Chagnon, J.-Y. (2006). Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français : Un sujet (dé)battu. *Psychologie clinique et projective*, (12), p.7-67.
- Chouvier, B. (2008). Introduction. L'acte symbolique: donner un corps au fantasme. Dans B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Corps, acte et symbolisation* (p.7-20). de Boeck.
- Commission spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs, (2020, décembre). *Rapport de la commission d'enquête spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs*. <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/csesm/mandats/Mandat-41757/index.html>
- Conrath, P. (2011). Langages et corps à l'adolescence. *Le journal des psychologues*. (293), p. 24.
- Conseil du statut de la femme (CSF). (2002). *La prostitution : profession ou exploitation? Une réflexion à poursuivre*. Gouvernement du Québec. <http://col.lections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs52753>
- Conseil du statut de la femme (CSF). (2012). *La prostitution : il est temps d'agir*. Gouvernement du Québec. www.csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/avis-la-prostitution-il-est-temFrancedagir.pdf
- Conseil permanent de la jeunesse. (Avril 2004). *Vu de la rue: jeunes adultes 166 problèmes(e)s*. Gouvernement du Québec. www.jeunes.gouv.qc.ca/publications/publications-cpj/documents/problemes-sociaux-et-de-%20sante/prostitution.pdf
- Corcos, M. et Jeammet, P. (2006). Conduites à risque et de dépendance à l'adolescence: la force du sens. *Psychotropes*, 12, p.71-91.
- Cupa, D. (2008). La complexité psychosomatique. *Le Carnet PSY*, (126), p.24-28.
- Cusick, L. (2002). Youth Prostitution: A literature Review. *Child Abuse Review*, 11, p.230-251.
- Darchis, E. (2003). Aux sources de l'intimité. *Le divan familial*, (11), p.87.
- De Ketele, J.-M. et Roegiers, X. (1996). *Méthodologie du recueil d'informations. Fondements des méthodes d'observations, de questionnaires, d'interviews et d'études de documents. Méthode en sciences humaines* (3e édition). De Boeck Université.
- De M'Uzan, M. (1994). *La bouche de l'inconscient*. Gallimard.
- De M'Uzan, M. (2017) Le même et l'identique. *Cliniques*, (13), p.24-38.
- Deschamps, C. (2006). *Le sexe et l'argent des rottoirs*. Hachette Littératures.
- Dorais, M. (2004, 26 octobre). Sortir des mineurs de la prostitution : Conférence de l'équipe scientifique; Production du Centre jeunesse de Québec. Institut universitaire, Québec.
- Dorais, M. (2006). *Jeunes filles sous influence: prostitution juvénile et gang de rue*. vlb éditeur.
- Dorais, M. et Corriveau, P. (2008). *Gangs and Girls: Understanding Juvenile Prostitution*. McGill-Queen's University Press.
- Dorais, M. et Ménard, D. (1987). *Les enfants de la prostitution*. vlb éditeur.

- Drieu, D., Chaumet, M., Duarte, I. et Rebelo, T. (2021). Les adolescents vulnérables et les soins avec médiation thérapeutique : Le Photolang©. *Revista Portuguesa de Psycanalise*, 41(2), p.63-73.
- Dubol, V. (2003a). Je suis une prostituée, tu seras un travailleur du sexe. Une filiation impossible. *Travail, Genre et Sociétés*, (10), p.129-146.
- Dubol, V. (2003b). La prostitution, entre orifice du corps et mots , une expérience de subjectivation?. *Adolescence*, (45), p.455-478.
- Dubuc, R. (1993) *Résumé de l'essai: Dynamique intrapsychique du sujet prostitué en regard d'un fonctionnement carencé : processus individuel et perspectives d'intervention*. http://www.centrejeunessedemontreal.qc.ca/pdf/cmulti/defi/defi_jeunesse_9703/dynamique.htm
- Duez, B. (2008). Scènes de l'agir et du corps à l'adolescence. Dans B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Corps, acte et symbolisation*, p.147-167. de Boeck.
- Dufresne, M. et Hastings, R. (2003). La restructuration de l'action dans le champ de la régulation socio-pénale de la jeunesse au Québec. *Déviance et Société*, 27, p.413-428.
- Dupouey, L. (2017). De l'«Antre-Jeu » à «L'Entre-Je » perspectives théoriques des groupes thérapeutiques à médiation corporelle auprès d'adolescents. *Enfances & Psy*, (76). P. 14-24.
- Edan, A. et Knecht-Favrod, V. (2011). De la mise en acte à la «mise en œuvre». *Psychothérapies*, 31, p.183-193.
- Farley, M. (2005). Prostitution Harms Women Even if Indoors. *Violence against women*, 11, p.950-964.
- Farley, M., Baral, L., Kiremire, M. et Sezgin, U. (1998). Prostitution in five countries : Violence and post-traumatic stress disorder. *FemFranceand Psychology*, 8, p.415-426.
- Ferrière, E. (1898). *Étymologie de quatre cents prénoms usités en France*, Félix Alcan Éditeur.
- Fortin, S. et Fournier, I. (2006). *Prostitution juvénile : Portrait des jeunes suivis au Centre jeunesse de Québec*. Centre jeunesse de Québec.
- Fraser, P. (1985). *La pornographie et la prostitution au Canada*. Comité spécial d'étude de la pornographie et de la prostitution. Ottawa: Gouvernement du Canada.
- Freud, S. (1919, republié en 1971). *Essai de psychanalyse appliquée*. Gallimard.
- Freud, S. (1930, republié en 2011). *Malaise dans la civilisation*. La petite bibliothèque Payot.
- Gagnon, K. (2020, 7 septembre). Fugueuses : retour à la case départ?. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/actualites/2020-09-07/fugueuses-retour-a-la-case-depart.php>
- Gagnon, K. et Touzin, C. (2016, 10 février). Fugues en centres jeunesse Faut-il verrouiller toutes les portes?. *La Presse +*. <https://www.lapresse.ca/actualites/2020-09-07/fugueuses-retour-a-la-case-depart.php>
- Geadah, Y. (2003). *La prostitution: Un métier comme un autre?*. vlb éditeur.

- Gilbert, S. (2004). L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal].
- Gilbert, S. (2007). La recherche qualitative : exemple de l'itinérance des jeunes adultes. *Recherches qualitatives, hors série*, (3), p. 274-286.
- Gilbert, S. (2009, 25 juin). Un, plus un, plus un...ou De la singularité de l'expérience subjective à l'élaboration d'un savoir socialement fertile. 2e colloque international francophone sur les méthodes qualitatives, Université de Lille.
- Gilbert, S. (2020). Quelques propositions relatives à l'intersection en psychanalyse et recherche qualitative : un enrichissement réciproque. *In Analysis*, 4(1), 16-23.
- Gilbert, S., Emard, A-M., Lavoie, D. et Lussier, V. (2017) *Une intervention novatrice auprès des femmes en état d'itinérance : l'approche relationnelle de La rue des Femmes*. <https://www.laruedesfemmes.org/wp-content/uploads/2018/11/Rapport-La-rue-des-Femmes3.pdf>
- Gilbert, S., Lavoie, I. A., Lafolle, S. et Squires, S. (2020) *Besoin des femmes en difficulté à Laval : vers l'adaptation et la création de nouvelles ressources ?*. https://sac.uqam.ca/upload/files/Besoins_femmes_difficulte_Laval_recherche.pdf
- Godfrind, J. (2008). L'acte, allié ou ennemi de la symbolisation. Dans B. Chouvier et R. Roussillon, *Corps, acte et symbolisation*, p.39-50. de Boeck.
- Gontran, W. (2009). Le corps, terre d'asile à l'adolescence. Le clivage des pulsions. Dans C. Doucet et J-L. Gaspard (dir.), *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, p.35-46.
- Gouvernement du Québec (2022). *Reconnaître les pièges de l'exploitation sexuelle*. <https://www.quebec.ca/famille-et-soutien-aux-personnes/violences/exploitation-sexuelle/reconnaitre-pieges-exploitation-sexuelle>
- Green, A. (1973). *Le discours vivant : la conception psychanalytique de l'affect*. Presses Universitaires de France.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Éditions : Minuit.
- Gutton, P. (2011). Sublimation Pubertaire. *Adolescence*, (78), p.895-912.
- Gutton, P. (2013). *Le pubertaire*. Presses Universitaires de France.
- Handman, M-É. (2005). La prostitution est-elle une soumission? *Sciences humaines*, 8 (163), p.25.
- Hanigan, P. (1992). *La jeunesse en difficulté: comprendre pour mieux intervenir*. Presses de l'Université du Québec.
- Hermann, K. et Rieck, H. (1981). *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée.....* Éditions: Mercure de France.

- Houssier, F. (2008, juin). *La psychothérapie de l'adolescent dans le courant annafreudien. Communication présentée à la Journée scientifique de l'équipe de recherche sur l'adolescence : Penser la psychanalyse de l'adolescence* [Transcription de discours]. Université Paris-Diderot 7.
- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : À la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, (102), p.23-34.
- Jeammet, P. (2008, juin). *La métapsychologie interrogée par l'œuvre d'Evelyne Kestemberg. Communication présentée à la Journée scientifique de l'équipe de recherche sur l'adolescence : Penser la psychanalyse de l'adolescence* [Transcription de discours]. Université Paris-Diderot 7.
- Jeammet, P. (2010). Pour une psychopathologie évolutive. Dans C. Chiland, *Le souci de l'humain : Un défi pour la psychanalyse*, p.325-334. Érès.
- Jordana, H. (2008). Notes de lecture, *Empan*, (69), p.178-184.
- Kemp, S.J. (2012). Constructivist criteria for organising and designing educational research. *Constructivism Foundations*, 8(1), p.118-125.
- Kestemberg, E. (1962, republié en 1999). *L'identité et l'identification chez les adolescents. Dans L'adolescence à vif*. Presses Universitaires de France.
- Klein, M. W. (1995). *The American Street gang: Its Nature, Prevalence and Control*. Oxford University Press.
- La Parlure (2022). *Pookie*. Dictionnaire collaboratif du français parlé. <https://www.laparlure.com/terme/pookie/>
- Ladame, F. (2008, juin). *L'apport de Moses et Eglé Laufer à la compréhension et au traitement des adolescents malades. Communication présentée à la Journée scientifique de l'équipe de recherche sur l'adolescence : Penser la psychanalyse de l'adolescence* [Transcription de discours]. Université Paris-Diderot 7.
- Laplanche, J. et Pontalis, J-B. (2007). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Presses universitaires de France.
- Laufer, E. (1997). L'utilisation du corps par l'adolescente dans les relations d'objet et le transfert. *Adolescence*, p.115-129.
- Laufer, E. (2008). Le concept de fantasme masturbatoire central. *Adolescence*, (65), p.641-653.
- Le Maléfan, P. (2017). Être décomposé sous étamine: clinique et coïncidences. *Cliniques méditerranéennes*, 2 (96), 205-217)
- Maazi, L., Lawson, F.B. et Kabuth, B. (2006). Anorexie mentale et fonction paternelle. *Perspectives Psy*, 45, p.254-259.
- Mayer, S. (2011). Construction sociale de la «prostitution» et des «prostituées» par les riverains. *Médecine et Hygiène*, 35, p.21-30.
- McDougall, J. (2004). L'économie psychique de l'addiction. *Revue française de psychanalyse*, 68, p.511-527.

- Mensah, M. N. et Lee, C. (2010). Petites et grandes discriminations des travailleuses du sexe au Québec. *Le sociographe*, 1 (31), p.47-55.
- Merriam, S. (1998). *Qualitative research and case study applications in education. Revised and expanded from "Case study research in education"*. Jossey-Bass.
- Miller, J. (1998). Gender and victimisation risk among young woman in gang. *Journal of research in crime and delinquency*, 35 (4), p.429-453.
- Miller, P. (2001). Métabolisations psychiques du corps dans la théorie de Piera Aulagnier. *L'Esprit du temps*, (74), p.29-42.
- Ministère de la Justice. (1985). *Code Criminel*. <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/C-46/>
- Ministère de la Santé et des Services sociaux (2021, 31 octobre). *Loi sur la protection de la jeunesse*. <http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/document/lc/P-34.1>
- Morrow, S. (2005) Quality and Thrustworthiness in Qualitative Research in Counseling Psychology. *Journal of Counseling Psychology*, 52(2), p.256-260 .
- Mucchielli, A. (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (3e éd.). Armand Colin.
- Numeris (2018). *Palmarès des émissions- Québec francophone du 8 janvier au 14 janvier 2018* [Rapport des cotes d'écoute]. Numeris. [https://assets.numeris.ca/Downloads/08%20janvier%202018%20au%2014%20janvier%202018%20\(Québec\).pdf](https://assets.numeris.ca/Downloads/08%20janvier%202018%20au%2014%20janvier%202018%20(Québec).pdf)
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3e éd.). Armand Colin.
- Pirlot, G. (2008). Approche psychosomatique des addictions. *Le Carnet PSY*, (126), p.45-49.
- Plante, N. et Grégoire, L. (2011, 12 novembre). *Quelles sont les différences entre les adolescentes hébergées en centre jeunesse qui se prostituent et celles qui ne se prostituent pas?. Communication présentée au Colloque sur la prostitution juvénile des filles et des garçons au Québec à l'ère des nouvelles technologies* [Actes officielles]. Montréal.
- Poulin, R. (2004). *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et enfants*. L'Interligne.
- Poupart J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J-P. Deslaurier., L-H .Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A-P. Pires, *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p.173-209). Gaëtan Morin.
- Proulx, J. (2019). Recherches qualitatives et validités scientifiques. *Recherches qualitatives*, 38(1), p.53-70.
- Quentel, J-C. (2011). *L'adolescence aux marges du social*. Fabert.

- Rabain, J.-F. (2011). Le travail de construction et de symbolisation dans le psychodrame psychanalytique. Dans P. Delaroche, *Jouer pour vrai* (p.131-141). Érès.
- Recalcati, M. (2010). Séparation et refus : considérations sur le choix de l'anorexie. *Psychanalyse*, (18), p.5-17.
- Reynaud Maurupt, C. et Akoka, S. (2004). *Usages détournées de la kétamine en France 2001-2003 : «ket-rinding» ou les nouveaux voyages immobiles*. OFDT.
- Richard, F. (1998). *Les troubles psychiques à l'adolescence*. Dunod.
- Richaud, R.-L. (2006). Sylvie-Christine. Réaction. *Adolescence*, 24(2). P.469-476.
- Rossi, P. (2007). Les voies de la subjectivation. Dans G. Neyrand et P. Rossi (dir.), *Monoparentalité précaire et femme sujet* (p.73-93). Érès.
- Roussillon, R. (1994). Héroïsme, masochismes et réaction thérapeutique négative. *in Trans*, (4), p.163-171.
- Roussillon, R. (1999). Les enjeux de la symbolisation adolescente. *Adolescence*, p. 7-23.
- Roussillon, R. (2008). Corps et actes messagers. Dans B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Corps, acte et symbolisation* (p.23-37). de Boeck
- Roussillon, R. (2009). L'objet « médium malléable » et la réflexivité. Dans R. Roussillon, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*. Dunod
- Roussillon, R. (2010a). La fonction symbolisante de l'objet. Dans B. Golse et R. Roussillon, *La naissance de l'objet* (p.127-154). Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. (2010b). Précarité et vulnérabilité identitaire à l'adolescence. *Adolescence*, (72), p.241-252.
- Roussillon, R. (2012). *Manuel de pratique clinique*. Elsevier Masson.
- Roussillon, R. (2014). Vers de nouveaux paradigmes.... Dans P. Givre et A. Tassel, *Le tourment adolescent* (tome 3). Presses Universitaires de France.
- Roussillon, R. et Dubouchet, D. (2006). Regards sur la souffrance échange avec René Roussillon. *Gestalt*, (30), p.73-87.
- Schaeffer, J. (2008). Une symbolisation du sexe féminin est-elle possible?. Dans B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Corps, acte et symbolisation* (p.51-70). de Boeck.
- Service du renseignement criminel du Québec (SRCQ) (2013, avril). *État de la situation provinciale sur le phénomène des gangs de rue*. Montréal
- Sparks, B. (1972). *L'Herbe bleue*. Presse de la cité.
- Stella, A. (2016). Un conflit entre mondes magiques: la prohibition du peyotl par l'inquisition de Mexico. *Mouvements*, (86), 129-137.

- Szczepanik, G., Ismé, C. et Grisé, É. (2014). *Portrait de l'industrie du sexe au Québec* [Rapport pour la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES)].
- Szwec, G. (2008). Le psychodrame avec les patients somatisants. *Le Carnet PSY*, (127), p.24-29.
- Tessier, É. (réalis.) et Allen, M. (aut.) (2018-2020). *Fugueuse* [Série télévisée]. Encore Télévision.
- Tisseron, S. (2007). Transmissions et ricochets de la vie psychique entre les générations. *Revue internationale de l'éducation familiale* (22), p. 13-26)
- Therrien, R. (2020, 19 janvier). Fugueuse de la vraie vie. *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/2020/03/03/fugueuse-de-la-vraie-vie-7c29d072cb9f0d1f5768f7e98a37139d>
- Thibodeau, I. (2007). *La dynamique et le fonctionnement de la prostitution juvénile féminine en lien avec les gangs de rue, à la lumière d'informations recueillies auprès d'organismes d'interventions sociales et communautaires* [Mémoire de maîtrise, Université Laval]
- Trinquart, J. (2010). *La santé des personnes prostituées. Prostitution: une seule option, l'abolition!. Communication présenté au colloque organisé par le Mouvement du nid* [Actes officielles], France
- Troisier, H. (1998). *Piera Aulagnier*. Presses universitaires de France.
- Vacheret, C. (2010). L'apport de la violence fondamentale à l'approche du groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (55), p.11-24.
- Wilson, H. W., & Widom, C. S. (2009). A prospective examination of the path from child abuse and neglect to illicit drug use in middle adulthood: The potential mediating role of four risk factors. *Journal of Youth and Adolescence*, 38(3), p.340-354.
- Winnicott, D. W. (1962, publié en 1969). L'adolescence. Dans D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, p.398-408, Payot.